

# DE-CI... DE-LÀ

## V



### **Avenues anecdotiques et historiques : vagabondages**

Jean-Marie Barras

2020-2021

## Table des matières

<b>L'abbé Wicht évoque le passé de Corserey</b>	<b>7</b>
<b>Merveilles artistiques à Martigny</b>	<b>7</b>
<b>Pauline Guisolan-Peiry et sa proche famille</b>	<b>8</b>
<b>Disparue, la chique</b>	<b>9</b>
<b>L'artiste Charles Gleyre, auteur des « Bacchanales »</b>	<b>10</b>
<b>Quand Barras passe à Barras...</b>	<b>11</b>
<b>Violente campagne électorale</b>	<b>12</b>
<i>Un dénigrement des plus violent</i>	12
<i>Autres attaques du parti conservateur</i>	12
<i>Au Conseil d'État pendant 19 ans !</i>	13
<b>Le populisme</b>	<b>13</b>
<b>Buvez moins de goutte, s.v.p. !</b>	<b>14</b>
<b>Notre fille Véronique avec sa fille Alix à Saint Pétersbourg</b>	<b>15</b>
<b>Le houx : un arbrisseau décoratif</b>	<b>15</b>
<b>À Neyruz...</b>	<b>16</b>
<b>L'histoire du moulin de Neyruz</b>	<b>17</b>
<b>Le socialisme en pays de Fribourg</b>	<b>18</b>
<b>Rathvel</b>	<b>19</b>
<i>La chapelle du Petit Oiseau : toute une histoire !</i>	20
<b>Décès de Jean-Marie Pidoud</b>	<b>22</b>
<b>Auguste Overney (1899-1986)</b>	<b>22</b>
<b>Balade au Cousimbart en hiver</b>	<b>23</b>
<b>Escargots appelés coquilles...</b>	<b>25</b>
<b>Au temps des chapeaux de paille</b>	<b>25</b>
<b>Les Colombettes</b>	<b>27</b>
<i>L'hôtel des Colombettes</i>	27
<i>Les Armaillis des Colombettes</i>	28
<b>Épisode fribourgeois de la Mobilisation 1939-1945</b>	<b>28</b>
<b>Un curé parfois novateur mais souvent intraitable...</b>	<b>29</b>

<b>Gaston Parmentier</b>	<b>29</b>
<b>École des garçons de Corpataux en 1927</b>	<b>32</b>
<b>L'abbé Arthur Mauvais, Corpataux</b>	<b>32</b>
<b>Jules Paroz (1824-1906), dans les « Mémoires d'un octogénaire »</b>	<b>33</b>
<i>L'école n'apprend pas tout !</i>	33
<i>Pour être directeur d'École normale</i>	34
<i>Alexandre Daguet</i>	34
<i>Vision de l'enseignement</i>	34
<b>Le tsèroton : le charretier</b>	<b>34</b>
<i>De un à quatre chevaux</i>	34
<i>Des occupations variées et astreignantes</i>	35
<i>Les foins</i>	35
<i>Peu de loisirs pour le tsèroton !</i>	35
<b>Pierre Brueghel, « La danse des Paysans »</b>	<b>35</b>
<b>Onnens</b>	<b>36</b>
<b>Tsalandè d'on yâdzo, Noël d'autrefois</b>	<b>37</b>
<b>Le curé-doyen Jean-Jacques Chenaux (1822-1883)</b>	<b>38</b>
<b>Le trolley Fribourg-Farvagny</b>	<b>38</b>
<i>La Patache (F-F : Fribourg-Farvagny)</i>	39
<b>Meinrad Brodard, le « Petit chevrier » de 1927</b>	<b>40</b>
<i>Meinrad : la gloire à Vevey</i>	41
<i>Sa vie, d'après une présentation de Patrice Borcard</i>	42
<i>Au Foyer de La Roche</i>	42
<b>André Corboz, musicien</b>	<b>42</b>
<b>Noël appenzellois d'Agnes Bischof</b>	<b>43</b>
<b>Les foires de jadis : quelle animation !</b>	<b>44</b>
<b>Le village aux deux clochers</b>	<b>46</b>
<b>Un village, une famille, beaucoup de musique...</b>	<b>47</b>
<i>Gérald Maradan</i>	47
<i>Chantal Hess-Maradan</i>	48
<i>Nicole Rossier-Maradan</i>	49
<i>Viviane et François Maradan</i>	49
<b>Le tilleul de Morat</b>	<b>49</b>

<b>Guerre de 14-18, les victimes françaises ; comparaison</b>	<b>51</b>
<b>Le vicaire</b>	<b>51</b>
<b>Jean-Pierre Papaux</b>	<b>52</b>
<b>Affiche de Bernard Schorderet</b>	<b>52</b>
<b>Jidôre (Isidore), le trimardeur</b>	<b>52</b>
<b>À la tourbière de Lentigny</b>	<b>53</b>
<b>On a coupé la tête de la femme du régent</b>	<b>54</b>
<b>Contacts avec la Roumanie</b>	<b>55</b>
<b>L'école primaire de Surpierre en 1907</b>	<b>56</b>
<b>Nourriture campagnarde de jadis</b>	<b>56</b>
<b>Historiettes vraies d'Alfred Uldry</b>	<b>58</b>
<b>Intermède sur le trimard</b>	<b>59</b>
<b>Henri Guillemin</b>	<b>60</b>
<b>Mirage IIS : tensions !</b>	<b>61</b>
<b>Conservatrices de Grolley et radicaux broyards, le 7 janvier 1847...</b>	<b>61</b>
<i>Contexte historique</i>	61
<i>À Grolley</i>	62
<i>Les radicaux ont gagné</i>	62
<b>L'artiste Antoine Claraz (1909 – 1997)</b>	<b>63</b>
<b>Poésie, quand tu plais...</b>	<b>64</b>
<b>À Noréaz</b>	<b>65</b>
<b>Hamamélis</b>	<b>65</b>
<b>Quelques dates principales de l'histoire du canton de Fribourg</b>	<b>66</b>
<b>Présentation détaillée</b>	<b>67</b>
<b>La torrée</b>	<b>70</b>
<b>En souvenir des jacquets</b>	<b>70</b>
<b>Jules Badoud, curé avant-gardiste...</b>	<b>71</b>
<b>Protestants en avance...</b>	<b>72</b>
<b>Souvenir de guerre sous la plume de G.G.</b>	<b>73</b>
<b>Décès d'un prince de Torny, François de Diesbach</b>	<b>75</b>

<b>Articles d'exception</b>	<b>75</b>
<b>Misère en pays de Fribourg</b>	<b>76</b>
<b>Une école devenue habitation</b>	<b>76</b>
<b>Joseph Seydoux (1920-2004)</b>	<b>77</b>
<i>La Valsainte</i>	77
<i>Villeneuve</i>	77
<i>Cugy</i>	78
<i>Des milliers de km à vélo</i>	78
<b>Corserey et son église</b>	<b>79</b>
<b>Un couple de voyageurs infatigables !</b>	<b>81</b>
<b>Abus d'autorité du conseiller d'État Joseph Piller</b>	<b>82</b>
<i>Études et professorat à l'École normale</i>	82
<i>L'article incriminé</i>	83
<i>Démissions forcées et voies de garage</i>	83
<i>Aux Facultés catholiques de Lyon</i>	83
<i>De retour à Fribourg</i>	83
<b>Petit sapin devenu trop grand</b>	<b>84</b>
<b>Tourterelle</b>	<b>85</b>
<b>La fièvre électorale</b>	<b>86</b>
<b>En montagne, par Philippe Robert</b>	<b>87</b>
<b>1816 à 1818 : la famine imputable aux intempéries</b>	<b>88</b>
<b>Revitaliser un ancien four</b>	<b>89</b>
<b>École secondaire de Bulle en 1956</b>	<b>90</b>
<b>Faire les foins</b>	<b>91</b>
<b>1945 : l'armistice ; 50 ans plus tard une évocation de cet événement</b>	<b>91</b>
<i>Il a bien fallu se débrouiller</i>	92
<b>Crépin et Crépinien</b>	<b>92</b>
<b>Une page d'histoire controversée !</b>	<b>93</b>
<b>Pendant la guerre à La Tuffière</b>	<b>94</b>
<b>Röstigraben</b>	<b>96</b>
<b>Duncan : le peintre des paysages campagnards</b>	<b>96</b>

<b>Nazis expulsés de Fribourg, tensions au Conseil d'État !</b>	<b>97</b>
<b>Jeunes filles en 1920</b>	<b>99</b>
<b>Le château de Middel et ses propriétaires</b>	<b>99</b>
<i>Le premier propriétaire</i>	100
<i>Jean-Marie Musy</i>	101
<i>Dans le canton</i>	101
<i>Sur le plan fédéral</i>	101
<i>Connivence avec les « régimes forts »</i>	101
<b>L'un des plus grands sportifs fribourgeois, Benoît Musy</b>	<b>102</b>
<b>Pierre Musy</b>	<b>103</b>
<i>Carrière militaire</i>	103
<i>Carrière sportive</i>	104
<i>Retraite et famille</i>	104
<b>Luigi Musy</b>	<b>105</b>
<i>Le banquier</i>	105
<i>Diverses présidences</i>	105
<i>Dans sa commune aussi</i>	106
<i>Le militaire</i>	106
<b>L'église de Chavannes-le-Chêne</b>	<b>107</b>

## L'ABBÉ WICHT ÉVOQUE LE PASSÉ DE CORSEREY

Le 17 novembre 1870, dans une séance de la Société d'histoire du canton de Fribourg, l'abbé Joseph Wicht, chapelain de Corserey, commente une notice historique consacrée à cette localité. (Corserey, séparé de Prez, est devenu paroisse en 1900.) Le chapelain constate que Corserey a été beaucoup plus important dans les temps anciens. Plusieurs maisons disposées sur deux rangées régulières existaient dans le lieu-dit la Colombère.

Corserey sur la carte de Thomas Schöpf  
qui date de 1578



On y a retrouvé de nombreux débris de solides constructions en maçonnerie. Lors des guerres de Bourgogne, Corserey dont les terres étaient partagées entre des seigneurs vassaux de la Savoie, figurait parmi les vaincus. Le village a été pillé et incendié en 1447. Il s'ensuivit une émigration en masse vers le pays de Vaud.

L'abbé Wicht mentionne aussi un vieux manoir dont les ouragans de 1870 ont détruit à peu près les derniers vestiges. Il était remarquable par ses tuiles contemporaines de celles du château de Corbières et de

l'église de St-Nicolas, ainsi que par un poêle fort ancien.



*Un coin de Corserey*

## MERVEILLES ARTISTIQUES À MARTIGNY

Elles font l'objet d'une présentation dans un livre de plus de 300 pages, remarquablement présenté, intitulé « Des chapelles de Martigny à la cathédrale de Vaison, vitraux offerts par Léonard Gianadda ». Fondation Pierre Gianadda.

Une véritable aventure artistique extraordinaire a débuté en septembre 2011. A la requête de la paroisse protestante de Martigny, Léonard Gianadda a demandé à son ami l'artiste Hans Erni, plus que centenaire, un projet de vitrail pour orner la chapelle. De un, les vitraux deviennent trois, puis sept, puis douze et, finalement, dix-sept ! L'ensemble est offert par Léonard Gianadda, en souvenir de son épouse Annette, décédée le 8 décembre 2011.

Entre 102 et 105 ans, Hans Erni a eu la force et la joie de créer un ensemble cohérent : des scènes bibliques sont transposées dans l'actualité. Ainsi, de jeunes paysans valaisans incarnent-ils Ruth et Booz. Le lieu a visiblement inspiré Hans Erni. Il a organisé l'ensemble en vue du but principal : créer un espace de recueillement et de paix. Les dix-sept vitraux ont été réalisés par l'Atelier Simon Marq de Reims.



En 2012, Léonard Gianadda est sollicité pour embellir la chapelle catholique Notre-Dame de Compassion de La Bâtiaz. Il fait appel au Père dominicain Kim En Joong, un artiste du vitrail de renommée internationale. C'est ainsi que les sept vitraux placés en 1975 ont été remplacés par des œuvres, non figuratives et auréolées de mystère. L'atmosphère de la chapelle enrichie par les vitraux a incité le mécène Gianadda à prendre en charge la rénovation complète de cet ancien lieu de culte.

#### PAULINE GUISOLAN-PEIRY ET SA PROCHE FAMILLE



Photo de mon arrière-grand-mère, Pauline Guisolan-Peiry (24 avril 1846 - 19 avril 1914). Elle était la fille de Joseph Peiry, des Rapettes, à Treyvaux et de Marie Clément d'Épendes. Joseph Peiry est devenu fermier de la Petite Riedera, propriété de l'évêché, en 1859. Pauline a épousé Lucien Guisolan, d'Onnens, propriétaire du domaine attenant au « château d'en-bas ». Ils étaient les parents de ma grand-maman Eugénie. Celle-ci a épousé en 1896, à l'âge de 18 ans, Isidore Chatagny, de Corserey, âgé de 38 ans.

Eugénie, née le 15 février 1878, est décédée le 9 janvier 1914, à l'âge de 36 ans, en accouchant de son 13<sup>e</sup> enfant. Isidore, né à Corserey le 8 novembre 1858, est mort à 69 ans le 12 juin 1927.



L'animosité du curé Célestin Corboud envers le syndic Isidore Chatagny était notoire. Il lui reprochait - entre autres - son autoritarisme et son opposition à la construction de l'église dès 1910. Mon grand-père l'estimait trop grande et trop chère... L'animosité du curé provenait aussi au fait que le « château d'en bas » abritait une pinte, tenue par Pauline, la belle-mère du syndic... Dans sa séance du 24 novembre 1876, le Conseil

communal avait accordé à Lucien Guisolan, nouveau propriétaire, un préavis pour un droit de pinte. La pinte est parfois appelée « Cercle agricole ». Le 23 octobre 1894, le Conseil communal accepte que cette pinte porte le nom de « Pinte de l'Étoile ». La demande était formulée par « la pintière Pauline Guisolan », comme l'appelait charitablement le curé Corboud qui ne la portait pas bien haut dans son cœur sacerdotal. La pinte a été fermée vers 1910.

#### DISPARUE, LA CHIQUE ?

Étienne Blandin, professeur agrégé de dessin (1903-1991) est appelé « peintre de la marine ». Il est décédé à Saint-Malo. Ses œuvres portent surtout sur la marine ancienne, les navires et ses habitants. Parmi ceux-ci, les corsaires dont il a croqué de nombreux portraits, dont le « chiqueur » Robert Morin, dit « La chique ».



Celui-ci m'a fait rigoler et il a rappelé mon enfance. Les chiqueurs n'étaient pas rares. Ils étaient reconnaissables à deux signes. Une petite boule boursoufflait une joue, surtout la gauche. Deuxième signe : un jet de salive brun fusait de temps à autre ; entre deux dents espacées chez un quidam dont je me souviens. Un instituteur gruérien racontait la première séance de cours complémentaire qu'il « régenterait », autour des années 20. Les jeunes gens de 16 à 19 ans, en entrant dans la salle de classe, chiquaient

et crachaient presque tous...

La « Chronique de la pie », dans « La Liberté », était signée Géhem, Marcel Gobet, journaliste sportif hélas décédé en 2017. Il écrivait aussi des chroniques lues avec un grand plaisir. « La chique », publiée le 29 août 2016, en est une... Extrait de son article : « Enfin, il y avait les chiqueurs. Cette race-là - parce que, à cette époque, les races existaient - n'était pas la plus ragoûtante. Amusant, certes, de voir François, à peine descendu de son vélo à freins Torpédo, extraire un paquet d'Amsterdamer de la poche de son bredzon, en tirer une copieuse pincée de tabac qu'il enfournait goulûment avant de commencer à « matzouiller ». Hélas, tous les chiqueurs n'avaient pas cette élégance.

Ainsi, Maxou, un employé de ferme du voisinage, avait pris l'habitude infecte de mettre à sécher une chique à moitié consommée sur le pilier en béton soutenant la porte de notre jardin potager pour la reprendre ensuite. Maman en éprouvait le dernier des dégoûts. Elle en fit la remarque, puis le reproche à l'intéressé qui se moqua d'elle et continua son sordide manège. Mal lui en prit car un garnement – ce n'était pas moi – mit définitivement fin à son sale jeu. Il introduisit dans la chique une caille de poule et la referma soigneusement. Je ne vous dis pas la litanie de jurons qui jaillit un peu plus tard mais il n'y eut plus jamais de chique sur le pilier du jardin. »

On ne pouvait pas chiquer n'importe où ! Le « Règlement de police exécutoire dans l'église paroissiale de Vuissens » du 29 décembre 1895 précisait : L'article I inflige une amende de un franc à tous ceux qui se permettent de chiquer et de cracher à terre pendant les offices divins. La récidive sera passible d'une amende de deux francs.

### L'ARTISTE CHARLES GLEYRE, AUTEUR DES « BACCHANALES »

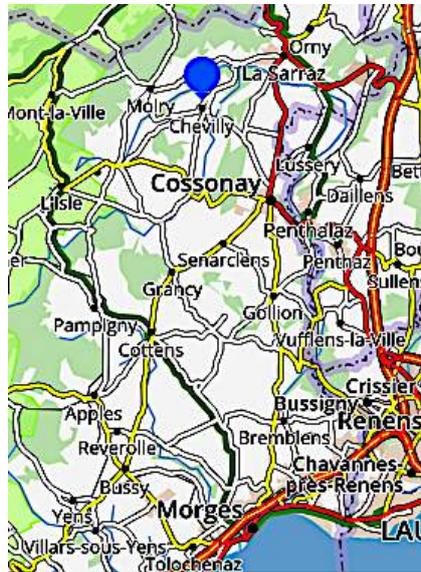


Ce grand artiste est un peintre vaudois. Il est né en 1806 à Chevilly (entre Cossonay et La Sarraz). Après ses études artistiques à Paris et à Rome, il a enseigné son art essentiellement à Paris. Il a même été nommé professeur à l'École des Beaux-arts de Paris. Gleyre s'est montré d'une grande générosité avec ses élèves dont il respectait la personnalité : il ne leur faisait payer que le loyer et les modèles. Son art a prôné le retour à l'Antiquité. Il est décédé en 1874 à Paris. Son corps repose au cimetière de Chevilly.

### Bacchanale peut avoir divers sens :

- ✓ au pluriel, dans l'antiquité romaine, fêtes religieuses que les anciens célébraient en l'honneur de Bacchus, dieu romain de la fureur, de l'ivresse et des débordements, notamment sexuels

- ✓ au singulier, fête bruyante, où l'on danse
- ✓ partie de débauche, orgie
- ✓ fête où l'on mange et où l'on boit avec excès



### QUAND BARRAS PASSE À BARRAS...

Barras est un petit village très tranquille, d'environ 150 habitants, découvert tout à fait par hasard lors d'un voyage en famille dans la région. Il se trouve dans un site bucolique et vallonné, au milieu de prairies, de champs de blé et de massifs de lavande. Il est situé dans le département des Alpes-de-Haute-Provence, à moins de 10 kilomètres à l'ouest de Digne.



## VIOLENTE CAMPAGNE ÉLECTORALE

Le 2 mars 1952, l'accession au Conseil d'État de l'ingénieur agronome, professeur, chef de service, journaliste et écrivain Georges Ducotterd a été précédée d'une violente campagne électorale. Louis Dupraz, avocat radical avait démissionné de l'exécutif cantonal, n'ayant pas obtenu la direction des finances. Le parti conservateur revendique le siège et lance la candidature de Marcel Renevey, (1891-1974) né à Mannens, breveté d'Hauterive en 1911, successivement instituteur à Progens et à Semsales, responsable du Registre foncier de la Veveyse, préfet de la Veveyse en 1932, receveur d'État pour le district de la Sarine, préfet de la Sarine en 1951, fervent chanteur, officier dans notre armée.

Si la candidature de Georges Ducotterd (1902-1979) est violemment décriée par les conservateurs, c'est qu'il a quitté le parti pour devenir agrarien et... qu'il a obtenu le soutien du parti honni par les conservateurs, celui des socialistes. L'auteur d'un article a prétendu que les fonctionnaires travaillant avec le chef de service du département de l'agriculture Ducotterd se plaignaient de son orgueil et de son intransigeance. Dans une mise au point, ces fonctionnaires ont insisté sur la fausseté de ces ragots.

## UN DÉNIGREMENT DES PLUS VIOLENT



Quelques-unes des diatribes parues contre Georges Ducotterd dans « La Liberté » les dix jours précédant l'élection du 2 mars 1952. La plus hargneuse et violente est celle, en patois, d'un instituteur qui signe Luvî à Tobi. Extrait : « Il faut en avoir une couche pour se présenter au Conseil d'État avec des œillères bridées d'orgueil. On a connu de tels orgueilleux dans deux pays voisins. On sait trop bien comment ont fini ces deux "echtafiés". Des kèfres de cette sorte, nous n'en voulons pas. On pourrait le renvoyer chez ses amis les nazis, ou chez les bolchéviques qui lui ont appris à tout fichier en l'air chez nous. Quant à Marcel Renevey, il est prêt à faire un conseiller "d'attaque",

aimable et sérieux. »

## AUTRES ATTAQUES DU PARTI CONSERVATEUR

Du comité du parti. « Si M. Ducotterd se réclame vraiment de principes chrétiens en politique, comment peut-il faire alliance avec le Parti socialiste, parti qui poursuit ouvertement une politique laïque, parti qui a combattu et combat l'école chrétienne sous toutes ses formes, et qui est aussi le parti qui a montré le moins de compréhension pour les intérêts de notre classe agricole. On ne trompe pas ainsi les électeurs. »

Du député Louis Barras. « L'attitude de M. Ducotterd depuis un certain temps démontre qu'il n'est plus digne de la confiance que l'on devrait porter à un homme qui veut prétendre participer au gouvernement. L'électeur répondra comme il se doit, face au comportement des plus équivoques du candidat du parti agraire : non content d'être infidèle à ses amis, il a renié ses principes ; il prétend réaliser sur sa personne l'unité paysanne en recherchant l'alliance de milieux qui ont maintes fois manifesté leur opposition à la paysannerie ; il ramène du Vatican la bénédiction papale et, jouant tous ses atouts pour satisfaire une ambition personnelle, il sollicite la bénédiction socialiste.

Avec regret, on doit constater que cette attitude n'a pour effet que de diviser le monde paysan. »

Du préfet de la Broye Léonce Duruz. « Sans animosité, mais avec force, je dénonce la maladresse de M. Ducotterd qui, tenaillé par l'ambition, a abandonné son idéal pour devenir secrétaire d'un parti dont le peuple broyard, dans sa grande majorité, ne veut avec raison rien savoir. Comment nos agriculteurs, hommes de bon sens, pourraient-ils d'ailleurs donner leurs voix à un candidat qui mendie ses suffrages auprès des socialistes. Nous irons à la bataille avec ferveur, joie et optimisme, et nous voterons pour un candidat qui a toujours servi excellemment le pays. »

#### AU CONSEIL D'ÉTAT PENDANT 19 ANS !

Le 2 mars 1952, Georges Ducotterd a été élu conseiller d'État par 14 430 voix contre 12 048 à Marcel Renevey. Dans le peuple fribourgeois, la vulgarité d'un pamphlet et les dénigrement répétés - comme aussi les qualités de Georges Ducotterd reconnues et relevées avant son choix politique - ont nettement influencé l'élection. Il a conquis la confiance du canton. Il a gardé sa charge de conseiller jusqu'en 1971, soit pendant 19 ans ! Au lendemain de l'élection, Roger Pochon, rédacteur en chef de « La Liberté », a écrit : « Essayons donc les uns et les autres d'oublier nos heurts, de dissiper les malentendus afin d'unir nos efforts en n'ayant en vue que l'intérêt général. »

On peut lire dans « La Liberté » du 11 janvier 1972, lors de la retraite du conseiller d'État Ducotterd : « M. le Conseiller d'État Georges Ducotterd a été intimement lié à la vie de ce pays. Chacun conserve le souvenir bien vivace de l'inlassable activité de ce magistrat et de sa carrière remarquable. »

Remarque. Dans les années 1950, les cinq élus conservateurs du Conseil d'État avaient l'habitude de se rencontrer à l'Hôtel Suisse (actuellement le Bella Vita). Ils y tenaient des séances sans les élus minoritaires, l'agrarien Georges Ducotterd et le radical Pierre Glasson. Dans ces réunions à huis clos qui se déroulaient parfois aussi aux EEF (ancien nom du Groupe E), la majorité conservatrice prenait les décisions qui étaient ensuite froidement formalisées en séance officielle du gouvernement.

#### LE POPULISME



Le populisme est un phénomène analysé depuis la nuit des temps. Ses principaux mécanismes : 1) attaque des institutions 2) dénigrement des magistrats 3) peinture d'un peuple victime du système, opprimé par les élites 4) désignation des boucs émissaires, par exemple les étrangers, les musulmans, les demandeurs d'asile, les travailleurs européens... 5) séduction par le rire et la provocation 6) célébration du Chef seul recours contre le déclin.

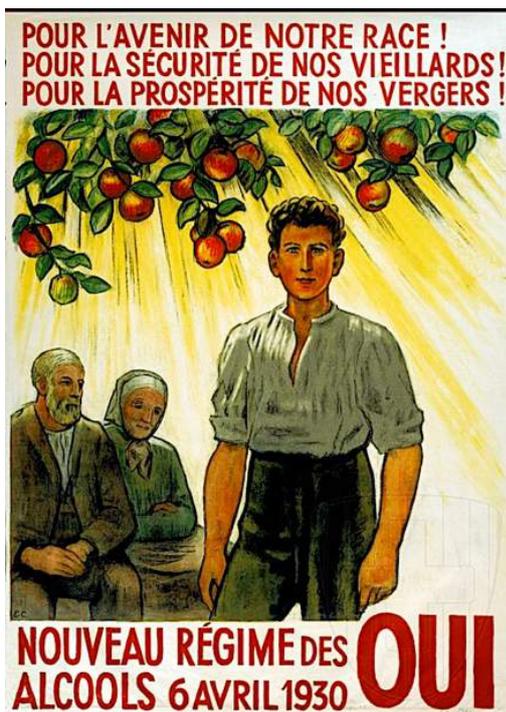
Nul n'est besoin d'être un génie pour conduire au succès un mouvement populiste. Il importe surtout d'avoir peu de scrupules, du charisme et des moyens financiers. Le peuple à la botte du chef populiste est naïf et sans esprit critique.

Au V<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, Aristophane disait déjà que pour instrumentaliser le peuple, il fallait être un ignorant ou une canaille.

### **BUVEZ MOINS DE GOUTTE, S.V.P. !**

Les curés ont mené une lutte incessante contre les abus de l'alcool, contre la danse et les « soirées » au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Les combats les plus ardents ont été animés par les prêches et les écrits des curés de Matran et de Promasens, les abbés Etienne Descloux et Dominique Thierrin. La distillation privée, dans les fermes, était courante.

Le monde politique a été sensible à ce grave problème. Le conseiller fédéral fribourgeois Jean-Marie Musy a dit avant 1930 : « Il faut endiguer le torrent d'alcool que la distillation restée libre déverse chaque année sur le pays ». Un des buts du législateur est de s'opposer aux ravages effrayants de l'alcoolisme. La courageuse campagne qu'a menée Musy a provoqué plusieurs débats, particulièrement dans les milieux paysans.



Le 6 avril 1930, le peuple suisse approuve un arrêté fédéral dont voici la teneur :

- la limitation du nombre de distilleries
- la réintroduction de l'impôt sur les eaux-de-vie
- l'obligation faite à la Confédération d'acheter l'eau-de-vie des fruits à pépins
- l'encouragement à la consommation des fruits et des pommes de terre sans distillation.

L'Assemblée fédérale approuve la loi sur l'alcool le 21 juin 1932. L'entrée en vigueur est fixée au 1<sup>er</sup> janvier 1933. La Confédération a dès lors le monopole sur toutes les boissons distillées ainsi que la réglementation du marché privé.

La taxe sur l'alcool a diminué la consommation de 54 % en 20 ans et a rétabli l'équilibre financier de la Confédération.

Jean-Marie Musy, s'il a fait preuve de qualités certaines d'homme d'État, a néanmoins une ombre qui ternit gravement son image : l'ancien politicien fribourgeois, farouche adversaire du communisme, avait des affinités idéologiques avec le III<sup>e</sup> Reich.

## NOTRE FILLE VÉRONIQUE AVEC SA FILLE ALIX À SAINT PÉTERSBOURG



Saint-Pétersbourg, jusqu'en 1917 capitale de la Russie impériale, est devenue une métropole gigantesque. D'innombrables visiteurs sont attirés par sa grandeur, son éclat incroyable. Ses canaux et ses rivières bordés de palais lui ont valu le surnom de « Venise de la Baltique ». Saint Pétersbourg est riche de colonnades, de prestigieux édifices, de musées, de parcs, de remarquables avenues... Cette deuxième plus grande ville de Russie avec six millions d'habitants a changé plusieurs fois d'appellation : elle a été rebaptisée Pétrograd de 1914 à 1924, puis Léninegrad de 1924 à 1991, avant de retrouver son nom d'origine à la suite d'un référendum en 1991.

## LE HOUX : UN ARBRISSEAU DÉCORATIF



Le dimanche 15 novembre 2020, notre fille Bernadette a photographié un des houx « sauvages » proches de notre maison, nés de graines disséminées par des oiseaux.

Attention : ses baies d'un beau rouge éclatant entourés d'un feuillage persistant sont toxiques et leur absorption peut entraîner des troubles gastro-intestinaux graves. Il convient donc d'en éloigner les enfants en particulier quand il s'agit d'éléments décoratifs au moment des fêtes.

Mais les feuilles sont paraît-il bénéfiques. Elles sont proposées en herboristerie, déjà séchées et réduites en petits fragments, faciles à manipuler. Elles sont avant tout fébrifuges (elles font baisser la fièvre), mais elles luttent aussi efficacement contre les inflammations pulmonaires ou bronchiques. C'est dire l'utilité du houx,

surtout en période hivernale.

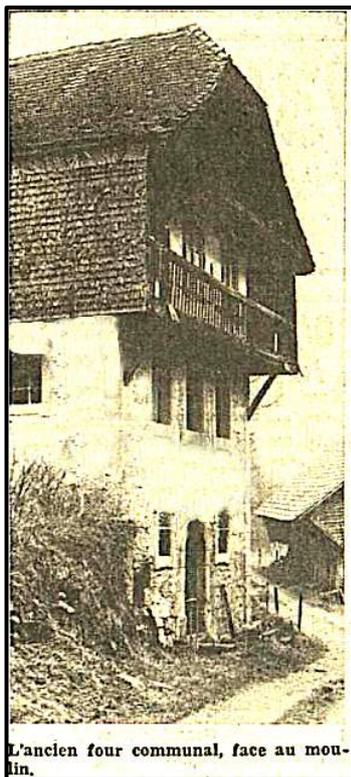
<https://www.rustica.fr/bien-etre/houx-fait-baisser-fievre,12576.html>

## À NEYRUZ...

Dans « La Liberté » du 16 janvier 1975, le journaliste Gérard Périsset publie un reportage très complet sur le village de Neyruz : autorités, sociétés, passé de la commune, église, école, chapelle de Nierlet, etc... Est présentée une photo du chœur mixte de Neyruz qui ne s'appelait pas encore « Chanson du Moulin ».



Au premier rang de cette photo prise en 1975 figurent de droite à gauche, l'abbé Georges Mayer, curé, suivi des médaillés Bene Merenti Jules Chardonnens puis Gérard Banderet, régents de Neyruz retraités, Joseph Chassot, régent de Posieux retraité, puis Pierre Gendre, Séraphin Mettraux, Robert Gendre.



L'ancien four communal, face au moulin.

Arrêtons-nous à l'un d'entre eux, celui qui fut le régent de Neyruz, directeur de chant et organiste durant 50 ans, de 1910 à 1960, Jules Chardonnens. Il a reçu Gérard Périsset peu de temps avant son décès survenu le 26 décembre 1954. Il lui a parlé entre autres de l'ancien moulin créé au Moyen Âge, situé en contrebas du village, au bord de la Glâne.

### Le moulin de Neyruz

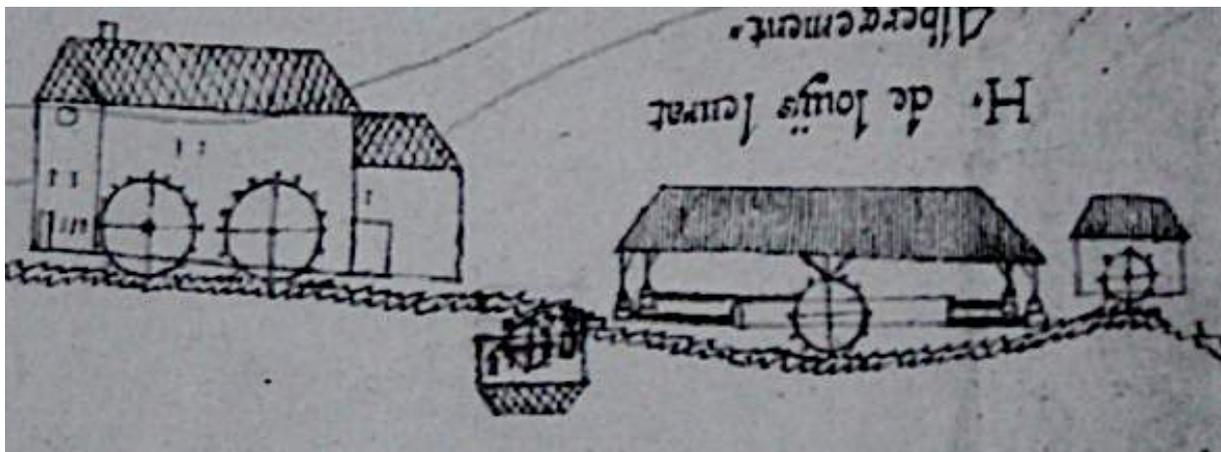
Barrée quelques centaines de mètres en dessus du moulin, la rivière fournissait une eau constante et abondante au chenal encore visible par endroits. La force hydraulique actionnait non seulement les meules mais aussi la machine à battre et la scierie. L'une des meules sert d'assise à la grande croix de mission à l'entrée du cimetière. À en croire des personnes dignes de foi, le moulin jouissait d'une grande renommée. Ses produits étaient consommés jusqu'en Haute-Gruyère et l'écurie abritait une vingtaine de chevaux de trait. Un

nombreux personnel secondait le propriétaire dans ses multiples activités : meunerie, boulangerie, scierie. L'importance, le succès et la situation du Moulin-Neuf de Posieux a contribué au désintérêt de la paysannerie envers le moulin de Neyruz. Vers 1900, il a interrompu toute activité. Le dernier meunier, maître Rossier, était originaire d'Avry-sur-Matran, L'endroit a hébergé ensuite une exploitation agricole. Un élevage de chevaux existe encore à l'heure actuelle au « Moulin de Neyruz ».

### L'HISTOIRE DU MOULIN DE NEYRUZ

Pour connaître à fond l'histoire du moulin de Neyruz qui remonte au Moyen Âge, il faut consulter « Neyruz, 1138-1988, monographie d'histoire » par Gilbert Nicolet et Michel Riedo, ouvrage publié en 1989 à l'occasion du 850<sup>e</sup> anniversaire de Neyruz. Deux historiens compétents ! Michel Riedo n'est pas seulement historien : un homme aux multiples talents d'enseignant, de peintre, de sculpteur...

Court extrait (simplifié) de cette monographie historique :



*Le moulin en 1700, de gauche à droite, le moulin, la foule, la scierie, le battoir*

Un bail de 1663, nous décrit le moulin : deux rouages avec scierie, battoir et possibilité d'établir un moulin-foulon appelé aussi « foule » - ensemble de grands marteaux en bois qui servaient à ramollir les tissus ou le cuir -, avec deux sertorées, soit environ deux poses de pré, un jordi (un verger), quatre poses de bois et un champ derrière Ecuwillens. Selon le plan de 1700, on se rend compte que le foulon a été installé. Le meunier a encore la charge d'entretenir le pont en bois sur la Glâne.

Dans la « Grosse de 1778 », sorte de cadastre, on peut inventorier : un moulin avec deux roues à aubes, une grange et une étable, un battoir le long de la Glâne, une scierie, un four, un assot (porcherie), une « carrée » et une chapelle. Sur le plan de 1845, on constate en plus un deuxième assot contigu au moulin, une grange avec étable. Notons que pendant la Révolution française, la « carrée » a accueilli deux prêtres français qui y célébraient la messe.



### **Une parenthèse qui n'a rien à voir avec le moulin !**

#### **Anecdotes neyruziennes par Charles Rossier, né en 1933**

« J'ai connu Neyruz avec ses 400 habitants dont une quarantaine d'agriculteurs. Dans le temps, tout le monde se connaissait et, après les Vêpres du dimanche, on jouait aux boules avec les copains. On partait depuis l'église de Neyruz et on terminait aux Rialets à Cottens. Les boules en bois et en plomb étaient faites par François Mettraux. Pour le plomb, on se servait dans la butte du stand de tir à Cottens... Le soir des Rois, on tirait les cartes et celui qui tombait sur le roi de cœur nous conduisait dans les fermes des villages avoisinants où il y avait deux ou trois filles à fréquenter. On buvait du vin dans de grosses bonbonnes et on dansait une bonne partie de la nuit sur des airs d'accordéon. »

#### **LE SOCIALISME EN PAYS DE FRIBOURG**

Les socialistes ont été longtemps mal notés, soulevant une profonde méfiance de la part des partis de droite. Ils osaient discuter et douter de principes politico-religieux jusque là intouchables. Ils se portaient garants de l'égalité entre tous les hommes, du respect de chacun. Les socialistes étaient souvent considérés comme des communistes déguisés. Ils étaient victimes de représailles sur le plan professionnel. Le conseiller d'État Ernest Perrier - le futur moine de la Pierre-qui-Vire - qualifiait le PS de « parti du désordre » qu'il fallait empêcher d'entrer au Grand Conseil... Les urnes ont enregistré une poussée en 1946 avec treize députés socialistes au Grand Conseil



### Législature 2017-2021

Parti politique	2017	Hommes	Femmes
PDC	27	21	6
PLR	21	13	8
PS	28	13	15
UDC	21	20	1
Les Verts	6	2	4
Centre Gauche PCS	4	3	1
Vert'libéraux	1	1	0
Indépendants	2	2	0

### RATHVEL

Rathvel est un lieu-dit apprécié autant comme but d'excursion que pour ses possibilités de sports d'hiver et de restauration à la Cabane du Petit Oiseau, ou à la buvette du chalet qui est la propriété du Syndicat d'élevage de Remaufens. Situé sur la commune de Châtel-Saint-Denis, l'endroit est entouré des sommets du Teyssachaux et du Niremout. Tout a commencé en l'année 1972 lorsque Alexis Tâche a eu l'idée de fabriquer un ski-

lift à Remaufens. Celui-ci a fonctionné durant trois hivers. Mais la neige se faisant de plus en plus rare, il a décidé d'aller plus haut. Alexis Tâche a choisi Rathvel. Michel Chevalley, ancien préfet de la Veveyse, m'a dit combien Alexis était un homme aimé, sympathique et entreprenant... mais n'attendant pas toujours les autorisations officielles pour réaliser des travaux. Rathvel s'est, grâce à lui, bien développé au cours des années.

Quelques-uns des moments de ce développement:

- ❖ 1975, construction du premier ski-lift
- ❖ 1976, construction de la Cabane du Petit Oiseau
- ❖ 1982, ski-lift du Grand-Niremont
- ❖ 1984, ski-lift de Rathvel-Juniors
- ❖ 1993, ouverture de la Cabane en été
- ❖ 1995-1999, aménagement d'un mini zoo
- ❖ 2003, construction de la chapelle
- ❖ 2011, déplacement de la chapelle

Il faut ajouter le petit train qui offre un circuit touristique magnifique. Quatre pistes sont à la disposition des skieurs.



#### LA CHAPELLE DU PETIT OISEAU : TOUTE UNE HISTOIRE !

Alexis Tâche a souhaité construire une chapelle en souvenir de son frère trop tôt décédé. L'autorisation de bâtir se faisant désirer, il a néanmoins commencé les travaux en 2003. Les protecteurs de la nature se sont opposés à la construction. Car elle se trouve en zone protégée, sur les bords d'un marais site national de reproduction des batraciens.

D'autorisation spéciale en recours, la chapelle a été achevée. Après plusieurs recours de Pro Natura, le tribunal cantonal a, en février 2010, ordonné la démolition ou le déplacement de la chapelle, avant le 30 juin de la même année. La Cour a ainsi rendu caduque une autorisation spéciale de construction délivrée par le conseiller d'État Georges Godel en personne.

La chapelle a dû finalement être déplacée en 2011. Un hélicoptère Super Puma l'a soulevée et l'a reposée 250 mètres plus loin, en aval de la buvette. L'opération a mis fin à une bisbille qui avait duré près de 10 ans...



*Photo Roland Berset*

## DÉCÈS DE JEAN-MARIE PIDOUD

Victime du Covid-19, Jean-Marie Pidoud - un ami qui fut mon directeur à Estavayer - est décédé le 20 novembre 2020. Après avoir dirigé l'École secondaire d'Estavayer, il a été nommé professeur puis recteur du Collège de Gambach à Fribourg. Il est sur cette photo avec Joseph Chatton (assis), qui fut lui aussi directeur du CO d'Estavayer. J'ai pris cette photo en 1969. Nous voulions tous trois nous rendre au Tessin, puis en Italie en empruntant le col de Nufenen. Arrivés au sommet du col, nous avons dû faire demi-tour car le col était en construction...



## AUGUSTE OVERNEY (1899-1986)

Les étudiants qui ont connu le professeur Auguste Overney, que ce soit à l'École normale d'Hauterive de 1927 à 1939, à celle de Fribourg de 1943 jusqu'à sa retraite en 1965, ou à l'Institut de français de l'Université sont unanimes, ou presque : Overney fut un professeur éveillé, enthousiaste, ardent, voire excessif parfois. Philippe Meirieu décrit bien le rôle joué par Overney : « La passion de l'élève pointe quand il sent l'enseignant se passionner devant lui. Comment le maître pourrait-il légitimement prétendre susciter l'intérêt de ses élèves s'il s'en tient lui-même à une froideur fonctionnelle ? Seule, la conviction est contagieuse. »

Je présente Auguste Overney sur mon site [nervo.ch](http://nervo.ch), dans « Episodes de la vie fribourgeoise IV ». Les écoliers de jadis, dans *Mes lectures* ont fait la connaissance de l'écrivain Auguste Overney en lisant les chapitres de *Jacqui et Tititte*. En voici un extrait... qui évoque bien la campagne qu'a connue et aimée jadis Overney.

« Quand les premières anémones sourient au bord des forêts, je sais que le printemps arrive. Alors je me réjouis parce que les champs et les ravins, les prairies et les coteaux



seront jaunes de dents de lion jusqu'au bout de l'horizon. Il ne reste plus qu'une barrière blanche entre les champs dorés et le ciel bleu : les montagnes sous la neige. Ce jaune, ce bleu, ce blanc, tout cela est doux à regarder.

Lorsque les foins sont hauts, dans le silence du soir, on entend chanter les faux. L'air est plein de parfum qu'on dirait fait de chaleur. J'aime alors mon pays qui vit sous le soleil. Les foins flexibles et les blés encore verts ondulent sous le vent ; les vagues poursuivent les vagues et mon pays est une immense mer parfumée, toute frissonnante et souple qui s'endort lentement dans le chaud crépuscule.

Puis, lorsque les moissonneurs ont coupé l'or des grands blés, que déjà le soleil est plus pâle dans les après-midi plus douces, quand les premiers brouillards voilent les montagnes et se déchirent aux forêts,

l'automne colore mon pays et l'habille comme un prince. Les cerisiers sont rouges et les hêtres flamboient, les chênes sont bruns et les vergers jaunissent. On dirait que le soleil est descendu dans les forêts.

Alors la neige arrive : la froide et blanche neige. Elle tombe toute une nuit et mon pays n'est plus qu'une suite de lignes blanches et de toits blancs qui montent jusqu'aux montagnes découpées dans un brillant soleil. Mes yeux clignent parce qu'il y a trop de blanc. Mais c'est si beau, toute cette étendue blanche où les forêts sont noires. J'aime la regarder. Parfois un vol de corbeaux croassent dans le ciel pâle et j'entends les enfants qui lugent sur les pentes.

Je monte souvent sur la colline, au-dessus de notre ferme, près du bois où les grands chênes chantent dans le vent. Sous mes yeux, du Guggisberg aux Dents du Midi, mon pays s'épanouit. »

### **BALADE AU COUSIMBERT EN HIVER**

*Texte d'Albert Bovigny, en patois, paru dans « Fribourg Illustré » le 19 mars 1993.  
Traduction et adaptation JMB.*

Admirez la vue depuis le Gros-Cousimbert ! <https://gros Cousimbert.ch/>

Un beau mercredi de février, un brouillard épais traînait sur Fribourg. Ma femme souhaitait se rendre en ville pour des commissions. Quant à moi, je n'avais pas envie d'aller dans les magasins. Je me suis décidé de partir faire un tour en montagne pour voir du soleil. Vous pensez sûrement que le « gros de l'hiver » ne se prête guère pour aller en montagne. Vous allez voir !

De Fribourg, le plus court chemin est de se diriger vers Marly, La Crausaz, Le Mouret, Montévraz. En montant par le Burgerwald on arrive au Creux Rapo. En traversant la forêt, j'ai enfin dominé le brouillard. J'ai rencontré le forestier et les bûcherons qui charriaient du grand bois avec de lourdes machines. Et aussi deux charretiers qui dégageaient des billes de bois avec deux chevaux. Sur le dernier bout du chemin, il y avait de la glace. Mais tout s'est bien passé et je suis arrivé au Creux Rapo sans mettre les chaînes à ma voiture.



Je suis parti à pied en direction de « La Wuchta » et, au milieu de la forêt, j'ai pris à droite pour aller au Cousimbart. En chemin, j'ai rencontré des gens qui redescendaient déjà. Il y avait peu de neige et la montée se passait très bien. Quand on rencontre quelqu'un en montagne, on salue toujours en patois : « bondzoua ». Les uns répondent en français, d'autres en allemand, quelquefois en patois. C'est ce qui m'est arrivé ce jour-là. L'un m'a répondu : « A vo » ! Alors, je me suis arrêté et nous avons parlé un moment. C'était le garde Cotting de Ferpicloz. Il était habillé en vert, avec un chapeau de la même couleur. Il portait au dos un gros sac de montagne avec un appareil muni d'une antenne qui sortait du sac. Cet homme pouvait s'exprimer en français, en allemand et en patois, ce qui est nécessaire pour un garde dans une région où ces langues sont pratiquées. J'étais content de m'entretenir avec lui en patois car l'occasion ne se présente pas tous les jours. Nous nous sommes quittés après un petit quart d'heure. Lui s'en est allé vers le bas et moi vers le haut.

J'étais pressé d'aller voir d'en haut le brouillard qui inondait la plaine, d'admirer les montagnes qui balisent tout le paysage et de constater les dommages subis par le chalet du Cousimbart victime d'un incendie la nuit du Vieux-Nouveau<sup>1</sup>. De là-haut, quelle vue ! Tous les villages étaient dans le brouillard mais on pouvait admirer la Berra, la Combart, le Gibloux, les monts de Riaz, les Alpettes, le Vully, le Jura et, bien sûr toutes les hautes montagnes du canton et d'ailleurs.

Et puis, quelque chose de moins beau, les restes du chalet du Cousimbart, complètement sens dessus dessous ! On remarquait néanmoins où se trouvaient la cuisine, les chambres, l'étable. Rien n'avait été enlevé ; les encadrements des meubles gisaient sur le sol, mélangés aux ustensiles de cuisine, aux écuelles. Dans un coin, il y avait des bouteilles vides tordues, que la chaleur avait fondues. Il ne restait devant le chalet que

les bancs et les chevalets de table épargnés par le feu. Le vent avait sûrement détourné l'incendie.

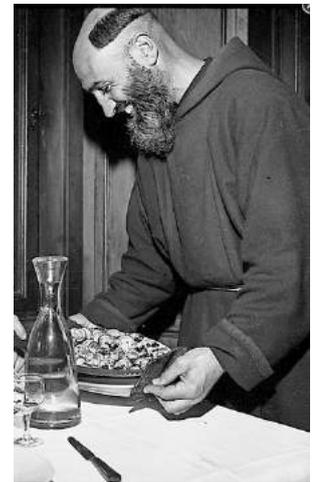
Après quatre heures, j'ai entrepris la descente afin de ne pas être surpris par la nuit. J'ai encore croisé deux jeunes gens qui montaient à toutes jambes, vraiment pressés. Ils couraient tellement vite que je n'ai pas eu le temps de leur demander où ils allaient.

Reparti en auto, j'ai rapidement été entouré par le brouillard qui tenait bon. Il couvrait presque tout le canton.

<sup>1</sup> « *Chronique fribourgeoise 1993* » : 01.01.93, *Le chalet du Gros-Cousimbart est détruit par un incendie*

### ESCARGOTS APPELÉS COQUILLES...

Dans certains de nos villages, on ne disait pas « les escargots », mais les « coquilles ». Avec mes élèves de l'école primaire de Cheiry, dans les années 50 à 60, on allait « ramasser les coquilles » et on les vendait - ainsi que du vieux papier - pour payer l'autocar le jour de la promenade annuelle. Mais des arrêtés du Conseil d'État, entre les années 1972 et 1981 ont interdit le ramassage des escargots sur tout le territoire du canton afin de protéger l'espèce. (Chaque canton a sa propre législation à ce sujet.)



Les capucins appréciaient les escargots... durant le carême ! Ils invitaient même naguère les autorités à les déguster un jour de carême. Cette tradition daterait du VI<sup>e</sup> siècle, lorsque Benoît de Nursie, le fondateur de l'ordre des bénédictins, a décidé qu'il ne faudrait pas manger de viande d'animaux à quatre pattes pendant le carême. Les gastéropodes auraient alors connu un véritable triomphe et conquis leur place dans les jardins des couvents. Photo *Cahiers du Musée gruérien* 12 octobre 2017

### AU TEMPS DES CHAPEAUX DE PAILLE

*En patois dans « Fribourg Illustré » du 21 février 1986. Le texte est signé F.M., patéjan, Épendes. Traduction et adaptation JMB*

Ce que je veux vous raconter s'est passé au temps de la guerre 1914-1918. C'est l'histoire d'une brave maman de sept enfants. Elle doit tresser de la paille afin de parvenir à nouer les deux bouts dans le ménage. Son mari est ouvrier charpentier et il gagne 80 ct. de l'heure.

Cette paille à tresser provient du froment de printemps. Celui-ci est fauché, puis séché. Quand la paille est sèche, on enlève les épis. On coupe la paille entre les nœuds et l'on obtient des fétus de 15 à 20 cm. On en fait ensuite de petits paquets que l'on met à blanchir dans une « byntchya », une caisse d'un mètre de hauteur, bien fermée, qui sert à blanchir la paille. On y introduit du soufre dans une assiette en fer. On l'allume et on

obtient un gaz « fermo yio » (très puissant) qui rend la paille belle blanche. Celle-ci est ensuite fendue avec un instrument en fer. On en fait de petites bandes de 3 à 4 mm de large. Puis ces bandes sont aplaties avec un instrument à rouleaux muni d'une manivelle. La paille est alors prête à être tressée.

Notre brave femme peut ainsi commencer le tressage, mais seulement quand ses travaux du ménage sont effectués, surtout en veillée. D'un jour, quand tout se passe normalement, elle peut tresser entre 5 et 8 m. Ce qui lui rapporte d'une journée 2,50 fr. à 3 fr. Chaque jour, elle va porter sa paille tressée chez une femme d'un village voisin chargée de la faire parvenir à une fabrique de chapeaux.

Le papa gagne environ 8 fr. par jour et sa femme 2,50 fr. C'est peu mais le kg de pain coûte 40 ct., le kg de riz 30 ct., une paire de bottes 12 fr. et une paire de galoches 6 à 8 fr.



Mais revenons-en à la paille tressée. Il y avait une modiste au village qui faisait des chapeaux, mais surtout pour les femmes. Ces chapeaux étaient souvent garnis de bouquets de toutes sortes, des marguerites, des roses, de belles plumes de toutes les couleurs, encore avec de beaux rubans et de beaux nœuds. Le dimanche, pour se rendre à la messe, il fallait mettre un beau chapeau qui attirait parfois le regard des hommes...

L'été, il y a 50 ans, les hommes portaient tous un chapeau de paille. Je me rappelle que les membres de la société de chant, pour leur sortie annuelle, portaient tous le même chapeau, fait de paille plus grossière avec des ailes droites.

Aujourd'hui, la mode a changé et les chapeaux des hommes sont rares. La paille est encore employée pour confectionner des « capettes » d'armaili et les chapeaux des dames qui portent un dzaquillon.

Dans nos villages, on ne trouve plus aujourd'hui de tresseuses de paille, ni de modiste. Tout se fait à la machine dans les fabriques. Adieu les rouleaux pour aplatir la paille, les caisses pour la blanchir, les fers pour la fendre, tout est au musée !

*Illustration : Colette Guisolan-Dreyer, L'indépendance, la soumission, Joseph Reichlen (1846-1913), La tresseuse de paille, MAHF, photo : Primula Bosshard*

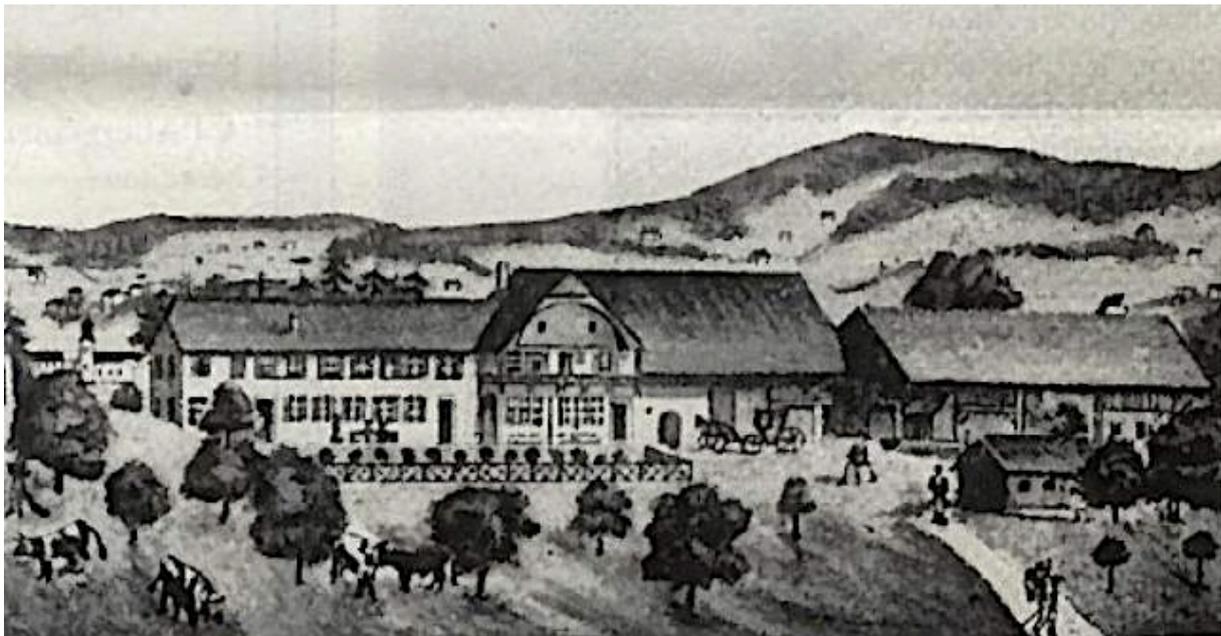
## LES COLOMBETTES

*Le chalet des Colombettes est largement connu de tous les Fribourgeois. Albert Bovigny lui consacre une étude en patois dans « Fribourg Illustré », le 2 février 1996. Sur internet, la transcription en français du « Ranz des vaches » en patois est due au même auteur : Google, Ranz des vaches, paroles patois.*

Texte d'Albert Bovigny traduit et adapté par JMB :

Les Fribourgeois savent presque tous où se trouvent les Colombettes. Aussi bien ceux du dehors que ceux du canton ! Peut-être les Fribourgeois de l'extérieur les connaissent encore mieux, puisque c'est là qu'ils ont remis sur pied l'auberge des Colombettes.

Mais, les Colombettes, ce n'est pas seulement ce grand et beau bâtiment qui se voit au pied des Alpettes lorsqu'on passe sur la route de Vaulruz à Vuadens. C'est tout un coin de pays sur la commune de Vuadens. Quatre alpages avec de beaux chalets bien entretenus sont tous tenus par des paysans de Vuadens. Ces chalets s'appellent 1) les Colombettes d'Avô (d'En bas) 2) celui du Milieu est dit aussi « celui à Marie » 3) celui d'Amon (d'en haut) est nommé « celui à Marceline » 4) les Colombettes à Bacon <sup>1</sup>. Tous ces pâturages sont situés entre 940 et 1000 m.



*Photo qui illustre l'article d'Alfred Bovigny dans « Fribourg Illustré »*

## L'HÔTEL DES COLOMBETTES

Vers 1850, les Colombettes était le nom d'un hôtel connu au loin. De nombreuses personnes très aisées y venaient se baigner dans l'eau chaude et la vapeur qui sortaient de terre, de grande valeur pour guérir toutes sortes de maladies. Ces malades se baignaient aussi dans le petit lait, considéré comme salubre pour les maladies de la peau.

Cet hôtel a été bâti par Charles Moret, de Vuadens, après la guérison de sa femme par des bains d'eau chaude et de vapeur. Les personnes les plus connues qui sont venues aux

Colombettes sont Chateaubriand, Victor Hugo, Lamartine, Louis Ruchonnet président de la Confédération en 1883 et en 1890. (Depuis lors, l'institution a changé plusieurs fois de propriétaires <sup>2</sup>.)

#### LES ARMAILLIS DES COLOMBETTES

Ce chant connu de tous les Fribourgeois a aussi son histoire. Une légende prétend qu'un armailli a composé les paroles et un moine de la Part-Dieu la musique.

Il semble plutôt que tout s'est passé entre Charmey et La Villette où la Jogne passe tout près de la maison champêtre des Basses-Eaux. Un troupeau s'était embourbé et semblait ensorcelé. Le maître armailli a envoyé Pierre trouver le curé de Charmey pour lui demander de dire une messe pour que le troupeau puisse passer. Mais l'histoire est trop longue pour la raconter. Voir « Ranz des vaches, paroles patois » sur Google. Quand le curé eut dit sa messe, le troupeau a pu passer. Tout cela est bien décrit dans les 19 couplets du chant. Voir aussi : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Ranz\\_des\\_vaches](https://fr.wikipedia.org/wiki/Ranz_des_vaches)

Ce chant faisait pleurer d'ennui les soldats fribourgeois qui étaient au service du roi de France. En l'entendant, plusieurs d'entre eux ont déserté en songeant à leur pays. C'est pour cette raison que ce chant a été interdit en France au temps du service étranger.

*1 Les noms ont actuellement changé, cf. la liste des chalets d'alpage :*

*[http://www.alpagesetchalets.ch/fileadmin/user\\_upload/PDF/Liste\\_des\\_chalets\\_d\\_alpage\\_fribourgeois.pdf](http://www.alpagesetchalets.ch/fileadmin/user_upload/PDF/Liste_des_chalets_d_alpage_fribourgeois.pdf)*

*2 Ambassadrice des traditions du canton, l'Association Joseph Bovet, créée en 1957, a racheté et restauré le chalet des Colombettes en 1981, après divers propriétaires. L'Association - dissoute par manque de relève - y avait son point de ralliement. Le chalet a été revendu en 2004. En 2012, les Colombettes sont devenues la propriété de l'Association Clos Fleuri. Un personnel en situation de handicap collabore à un service hôtelier apprécié.*

#### ÉPISODE FRIBOURGEOIS DE LA MOBILISATION 1939-1945

*Le régiment fribourgeois a défilé à Fribourg le 10 février 1943.*

*La Liberté* du 11 février 1943 rend compte du défilé de la veille et de la cérémonie patriotique solennelle qui a eu lieu sur la place Notre-Dame. Sous la direction d'un capitaine aumônier, les soldats du régiment 7 ont chanté un hymne patriotique. Mgr



Marius Besson, évêque du diocèse, est monté à la tribune érigée sur la place. Quelques mots de son discours : « Vous avez donné la mesure de votre valeur. Vous avez fourni un très gros effort. Vos déplacements ont été nombreux, rapides et fatigants. Vous avez fait preuve de discipline et d'endurance. Par sa fière allure, le défilé qui

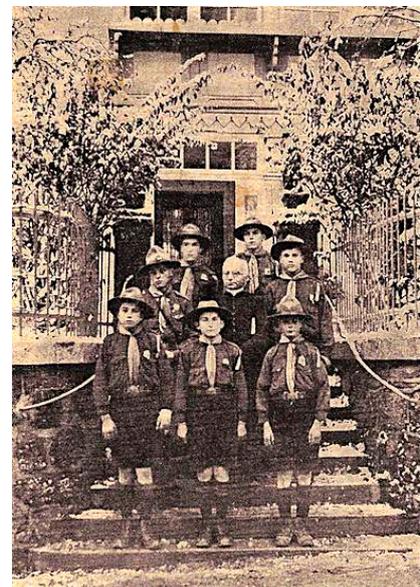
s'est déroulé aujourd'hui à Fribourg laissera à notre peuple un profond souvenir. Le pays tout entier est fier de vous. Officiers, sous-officiers et soldats du Régiment 7, merci ! »  
On pourrait attribuer à cette photo l'expression de Georges Clémenceau « La Sainte Alliance du sabre et du goupillon »

#### UN CURÉ PARFOIS NOVATEUR MAIS SOUVENT INTRAITABLE...

L'abbé Louis Chanex est décédé le 11 septembre 1965, à l'âge de 84 ans. Il est inhumé à Rueyres-les-Prés, village où il est né en 1881. Prêtre en 1907, il est tour à tour vicaire de la paroisse de St-Jean à Fribourg, curé de Lully et professeur, puis directeur de l'institut Stavia à Estavayer-le-Lac. De 1916 à 1925, en sa qualité de prieur-curé de Semsales, il s'occupe activement de la construction de l'église de ce village dont l'architecte est Fernand Dumas de Romont. Cette église est une œuvre majeure du groupe de Saint-Luc – artistes à l'avant-garde de l'art religieux – grâce à la remarquable décoration réalisée par les peintres Gino Severini et



Louis Vonlanthen. L'abbé Chanex n'en a pas vu l'achèvement, Mgr Besson l'ayant appelé à Onnens où il est arrivé en 1925. Son ministère de 1925 à 1949 n'est plus guère présent dans les mémoires. Le curé Louis Chanex était intelligent, cultivé, bouillant, irascible : une personnalité chargée de contradictions... En 1930, il a fondé la Caisse Raiffeisen. Dans les années 30 encore, il a innové en créant à Onnens une troupe scout, la troupe St-André - trop tôt disparue - qui a laissé un souvenir durable à ceux qui en ont fait partie.



#### GASTON PARMENTIER



Un pédagogue hors du commun, dont le souvenir s'estompe... Gaston Parmentier se situe pourtant parmi les pédagogues fribougeois qui ont marqué la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Sa personnalité : intelligent, exigeant beaucoup de lui-même et de ses subordonnés, organisateur de ses activités avec une conscience irréprochable, ouvert aux progrès pédagogiques qu'il jugeait opportuns et qu'il éditait, autodidacte ouvert sur le monde, bricoleur qui avait une vocation d'ingénieur...

Gaston Parmentier, originaire du village veveysan de Pont, est né le 10 avril 1903. Sa maman, née Pierrette Perrin, était originaire de Semsales. Il a cinq ans lors du décès de son père, d'origine française. Peu de renseignements nous sont parvenus sur son enfance, passée en partie à Châtel-St-Denis. Après son école primaire, il suit durant quatre ans la section littéraire de l'École secondaire de la Glâne. Ce qui lui permet de fréquenter

ensuite l'École normale d'Hauterive en trois ans au lieu de quatre. Entré en deuxième année en 1921, il est le premier de sa classe. Au terme de sa formation à Hauterive, où la meilleure note est 8, il est le seul à disposer d'un 8 de musique et d'un 8 de chant, avec la même note pour le dessin, dans le « Catalogue » annuel paru en 1924. Et il conquiert la première place sur seize en dernière année d'Hauterive avec une moyenne générale de 7,3. Un étudiant de sa classe, Henri Macheret, a décrit ses professeurs et ses camarades d'Hauterive. Il dépeint Gaston Parmentier en affirmant : « Il était un travailleur acharné ; il a conquis la première place de haute lutte et il l'a conservée. Par contre, il ne cultivait guère l'amitié. » Ceux qui ont exercé plus tard une activité sous sa responsabilité l'ont trouvé sévère. C'était dû à une certaine timidité cachée et à un désir constant de lutter contre l'envahissante routine.

En 1924, il est nommé instituteur à Cressier-sur-Morat où ses talents de musicien sont appréciés autant que sa conduite de la classe durant trois ans. Il y fait la connaissance de Marie Corminbœuf, celle qui deviendra sa femme et lui donnera trois filles.

En automne 1927, ses qualités contribuent à ce qu'il devienne professeur à l'École de secondaire de la Glâne (pensionnat Saint-Charles à Romont). Il y enseigne le français, les mathématiques, l'allemand et le dessin tout en suivant des cours à l'Université. Il a été le professeur de mes deux frères aînés. Je me souviens de leurs éloges envers Gaston Parmentier et son enseignement structuré et exigeant. Ils appréciaient beaucoup ses leçons de dessin.

En 1944, il est appelé au poste d'inspecteur du 7<sup>e</sup> arrondissement qui comprend la Glâne et la Veveyse. Celui qui lui a succédé, Fernand Ducrest, a tenu ces propos à son sujet : « A son début, la tâche d'inspecteur ne fut pas facile pour Gaston Parmentier. Aux écoles glânoises étaient venues s'ajouter les classes veveysannes. C'était aussi la période des longues mobilisations des maîtres, des nombreux congés accordés aux enfants de la campagne et des émancipations anticipées. La guerre finie, il a fallu lutter âprement pour redonner à l'école sa vie normale. Le souci primordial de M. Parmentier a consisté à enrichir les maîtres des découvertes qu'il avait faites dans les classes au cours de ses visites. Il n'a pas craint d'innover et d'organiser les Conférences en forum pour le plus grand profit des éducateurs. Quant aux examens, ils furent toujours conduits d'une manière parfaite. » Remarque d'un instituteur glânois rapportée par Henri Macheret : « L'inspecteur collabore, publie, recherche des procédés aptes à aider les maîtres et les élèves. »

En 1955, Gaston Parmentier devient directeur de l'École secondaire des jeunes filles de la ville de Fribourg. Quatrième étape de sa carrière. Une lourde tâche l'attend dans une école complexe qui comprend, à côté des classes secondaires, une école normale, une école de commerce et une école professionnelle. Innombrables problèmes pédagogiques et administratifs que le directeur résout ou tente de résoudre au plus près de sa conscience : allongement des études, pénurie de personnel, augmentation du nombre d'élèves, manque chronique de locaux. Une vie difficile et pas très heureuse pour Gaston Parmentier. Dans « Jolimont, histoire d'une école, Ed. Fragnière 1999 », Bernard Gasser termine sa présentation de Gaston Parmentier en écrivant : « Ceux qui l'ont connu le décrivent un peu timide, anxieux et pointilleux. » Des collègues féminines au bénéfice

d'une licence universitaire - notamment les « demoiselles » Julia et Hélène Pilloud - méprisaient la formation de leur directeur qui n'avait pas de titre universitaire à exhiber. Elles l'appelaient avec perfidie « Monsieur le régent ».

Dans « La Liberté » du 4 août 1967, Alfred Repond, directeur de l'École secondaire des garçons, termine ainsi sa nécrologie : « De santé délicate depuis de nombreuses années, Gaston Parmentier se savait très sérieusement atteint par la maladie depuis deux ans. Un régime sévère et une vie bien réglée lui permettaient de conserver des forces suffisantes pour assumer encore jusqu'en juillet 1967 la direction de son école. Il avait officiellement quitté sa fonction en juillet 1966, mais il avait accepté, pour rendre service, d'assumer encore la direction à titre provisoire. Et subitement, au moment où il aurait pu jouir enfin d'un repos complet et mérité, il est décédé, en fonction, le 30 juillet 1967. Il a souhaité être inhumé à Cressier-sur-Morat. »

Durant les années qui ont suivi le décès du directeur Parmentier, « l'École secondaire des filles de Fribourg » va subir une série de changements. Construction importante en 1972, autonomie des sections école normale et école commerciale en 1973, dénomination de CO en 1974. La mixité de l'école date de 1978. Le CO de Jolimont ne concerne plus l'unique ville de Fribourg. Il comprend également une partie des communes du district de la Sarine et du Lac français catholique.



*En arrière-plan, Cressier-sur-Morat*

## ÉCOLE DES GARÇONS DE CORPATAUX EN 1927

L'instituteur s'appelle Henri Gummy. Il est arrivé à Corpataux en 1911, alors que la paroisse n'existait que depuis 1907. Corpataux faisait partie auparavant de la paroisse d'Écuvillens. Henri Gummy a dirigé la société de chant - nouvelle à son arrivée - durant 30 ans. Un enseignant très méritant, décédé à l'âge de 50 ans. Le curé Arthur Mauvais est devenu bourgeois d'honneur de Corpataux en 1947, après 30 ans d'activité à la tête de la paroisse.



## L'ABBÉ ARTHUR MAUVAIS, CORPATAUX



Un nom de famille qui vaut une recherche ! Le spécialiste des noms de famille jurassiens Pierre Henry affirme que ce nom se rapporte à un ancêtre au mauvais caractère... ou pas très beau.

L'abbé Arthur Mauvais, Jurassien originaire de Muriaux, dans les Franches-Montagnes, est né aux Bois en 1872. Je ne sais pourquoi il a effectué ses études à Chartres... Après avoir été vicaire dans la région de Chartres, il est nommé curé de Oinville-St-Liphard (cf. photo) en 1899.

Il rentre en Suisse en 1906. Trois ans de vicariat à Vuisternens-devant-Romont, puis la paroisse de Cerniat lui est confiée de 1909 à 1917. Son plus long ministère s'exerce durant 37 ans à Corpataux, de 1917 à son décès en 1954. Il était âgé de 82 ans.



**JULES PAROZ (1824-1906), DANS LES « MÉMOIRES D'UN OCTOGÉNAIRE »**  
 Editions du Pré-Carré, Porrentruy 1981 ; extraits :

**L'ÉCOLE N'APPREND PAS TOUT !**

« On apprend bien des choses utiles à l'école moderne ; mais la vie pratique, la vie passée au sein de la nature, est aussi une école d'une grande utilité qui ne peut être remplacée par la première. Le savant, qui peut à peine planter un clou ou mettre sa chemise sans l'aide de sa femme, se moque volontiers de l'ignorance du paysan ; mais il y a souvent chez celui-ci un fonds de connaissances acquises par l'observation et l'intuition des choses, et une somme d'expériences diverses inconnues du savant et qu'il ne soupçonne même pas. Le savant a appris à l'école le binôme de Newton, mais il est incapable de faire un fagot et de chauffer son fourneau.



## POUR ÊTRE DIRECTEUR D'ÉCOLE NORMALE

Quelques distingués qu'aient été les directeurs d'École normale par leurs connaissances et leurs talents, il a cependant manqué à certains la connaissance indispensable de l'école primaire et de ses besoins, connaissance qui ne s'apprend qu'en vivant au milieu des enfants.

### ALEXANDRE DAGUET

En 1843, M. Thurmann donna sa démission de directeur de l'École normale pour raison de santé et fut remplacé par M. Alexandre Daguet, de Fribourg. L'entrée d'Alexandre Daguet, un disciple du Père Girard, jeune professeur plein de feu et de talent, fut le signal d'une révolution dans la manière d'enseigner. Il prit les leçons d'histoire et de pédagogie, supprima les manuels pour ces deux spécialités et se mit à nous exprimer librement le contenu de ses cours. Quant à nous, nous devions prendre des notes et rédiger nos cours. Quel travail que ces rédactions pour nous autres, habitués à étudier textuellement nos manuels ! Un fiat lux ! avait été prononcé dans l'école. Nos esprits ne tardèrent pas à se réveiller ; nous apprîmes à parler et non plus seulement à réciter. Peu à peu l'homme se développait en nous ; nos horizons s'élargissaient.

### VISION DE L'ENSEIGNEMENT

Tout en discutant, en comparant, en raisonnant, en sondant, en ouvrant de nouveaux horizons à l'élève, en l'affranchissant des entraves qui retiennent son esprit captif dans les étroites limites de son cahier ou de son guide, il faut cependant toujours avoir une route bien battue qui donne du corps aux connaissances de l'élève. »

### LE TSÈROTON : LE CHARRETIER

Voilà un métier que personne d'entre vous n'a exercé ! Albert Bovigny le décrit dans « Fribourg Illustré », le 11 février 1997. Traduction et adaptation de JMB.

« Huchta, hota ! », à gauche, à droite... Ces deux cris du charretier pour faire tourner les chevaux à gauche ou à droite : on ne les entend plus guère aujourd'hui ! Le bruit des tracteurs et des machines nous a fait oublier ces chevaux qui participaient jadis à la plupart des travaux agricoles.

### DE UN À QUATRE CHEVAUX

Dans les petits domaines, il n'y avait qu'un ou deux hommes et un seul cheval. Ils assuraient tous les travaux, souvent aidés par les femmes. Les grands domaines disposaient de trois ou quatre chevaux et le charretier allait rarement donner un coup de main à l'étable car il était suffisamment occupé. Dès quatre ou cinq heures du matin, parfois plus tôt suivant la saison, il fallait soigner les chevaux, « faire » la paille, sortir le fumier – mot employé au pluriel en patois « lè fêmê », les fumiers – étrier les chevaux, leur donner de l'avoine, tout cela avant le déjeuner. Deux heures de travail, sans lambiner !

## DES OCCUPATIONS VARIÉES ET ASTREIGNANTES

Pour les gros travaux, les charretiers se mettaient à deux, chacun conduisant un attelage. Après le déjeuner, les chevaux étaient harnachés, attelés au char de fumier ou à la « fuste » à purin. En hiver, celle-ci étaient montée sur une luge (photo). Le fumier pouvait aussi être conduit avec une luge. L'hiver, il s'agissait aussi de sortir le bois de la forêt, de traîner les billes jusqu'au bord du chemin. Deux chevaux étaient nécessaires. Les billes étaient chargées sur des luges-traîneaux et elles étaient conduites jusqu'à la scierie.

La neige disparue, dans le mois de mai, il s'agissait de labourer avec quatre chevaux, parfois aussi avec trois, l'un à côté de l'autre. Après le labour, se succédaient les occupations suivantes : herser, semer, rouler, épierrer, planter les pommes de terre avec la charrue ou le butoir. Et encore passer la herse dans les prés, y conduire du fumier et puriner. Puis venait le temps de faucher, de charger l'herbe destinée aux vaches.

## LES FOINS

Arrivait en juin la saison des foins. A l'aube, on attelait deux chevaux à la faucheuse. Parfois, ils passaient la nuit dehors et on n'avait pas besoin de les « gouverner » (les nourrir). Quand on ne disposait que d'une seule faucheuse, on changeait de chevaux au bout d'un certain temps. Ainsi, l'attelage restait en forme. D'une matinée, on fauchait deux ou trois poses de foin ou de regain. Le matin, quand la rosée avait disparu, on passait la machine pour secouer le foin de la veille dont les tas avaient été défaits. Amonceler le foin séché se faisait tantôt manuellement avec cinq à six personnes, tantôt à la machine avec les chevaux. La récolte était après coup chargée sur le char et conduite à la grange. Il fallait bien deux chevaux pour tirer le char sur le pont. Souvent, le soir, dès qu'il y avait un peu de rosée, on recommençait de faucher et on prenait de l'avance pour le lendemain.

## PEU DE LOISIRS POUR LE TSÈROTON !

A cause de tous ces travaux, le charretier n'avait pas le temps de regarder les nuages et de « guguer » les étoiles. Et l'automne, il fallait recommencer les mêmes travaux que le printemps : la charrue, le fumier, le purin...

Et les dimanches et les jours de fête, on attelait les chevaux à la « voiture », l'hiver au traîneau, pour aller à la messe et quelquefois pour baptiser, sans oublier la bénichon et le recrotzon. De temps en temps, on allait jusqu'aux Marches faire une prière en famille à Notre-Dame.

## PIERRE BRUEGHEL, « LA DANSE DES PAYSANS »

Pierre Brueghel l'Ancien est un peintre et graveur brabançon né vers 1525 et mort en 1569 à Bruxelles. Le duché de Brabant faisait partie des Pays-Bas espagnols, États rattachés à la couronne espagnole sous le règne des Habsbourg, entre 1556 et 1714. Cette région comprenait essentiellement les Pays-Bas, la Belgique, le Luxembourg. La capitale était Bruxelles.

Le bonheur de Brueghel était d'étudier les mœurs rustiques, les ripailles, les danses, les amours champêtres qu'il excellait à traduire par son pinceau, C'était merveille de voir comme il s'entendait à accoutrer les paysans, à rendre leur attitude, leur démarche, leur façon de danser. Il était d'une précision extraordinaire dans ses compositions.



## ONNENS

Madame Isabelle Constantin, domiciliée à Avry-sur-Matran, a envoyé cette remarquable photo d'Onnens le 11 décembre 2020. C'est le village de mon enfance et de ma jeunesse. Le premier livre que j'ai écrit au début de ma retraite retrace sa vie et son histoire : [https://www.nervo.ch/wp-content/uploads/2017/03/Histoire\\_d\\_Onnens.pdf](https://www.nervo.ch/wp-content/uploads/2017/03/Histoire_d_Onnens.pdf)



## TSALANDÈ D'ON YÂDZO, NOËL D'AUTREFOIS

Publication en patois signée Albert Bovigny. « Fribourg Illustré » du 17 décembre 1999.

Traduction et adaptation de JMB

Quand j'étais un petit enfant, les choses ne se passaient pas comme aujourd'hui. On allait à l'école jusqu'à midi le 24 décembre et on recommençait le 26. On recevait quelques petits cadeaux à Saint-Nicolas. Pas grand-chose, mais on s'en contentait et on était heureux. Le soir du 24, on passait la veillée en famille. Dès 10 heures, notre maman faisait du vin chaud, du thé pour les enfants. Elle nous donnait des pâtisseries (de la bonbouniche) qu'elle avait faites elle-même, et des noix assorties de noisettes. On allumait le sapin qui était bien garni de boules et de guirlandes. Les yeux des tout petits brillaient de plaisir. On chantait quelques chants de Noël. Les plus grands récitaient des poésies apprises avec la maman ou à l'école.

Pendant la veillée, on avait entendu carillonner et, vers onze heures, toutes les cloches se mettaient à sonner pour appeler les paroissiens. Alors ceux-ci, de toutes parts, des plus grands aux plus petits, partaient à pied pour aller à la messe de minuit car personne ne possédait une auto. Il fallait souvent tracer un petit chemin dans la neige. La bise soufflait et aveuglait. Avec nos galoches fourrées et ferrées, nous glissions quand même presque à chaque pas. Ceux qui venaient des maisons les plus éloignées mettaient bien une heure pour parvenir à l'église. Quelques-uns néanmoins pouvaient se déplacer en traîneau. Dételés, les chevaux gagnaient une écurie proche de l'église.



A minuit, la messe commençait, solennelle. Les orgues faisaient trembler la tribune. Les chantres se produisaient à quatre voix. A l'autel, le curé était environné d'une douzaine de servants. Après la grand-messe, une messe basse était encore célébrée. Toutes ces cérémonies duraient au moins une heure et demie. Avant de quitter l'église, on allait réciter une petite prière devant la crèche où reposait l'Enfant-Dieu. Tout près de lui, se tenaient Notre-Dame, Saint Joseph, l'âne, le bœuf, les brebis et leurs petits, les anges qui veillaient sur le petit enfant. Fatigués, à demi endormis, nous retournions à la maison où chacun était heureux de trouver le sommeil, surtout les enfants.

Le matin de Noël, les paroissiens retournaient à l'église, les uns de bonne heure pour « la matinale », les autres pour la grand-messe. L'après-midi, il fallait assister aux Vêpres.

Même si les enfants et les grandes personnes n'étaient pas gâtés, Noël était une belle fête de famille et chacun se réjouissait longtemps à l'avance.

## LE CURÉ-DOYEN JEAN-JACQUES CHENAUX (1822-1883)

Curé de Vuadens pendant 36 ans et étonnante personnalité ! Non seulement par sa corpulence qui lui a valu le surnom de « petit curé » : 1,85 m, 150 kilos, mais par son caractère aimable et sa science : patoisant, auteur de proverbes, philologue, botaniste reconnu, météorologue...



À l'occasion du centième anniversaire du décès du curé-doyen Jean-Joseph Chenaux, « La Liberté » du 29 décembre 1983 a rappelé la mémoire de ce prêtre dont le souvenir méritait d'être évoqué. Compte rendu de cet article :

M. le doyen Jean-Joseph Chenaux, curé de Vuadens, est décédé subitement le 14 décembre 1883. Il est né au Bry, hameau de la paroisse d'Avry-devant-Pont, le 6 juin 1822. Il a effectué ses premières études classiques au Collège des Jésuites d'Estavayer-le-Lac et il les a terminées à Fribourg en 1840. Il a suivi ensuite les cours de philosophie au Collège de Schwyz et il est entré au Séminaire de Fribourg en automne 1841. Après deux années d'études théologiques, il a fréquenté durant quatre ans le Séminaire Helvétique de Milan.

Ordonné prêtre par Mgr Marilley le 22 août 1847, il a été désigné en qualité de vicaire à Vuadens. La paroisse avait alors pour curé l'abbé Clément Coquet, banni du canton par le gouvernement radical établi à la chute du Sonderbund. L'abbé Chenaux a ainsi dû exercer seul la fonction de curé de Vuadens, fonction qu'il a exercée jusqu'à sa mort, soit pendant trente-six ans.

Ses relations avec un confrère qui s'occupait de botanique lui ont donné le goût pour cette science à laquelle il s'est profondément attaché. Par de nombreuses courses dans la plaine et en montagne, il est parvenu à former un herbier remarquable. Ses études botaniques et ses rapports quotidiens avec la population ont révélé à l'abbé Chenaux que des superstitions étaient liées à certaines plantes. D'où l'idée des quatre « Petits traités de botanique populaire » publiés de 1871 à 1876. Deux opuscules sur les superstitions ont été ajoutés à ces traités : « Le diable et ses cornes » en 1877 et « Le diable et sa queue » en 1878.

Patoisant aussi érudit qu'enthousiaste, le curé de Vuadens a constitué une riche collection de « revis » (proverbes). Elle fut d'abord publiée par épisodes dans plusieurs périodiques fribourgeois, puis dans le tome VI (1877) de «Romania», en collaboration avec le philologue Jules Cornu, professeur en diverses universités et membre de la commission philologique du « Glossaire des patois de la Suisse romande ». (« Romania » est une revue française consacrée à l'étude des langues et littératures romanes.)

## LE TROLLEY FRIBOURG-FARVAGNY

*L'histoire étonnante de ce premier trolley fribourgeois a été présentée dans « Épisodes de la vie fribourgeoise », volume III, que le lecteur trouvera sur mon site internet [nervo.ch](http://nervo.ch), au bas de la page de la rubrique Textes. Mais, comme Albert Bovigny a ajouté des anecdotes*

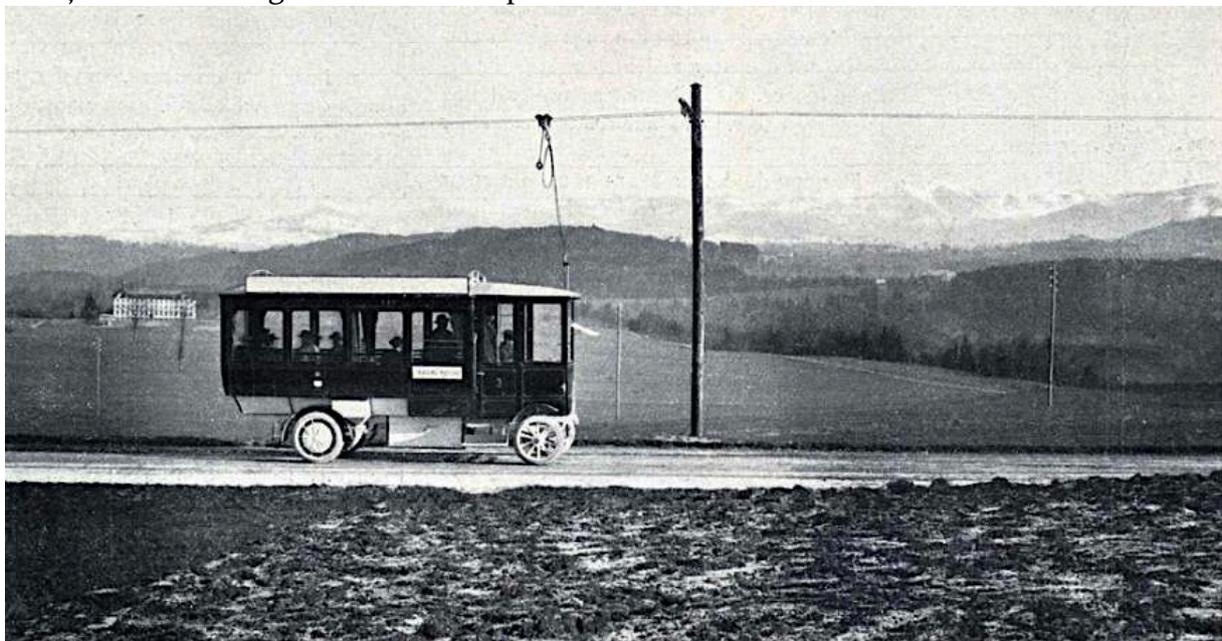
sur le sujet dans « Fribourg Illustré » du 23 février 2001, j'ai pensé intéressant de traduire son récit écrit en patois.

Aux environs de 1900, il y avait déjà quelques lignes de chemin de fer dans le canton. Bien sûr la grande ligne Berne-Lausanne, le Bulle-Romont, le Palézieux-Montbovon, le Fribourg-Morat-Anet, le Fribourg-Payerne-Yverdon et la ligne de la Broye. Il était également prévu d'aménager une ligne de Fribourg à Bulle en passant par La Roche et Avry-devant-Pont. Elle aurait franchi la Sarine entre La Roche et Avry. Mais ce projet n'a pas été mené à chef.

#### LA PATACHE (F-F : FRIBOURG-FARVAGNY)

En 1906, quelques personnalités du district de la Sarine avaient projeté d'établir une ligne à voie étroite de Fribourg à Farvagny, le village le plus important de la région du Gibloux. Un ingénieur s'est mis au travail. Il a étudié pendant des mois les problèmes posés par le parcours entre Fribourg et Farvagny. Il s'est rendu compte d'ennuis majeurs : trop de virages et une montée très importante depuis le bois de la Glâne jusqu'à Posieux.

Une de ces personnalités a proposé d'aller voir à Vienne le fonctionnement d'un trolleybus. Les visiteurs ont découvert une voiture avec des pneus pleins. Elle allait sur la route et prenait le courant à un câble tendu entre des poteaux installés tous les 20 mètres. Ni une ni deux, il fut décidé de se procurer un véhicule identique pour le transport des voyageurs entre Fribourg et Farvagny. Mais le projet ne s'est pas réalisé si facilement. Les chemins fribourgeois n'étaient pas aussi plats que les routes dans la ville de Vienne. Après quelques années, la décision fut prise d'entreprendre un premier tronçon de Fribourg à Posieux. Une première voiture est arrivée de Vienne.



L'inauguration a eu lieu en 1912, non sans difficultés... Le trolley est parti de Fribourg avec à son bord des personnalités vêtues de leurs habits noirs réservés aux fêtes. D'autres invités attendaient ces premiers voyageurs devant le Café de Posieux. Les litres de blanc et les discours étaient prêts. Mais ces gens ont dû attendre longtemps. En passant sur la ligne de chemin de fer aux Daillettes, le trolley a subi de fortes secousses. Elles ont

détruit la ligne du courant électrique et le moteur du trolley a pris feu. Tous les passagers sont sortis de la voiture et, avec leurs bons habits, ils l'ont poussée à côté du chemin. Il a fallu « rapercher » une autre machine à Fribourg afin de pouvoir repartir vers Posieux, avec quelques heures de retard.

L'année suivante, en 1913, le trolley allait déjà jusqu'à Magnedens. On a fait appel à des détenus de Bellechasse pour réparer le chemin et redresser un peu les virages. Les forçats logeaient à Magnedens, dans l'ancien château des Techtermann de Bionnens, transformé en prison. Ils étaient retournés à Bellechasse au début de la guerre 1914-1918. De Magnedens à Farvagny, le chemin était dans un piteux état. Un entrepreneur a dû terminer les travaux jusqu'au garage des « bus » de Farvagny-le-Grand.

Les gens de la région ont baptisé leur trolley « La Patache » - voiture lourde au piètre confort - et les élèves de Grangeneuve lui ont donné le nom de « La Madeleine-Bastille ».

L'été, tout allait bien. En passant dans la forêt de Monterban, le mécanicien chantait à haute voix « Lisa s'en va joyeuse dans les prés en fleurs » et les voyageurs chantaient le refrain avec lui. Mais l'hiver, la lourde neige compliquait l'existence. Quatre hommes étaient nécessaires pour assurer le service du trolley. L'un montait sur la voiture pour tenir la prise de courant qui s'échappait du câble et ça faisait de grandes étincelles. Un autre déblayait la neige pour permettre le passage du véhicule. Le mécanicien maniait le volant aussi bien que possible. Le quatrième homme s'en allait à pied avertir les gens du retard sur l'horaire.

Quand tout allait bien, le trajet Fribourg-Farvagny durait 50 minutes à une vitesse d'à peu près 20 km à l'heure. Mais, souvent, des voyageurs payaient un verre au mécanicien chez Page à l'auberge de Posieux et les autres passagers rouspétaient en attendant le retour du mécanicien.

Pendant la guerre de 1914-1918, la dernière de ces trois voitures s'est retrouvée un jour hors d'état de marche. Le mécanicien a emprunté un char et un cheval pour finir la course. Durant un certain temps, un camion a assuré les transports, jusqu'à ce que de nouveaux moteurs aient remis sur pied les véhicules électriques. En 1932, les GFM ont remplacé les trolleys par des autobus.

#### **MEINRAD BRODARD, LE « PETIT CHEVRIER » DE 1927**

*Je chante et souvent, mon cœur me fait peine.*

*J'aurai mes quinze ans, l'automne prochaine.*

*Je chante tout seul dans les éboulis*

*Pour rien pour personnetout l'après-midi.*

Vous vous souvenez peut-être de ce chant de Gustave Doret, l'une de ses compositions célèbres de la Fête des vigneronns de 1927 ? Son jeune interprète de La Roche, Meinrad Brodard, y a rencontré un succès extraordinaire. Comme un autre Fribourgeois, Robert Colliard, de Châtel-St-Denis, soliste du « Ranz des vaches ».

« Le Confédéré » - journal valaisan – publiait le 7 août 1927 dans sa relation de la Fête :



« Il faut surtout mentionner une innovation, “La Chanson du petit chevrier”, chantée par un chevrier authentique de treize ans, le Fribourgeois Meinrad Brodard qui, pour avoir rempli les monts de sa voix d'or, a eu les honneurs de la représentation. Ce fut simplement touchant, suave, exquis. Et comme ses chèvres couchées ou debout auprès de lui écoutaient bien ! »

La Roche a connu – et connaît encore – une autre voix d'or, celle du neveu de Meinrad, Michel Brodard, soliste internationalement estimé. Après l'obtention de sa virtuosité de chant au Conservatoire de Fribourg avec la mention « Summa cum laude avec félicitations du jury », Michel Brodard s'est engagé dans une intense carrière de concertiste.

#### MEINRAD : LA GLOIRE À VEVEY

Comment Meinrad Brodard est-il devenu soliste de la Fête des Vignerons ? « Par une audition qui s'est déroulée sur le trottoir, devant l'école primaire. Gustave Doret en personne était venu m'écouter chanter » a rappelé jadis Meinrad. Son instituteur, Francis Marchon, avait parlé de lui aux organisateurs qui cherchaient depuis belle lurette un soliste : « Ma voix a tout de suite plu au compositeur » Le jeune Meinrad s'est alors lancé dans plusieurs mois de répétition au château de la Riedera, avec Mme de Gottrau, une amie du compositeur, qui l'accompagnait au piano.

Evoquant avec émotion sa présence à Vevey en 1927, le jeune soliste affirmait : « Ce fut un moment inoubliable. Il y avait tant de spectateurs. Plus de 14 000. Je n'avais jamais vu une foule aussi importante. C'était la première fois que je quittais mon village de La Roche. » Il se voit encore dans son costume que la Confrérie des vigneronns lui avait offert : un gilet rouge sans manches, une culotte brun clair, des bas blancs et une chemise blanche. Son épaule gauche était recouverte d'une peau de chèvre.

Qu'a-t-il gagné dans l'affaire ? « Deux cents francs. C'était une petite fortune. » Meinrad s'est offert un vélo, qu'il a payé en plusieurs acomptes. A l'époque, une bécane coûtait plus de 500 francs : « Je dois encore l'avoir. Mais je ne l'utilise plus. Mes jambes sont fatiguées... »

## SA VIE, D'APRÈS UNE PRÉSENTATION DE PATRICE BORCARD

Meinrad Brodard - écrit Patrice Borcard dans « La Gruyère » du 29 mai 2001 - est né le 9 août 1914, dans la famille de Firmin et Hélène Brodard, forestier. Cadet de quatre enfants, il est, sitôt sa scolarité accomplie, employé au sein de l'entreprise Cafag-Papro, à Fribourg, à laquelle il reste fidèle jusqu'à la retraite. Marié en 1944 à Marie Tinguely, de Pont-la-Ville, cet homme réservé offre l'essentiel de lui-même à ses trois enfants, Laurette, Anne-Marie et Yves. Au pied de la route qui conduit à la Berra, dans cette maison du Stoutz qu'ils acquièrent en 1944, les Brodard tiennent une épicerie, où l'on offre d'abord de la chaleur humaine. L'homme est un terrien, qui soigne chèvres et moutons, parle avec distinction le patois, nourrit ses racines de l'histoire locale. Dans la famille, on cultive l'art choral et les traditions de ce pays. Durant près de quarante ans, Meinrad chante au chœur paroissial, comme il le fera plus tard dans la petite chorale du home.

## AU FOYER DE LA ROCHE



C'est une blessure lorsqu'il doit se résoudre à quitter sa maison en septembre 1999 pour rejoindre sa femme au Foyer Saint-Joseph. Dans sa chambre du home de La Roche, Meinrad Brodard avait religieusement exposé les souvenirs de la Fête de 1927. Il portait toujours avec un grand respect cette peau de chèvre qui avait habillé le soliste qu'il fut jadis. A la disparition de son épouse, il s'est retiré progressivement de ce monde qu'il avait illuminé jadis par sa voix exceptionnelle, et dans sa vie par son tempérament droit et généreux. Il est décédé le 25 mai 2001 à l'âge de 87 ans.

## ANDRÉ CORBOZ, MUSICIEN

André Corboz (1911-1971), fils d'instituteur, a obtenu à son tour en 1931 son brevet à Hauterive où l'abbé Bovet le pressentait comme son successeur... Passionné de musique, il a suivi de nombreux cours : composition auprès d'Aloys Fornerod et d'Auguste Séryex, direction d'orchestre à Sienna chez Paul van Kempen, chant grégorien à Solesmes chez Don Cajard, chant à Vevey avec la cantatrice Isabelle Bard.

Musicien complet, André Corboz a œuvré exemplairement, avec autant d'exigence que de bienveillance durant quarante ans au service de la musique dans son district de la Gruyère : maître de chapelle de la paroisse de Bulle, professeur de musique à l'École secondaire de la Gruyère, fondateur du Groupe choral de l'Intyamont et du célèbre Chœur des armaillis de la Gruyère. En 1951, il crée la Maîtrise de Saint-Pierre-aux-Liens, son enfant chéri qu'il conduira à des succès internationaux.

Ses fils Yves et Philippe ont hérité de ses talents musicaux et son neveu Michel Corboz connaît un renom international de chef de chœur.



#### NOËL APPENZELLOIS D'AGNES BISCHOF



La Saint-Galloise Agnes Bischof-Dudli, née en 1946, ne soulèvera pas l'enthousiasme des gens qui ne jurent que par la peinture moderne non figurative... Mais elle répond au goût de ceux et celles qui, attachés au passé, au folklore, à la tradition, aimeront son style coloré empreint de naïveté. Agnes Bischof-Dudli a aimé la peinture dès son plus jeune

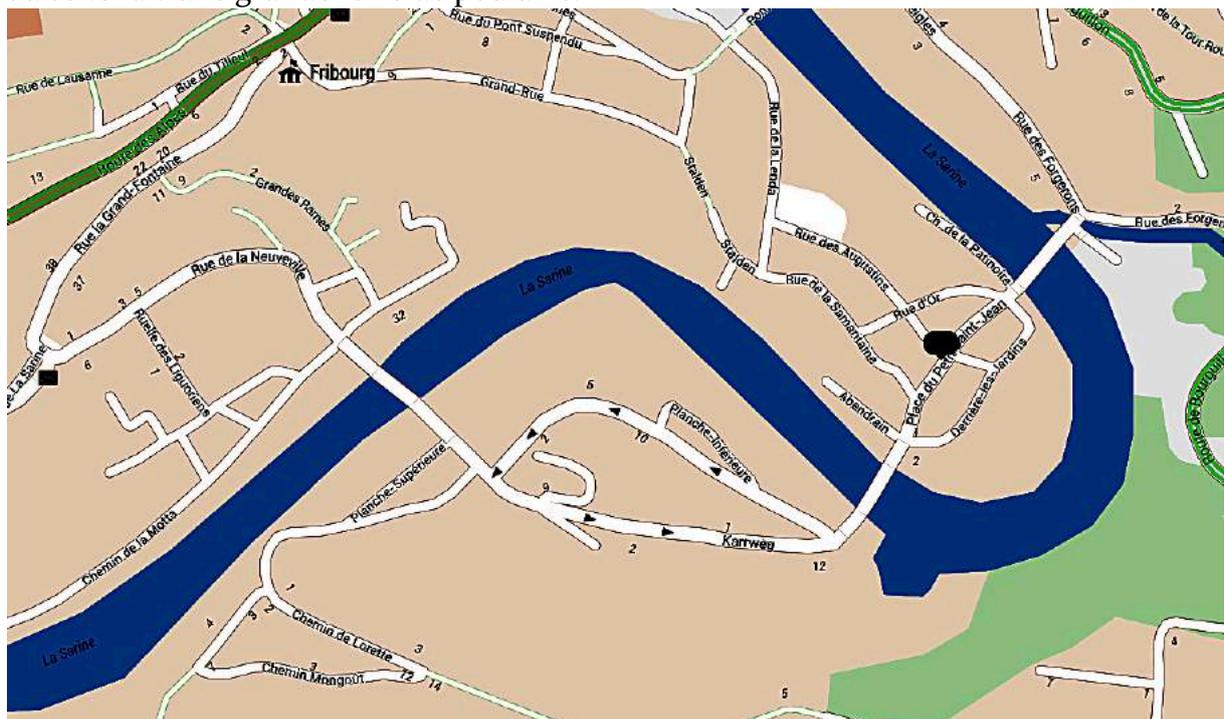
âge. Comme son père était responsable des expositions d'art au Kornhaus en plus de son travail de professeur à l'École normale de Rorschach, des peintres comme Hans Erni allaient et venaient dans la maison de ses parents. Sa relation étroite avec la nature, en particulier avec les animaux, l'a amenée à représenter des motifs de la vie rurale dans son style original. Agnès Bischof vit à Diepoldsau depuis 1973 et conçoit aujourd'hui principalement des peintures paysannes.

### LES FOIRES DE JADIS : QUELLE ANIMATION !

*Ce récit a été écrit en patois par Albert Bovigny dans le « Fribourg Illustré » du 21 avril 1995. Traduction et adaptation par JMB.*

A l'heure actuelle, les affaires se passent toutes dans de grands magasins, bien à l'abri... Et le bétail se vend surtout dans les étables.

Mais les temps ont changé. Jusqu'il y a une cinquantaine d'années, le bétail se marchandait surtout dans les foires. Dans notre canton, aux alentours de 1900, celles-ci avaient essentiellement lieu à Fribourg, Bulle, Romont, Estavayer et même en Gruyère où se tenait une grande foire de poulains.



Évoquons surtout les foires de Fribourg. D'après un règlement de 1889, il y avait dans la capitale neuf foires par an. Elles duraient trois jours, du lundi matin au mercredi soir. Les plus importantes étaient celles des mois de mai et de novembre, soit avant la montée (poya) à l'alpage soit après la descente (rindya). Les vaches occupaient la Place de la Planche-Supérieure, les chevaux l'autre côté de la Sarine, aux Grandes-Rames, les porcs la Place du Petit-Saint-Jean, les brebis et les chèvres le fond de la Grand-Fontaine. Le marché aux poissons se tenait à l'endroit qui porte encore ce nom, entre le couvent des Cordeliers et la rue Pierre-Aeby. Les pêcheurs du lac de Morat lavaient leurs poissons en passant, pour les rafraîchir un peu, dans le ruisseau du Lavapesson. On trouvait les

boisseliers (fabricants d'objets en bois), les cordonniers, les fournisseurs d'étoffe près de la Maison de ville et les vendeurs de fruits, les jardiniers en descendant la Grand-Rue, sur la partie droite. Quant à la partie gauche, elle était réservée aux détaillants de fromage, de beurre, de viande, de jambon, de saucisse, de saucisson et de lard. Les marchands grainiers attendaient leurs clients à la Grenette. Quant au bois à brûler, il se vendait à la Place de l'Hôpital. (Il doit s'agir de la Place des Ormeaux, où se trouvait l'hôpital Notre-Dame jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.)

Dans les foires et les marchés, on pouvait entendre parler autant en français qu'en allemand ou en patois. Les paysans venaient à Fribourg avec leur « char à marché ». Il existait suffisamment de bistrotts avec écuries pour accueillir et nourrir les chevaux. Bien sûr que l'hébergement était payant. Si les chevaux restaient dehors, il fallait s'acquitter de 20 ct. par jour pour la place. Les grandes foires de Fribourg ont duré jusque dans les années 1940. On trouvait naguère encore des ouvriers de la gare de Fribourg qui se souvenaient avoir expédié jusqu'à 80 wagons de vaches par jour de foire à des marchands, surtout de Suisse allemande.

Les foires des mois de mai et novembre portaient aussi le nom de « foire des domestiques ». Ceux-ci cherchaient un engagement pour une année ou pour un été comme armailli. Ces domestiques profitaient de la foire pour bénéficier d'un jour de congé : ils n'en avaient aucun de toute l'année.

*Les foires de Fribourg ont inspiré un chant à Max Folly...*

Lou Tsêrè a Madelêne

Madelon l'y è dzoua dè fêre  
No fô bâ tantyè à Friboua.  
No vindrin di pre dè têra  
Du trè tsou di piti pê.  
Baye mè mon triko dè lanna,  
Beta ton galé totyè.

Redzingon :

Tsanpa lou tsêrè Madelêne,  
Tsanpa lou tsêrè.

L'y é dza gouèrnâ la Julie,  
No puin prou no j'inbryâ.  
A-tho bin kotâ l'èthråbyo  
E la tyêche di pudzin ?  
Va vuityi din la fontanna  
Che l'y chàbre di landzè.

Le petit char à Madeleine

Madelon c'est jour de foire  
Il nous faut descendre à Fribourg.  
Nous vendrons des pommes de terre  
Deux ou trois choux, des petits pois.  
Donne-moi mon tricot de laine,  
Mets ton joli bonnet.

Refrain

Pousse le petit char Madeleine,  
Pousse le petit char.

J'ai déjà « gouverné » la Julie,  
Nous pouvons nous mettre en route.  
As-tu bien fermé l'étable  
Et la caisse des poussins ?  
Va regarder dans la fontaine  
S'il y reste des petits langes.

## LE VILLAGE AUX DEUX CLOCHERS



L'église actuelle de Semsales, construite entre 1923 et 1926, est une réalisation majeure du groupe de Saint-Luc, avec l'architecte Fernand Dumas. L'ancienne église, édifiée entre 1632 et 1634, a été conservée. Il ne reste actuellement que le clocher. La nef, démolie en 1973, servait d'entrepôt pour des tonnes de tourbe sèche prête à être utilisée comme combustible.

## UN VILLAGE, UNE FAMILLE, BEAUCOUP DE MUSIQUE...

Le village, c'est Corserey où vivait la famille de l'instituteur Ernest Maradan (1905-2001). Surtout le chant, l'orgue et le piano ont marqué cette famille de façon étonnante. Jugez plutôt. Commençons par le papa.



Ernest Maradan, né à Cerniat où enseignait son père, est devenu « régent » comme lui. Les 26 années qu'il a passées à Corserey - *photo d'époque* - avant de terminer sa carrière à Fribourg, ont laissé leur empreinte dans plusieurs domaines. Son talent de chef de chœur a conduit la chorale du village à l'excellence lors des Céciliennes et des Fêtes cantonales des chanteurs fribourgeois. Les jeunes gens de Corserey ont bénéficié des œuvres de qualité mises en scène chaque hiver par ce passionné de théâtre. Enfin, en compagnie de son épouse, née Angèle Suard, de Progens, il est parti durant de nombreux étés en colonie de vacances à la montagne avec les enfants du village. Une innovation dans les écoles rurales ! Madame Maradan, au bénéfice d'une formation de nurse, source d'activités en Suisse et à l'étranger, était fort à l'aise avec les enfants.

Le journal « La Gruyère » du 13 février 2001, dans la nécrologie d'Ernest Maradan, écrit : « Il était doté d'un véritable charisme. Ses deux recueils de poèmes, qui lui ont valu le prix Jean Cocteau, témoignent de sa sensibilité, de la perfection de son langage et d'une foi profonde mise au service des hommes. Sa présence, sa politesse extrême, son autorité et son charme laisseront à tous ceux qui l'ont connu le sentiment d'un être attachant et cultivé. »

## GÉRALD MARADAN

Son fils aîné, Gérald, né en 1934, avait probablement été pressenti comme successeur de l'abbé Pierre Kaelin. Réel talent musical, ouverture d'esprit, rayonnante personnalité des années 1950 dont le pays de Fribourg n'a pas pu bénéficier longtemps en raison d'autres espaces choisis. Le musicien et pédagogue ne négligeait pas les activités physiques. Preuve en est son école de recrue de grenadier à Losone et, plus tard, son école d'officier. Une parenthèse : son ouverture au monde et son sens de l'équité expliquent sa collaboration avec d'autres enseignants Fribourgeois dans des activités de « passeur ou porteur de valises » en rapport avec les projets d'indépendance de l'Algérie.



Gérald - un ami - est titulaire de diplômes d'enseignement primaire, secondaire, et d'une licence en lettres. Un chef de chœur remarquable, qui fut notamment à la tête de « La Chanson du Pays de Neuchâtel » et de « Mon Pays ». En outre, il est titulaire de diplômes de pianiste et d'organiste obtenus avec les meilleures mentions dans la classe de Louis Sauter au Conservatoire de Fribourg où il a complété sa formation musicale par des cours de chant et de direction chorale. Il a travaillé la composition aux conservatoires de Fribourg et de Varsovie.

Il a enseigné à l'école primaire de Neyruz de 1954 à 1957, puis dans des écoles secondaires en Valais de 1958 à 1967, sans oublier une année intercalée au Zaïre, à Léopoldville, en 1962 où il a rencontré sa future femme belge. Sa longue carrière dans le canton de Genève a été ponctuée par l'achat d'un château du XVII<sup>e</sup> siècle à Frangy (Haute-Savoie), dont personne ne voulait en raison de son état... Achat motivé par sa seconde passion : le travail manuel, la nature, les animaux, les activités liées à la campagne. Tout en enseignant à Genève, puis lors de sa retraite, il s'est voué avec une persévérance constante à la restauration de son château. Il a abandonné totalement la carrière musicale, se contentant - parallèlement aux autres branches - de cours de musicologie aux élèves genevois ayant choisi cette branche.

Gérald est le papa d'un fils et d'une fille.

#### CHANTAL HESS-MARADAN

Chantal, la sœur de Gérald, est née en 1937. Elle a obtenu un diplôme d'enseignement primaire, puis secondaire. Tout en étant professeure à Gambach, elle s'adonne à sa passion du chant. Elle se perfectionne au Conservatoire de Fribourg et elle poursuit à Corserey son activité à la tête de « La Chanson de Corserey », chœur de jeunes qu'elle conduit à de réjouissants succès. En 1955, alors qu'elle n'a que 18 ans, l'ensemble qu'elle a créé obtient la mention « excellent » à la Fête cantonale de chant. Les « Liberté » donnent des comptes rendus de soirées où « La Chanson de Corserey » est invitée. Par exemple, à Neyruz en 1955, l'auditoire exprime son enthousiasme. En 1958, Chantal dirige son chœur de jeunes à Prez-vers-Noréaz. Des qualités attribuées aux divers



chants : une extrême finesse, une interprétation parfaite, des exécutants très soigneusement préparés, un bel entrain, une chanson enlevée comme en un véritable tour de force... Lors d'une prestation, « La Chanson de Corserey » a présenté une œuvre du chef de chœur et compositeur vaudois Robert Mermoud en sa présence. Une interprétation qui a valu les chaleureuses félicitations du musicien.

#### *Gérald et Chantal octogénaires*

La carrière musicale de Chantal Maradan a été de courte durée en raison de son mariage en 1963 et de son départ en Allemagne. A part son activité à Corserey, elle a pris la direction du chœur mixte de Saint-Jean à Fribourg durant 4 ans. Sa sœur Nicole lui a succédé pendant un peu plus d'un an.

Chantal est la maman d'un fils et d'une fille.

## NICOLE ROSSIER-MARADAN

Nicole, née en 1940 est pianiste, organiste, cantatrice, professeure de chant ! Une carrière étoffée, une artiste fribourgeoise d'exception.

Nicole Rossier-Maradan est une mezzo-soprano. Ses études au Conservatoire de Fribourg, de 1950 à 1965, ont été couronnées de diplômes : piano et orgue avec Louis Sauter, chant avec Juliette Bise et Tiny Westendorp.

Elle a appartenu pendant de nombreuses années à l'Ensemble Vocal de Lausanne dirigé par Michel Corboz. Au cours de sa carrière, elle a présenté un répertoire de grande envergure. Notons par exemple les grandes passions, la messe en si mineur, des cantates de J.S Bach, les oratorios Israël en Égypte et le Messie de Haendel, les messes de Haydn et Mozart et aussi son Requiem, la Missa Solemnis de Beethoven, etc. Figuraient aussi dans ses concerts des œuvres modernes de Luciano Berio, d'Arthur Honegger, de Franck Martin et d'Igor Stravinsky. Elle a étudié la pantomime à Paris avec Marcel Marceau.

Elle s'est produite dans des scènes musicales dramatiques : l'Opéra de chambre Genève, l'Espace Cardin à Paris... Les concerts où elle a figuré en qualité de soliste ont eu lieu en Suisse, en France, en Allemagne, en Italie, en Belgique, au Portugal, en Argentine...

<https://www.bach-cantatas.com/Bio/Rossier-Maradan-Nicole.htm>

Nicole a été très appréciée de ses élèves au Conservatoire de Genève où elle a enseigné durant de longues années.

## VIVIANE ET FRANÇOIS MARADAN

Une troisième sœur, Viviane Maradan, née en 1939, a consacré sa vie à sa profession d'infirmière à l'Hôpital cantonal de Fribourg. Douée d'une belle voix de soprano, elle a dû se contenter, à côté de sa profession, de « dépanner » lorsqu'un chœur avait besoin d'un renfort.

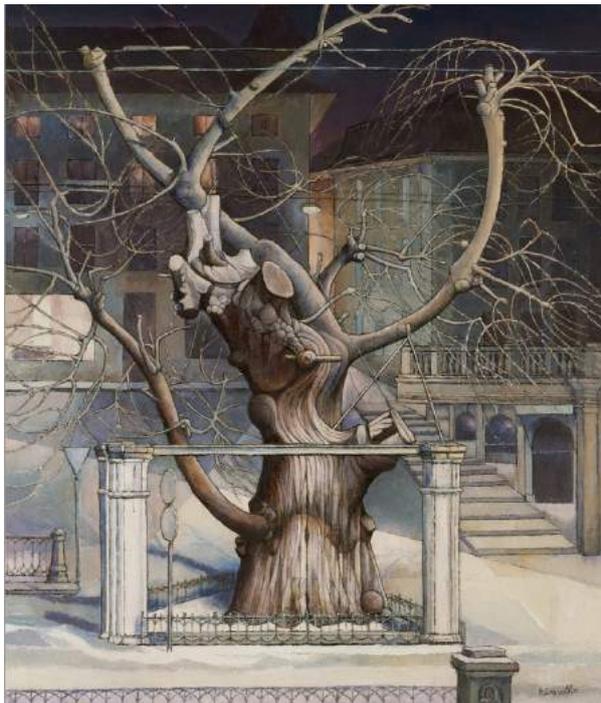
Quant à François Maradan, qui fut longtemps le petit dernier, il est né en 1945. Il aimait la musique « jazzy » qui inspirait ses improvisations au piano. Après son bac obtenu à Saint-Michel, il est devenu infirmier, puis éducateur d'enfants difficiles à Genève. Gravement atteint dans sa santé, il est décédé en 2010.

## LE TILLEUL DE MORAT

La disparition du tilleul de Morat est regrettable. Il est mort de vieillesse. Mais le Père Schmid, éminent botaniste, a réussi à en créer de nouveaux à partir d'éléments de l'ancien tilleul. L'un se trouve sur la Place de l'Hôtel de Ville, un autre à Avry. On peut se demander pourquoi c'est la Place de l'Hôtel de Ville qui a été choisie, et non pas l'emplacement de l'ancien tilleul disparu.



## Le Tilleul de Morat



Lors de la bataille de Morat, en 1476, les troupes suisses ont infligé une sévère défaite à l'armée bourguignonne de Charles le Téméraire. D'après la légende, un messenger a couru jusqu'à Fribourg apporter la nouvelle de la victoire. Il agissait un rameau trouvé sur le champ de bataille. Épuisé, il s'est effondré à son arrivée. La légende rapporte que la branche aurait pris racine à cet endroit précis... Trois vues du tilleul - Au temps de sa splendeur dans les années 20 - Le vieux tilleul en 1979, huile sur toile d'Armand Niquille - Œuvre des sculpteurs Emile Angéloz et Bruno Baeriswy réalisée à partir des piliers et des supports métalliques de la frondaison de l'arbre. Elle évoque de manière stylisée le coureur légendaire. Le tilleul a été renversé en 1985 par un camion.

## GUERRE DE 14-18, LES VICTIMES FRANÇAISES ; COMPARAISON

Natacha Polony, dans « Marianne », s'est livrée à une émouvante comparaison entre les victimes de la guerre de 14 et celles du coronavirus en 2020. Rappelons aussi que la guerre 14-18 a fait 19 millions de victimes dans le monde.

« Alors que nous comptons chaque soir les morts du coronavirus, sommes-nous encore capables de concevoir ce que représente 1,4 million de jeunes hommes tués ? Durant la bataille de la Somme (juillet à novembre 1916), jusqu'à 20 000 par jour, et, parfois, jusqu'à 3 000 par minute. Pendant la guerre, 1,4 million de morts français et plus de 3 millions de blessés, dont 600 000 invalides, 300 000 mutilés, 42 000 aveugles, 15 000 « gueules cassées ». Sans parler de ces innombrables traumatisés, quasi fous, qui ne purent jamais retourner à la vie civile. Il faut bien comprendre ce que pouvait être le spectacle, dans chaque village de France, de ces corps martyrisés, de ces vies brisées. Et ces femmes qui ne trouvèrent jamais de mari, ces enfants jamais nés. »



## LE VICAIRE



Les jeunes ne connaissent plus le mot vicairé car que les prêtres se font rares comme les corbeaux blancs. Cette histoire s'est passée il y a longtemps. Monsieur le curé donnait chaque semaine les leçons de catéchisme aux enfants. Il était ventru et rubicond, mais bien gentil. Comme il avait bien du travail dans sa paroisse, l'évêque lui avait promis un vicairé. Un petit garçon de 10 ans, l'aîné de la famille, un beau jour, a remarqué que le tablier de sa maman pointait vers l'avant. La dame était au bout de sa grossesse, mais le petit n'en savait rien. Il a questionné sa maman : « Dites, maman, qu'y a-t-il dans votre ventre, il est bien rond ? » (A l'époque, de nombreux enfants vousoyaient leurs parents.) En ce temps-là vous savez ce que les grands répondaient aux petits à ce sujet : y'a pas grand- chose ! La mère a bégayé quelque peu

puis lui a quand même répondu : « J'attends un poupon ! » Dans l'esprit du garçon la chose a tourniqué un bon moment. Tout à coup il fait à sa maman : « Ah ! mais bien sûr, cette fois je comprends, Monsieur le curé, qui est tant gros, nous a dit l'autre jour : j'attends un vicaire ! » *Anne-Marie Yerly*

## JEAN-PIERRE PAPAUX



*La Liberté* du 30 décembre 2020 m'apprend le décès de mon collègue et ami Jean-Pierre Papaux. Il s'en est allé après une bien longue maladie contre laquelle il s'est battu avec un courage admirable. Je l'ai connu lorsque j'étais son inspecteur scolaire. Il enseignait à l'école primaire de Marly avec une conscience professionnelle et une ouverture d'esprit que j'admirais. Il a suivi ensuite une formation de maître d'école secondaire à l'Université. Sa carrière s'est poursuivie avec une indéfectible fidélité à son idéal : professeur d'école secondaire, inspecteur scolaire et enfin professeur de méthodologie à l'École normale durant de longues années. Il a tenu à parfaire sa formation pédagogique à l'Université de Lyon II où il a obtenu le diplôme des Hautes études de la pratique sociale. Jean-Pierre Papaux était profondément attaché à sa compagne Madeleine, née Perler, à ses deux enfants et à ses petits-enfants.

## AFFICHE DE BERNARD SCHORDERET

Au temps de la célèbre Foire aux Provisions de Fribourg, une affiche de Bernard Schorderet (1918-2011), l'un de nos meilleurs artistes peintres et auteur de vitraux.

La Foire aux Provisions a été créée en 1930. Elle était destinée à l'origine à favoriser l'écoulement des produits agricoles. Les artisans, vers 1937, sont venus y exposer leurs marchandises. La Deuxième Guerre mondiale a mis un terme à la Foire aux provisions dont la renaissance fut le premier Comptoir de Fribourg en 1960. Et le Comptoir est devenu Foire de Fribourg en 1999.



## JIDÔRE (ISIDORE), LE TRIMARDEUR

*Albert Bovigny a présenté dans « Fribourg Illustré » du 20 mars 1998 l'un de ses personnages que l'on rencontrait jadis, baguenaudant de village en village, d'écurie en écurie et de grange en grange, en quémandant sa pitance, donnant parfois des coups de main... On l'appelait un vangle.*

Le printemps revenu, arrivait Isidore, le demi-frère de ma grand-maman. Il se sentait les budzons (les fourmis) dans les jambes et il vagabondait. C'était un pauvre diable d'une

soixantaine d'années. On pensait qu'il était le fils d'un « gros paysan » d'un village voisin qui avait refusé de le reconnaître. Il avait jadis épousé à une « fènyôle » (femme peu respectable), qui se saoulait. Devenu veuf et trimardeur, il faisait des fagots chez les paysans, ou s'occupait de quelques génisses, ou amenait les vaches pâturer. Quand venait la mauvaise saison, il revenait chez nous où il avait son logement à la « chambre d'en haut ». Mais il dormait plus souvent à la grange ou à l'étable. Ce brave Isidore m'aimait bien. Il faut préciser que, lorsqu'il avait faim, je lui apportais deux ou trois morceaux de saucisse et du bacon sur le banc de l'étable où il se plaisait beaucoup. Parfois, le soir, il me montrait les villages des alentours en disant : « Regarde là-bas, c'est Maules, à côté c'est Romanens, plus bas c'est Sâles. »



Mais, dès que le printemps arrivait, Isidore ne tenait plus en place, il « lui fallait loin » (li fayi lèvi). Il s'en allait vêtu de ses vieux pantalons de frotson tout raccommodés, de sa blouse noire « cirée » par l'usure, avec son chapeau tout cabossé trop gros pour lui. On l'apercevait sur un sentier, son bissac sur l'épaule, traînant sa canne. Quelques semaines ou quelques mois plus tard, parfois même le lendemain, on le trouvait assis sur le banc de l'étable comme s'il n'était jamais parti.

Le pauvre ! Il est mort à l'hôpital quelques années plus tard, à la charge de sa commune d'origine, dans la misère comme il l'avait été durant toute sa vie. Sa mort a été mon premier chagrin. Mais je m'en suis remis. Je me suis dit que le brave Isidore avait tant cheminé dans ce monde qu'il avait sûrement trouvé dans l'autre, sans se tromper, le chemin qui mène à la bonne place. Saint Pierre l'a certainement fait asseoir sur un meilleur banc que celui de notre étable.

### À LA TOURBIÈRE DE LENTIGNY



Les ouvriers de la tourbière de Lentigny, en juin 1944. Les enfants qui posent au premier plan ne sont pas des visiteurs mais de petits ouvriers de 10 à 14 ans. Ils travaillaient à la tourbière après l'école et les jours de congé. Leur tâche consistait à entasser les blocs de tourbe en « tourelles ». Les briques de tourbe, d'abord déposées sur le sol à la sortie

du malaxeur, avaient commencé à sécher avant que les enfants ne les constituent en « tourelles ». Pour ce travail, les jeunes ouvriers gagnaient 20 ct. au m<sup>2</sup> entassé.

### ON A COUPÉ LA TÊTE DE LA FEMME DU RÉGENT !

Plusieurs journalistes ont relaté la dernière exécution d'une Vaudoise en 1818 : Alain Walther, le 13 août 1990, dans « 24 Heures » ; Gilbert Marion dans « Passé Simple », en novembre 2018, No 39 ; Sébastien Galliker dans « 24 Heures », 24-25 novembre 2018. Enfin, le « Cahier du Patrimoine de Valbroye » 2020, Granges-Marnand, consacre son numéro 3 à « La triste fin de Marie Marguerite Durussel ». Cette condamnation à mort : une énormité, une criante exagération !

#### *Présentation succincte de cette triste histoire.*

Marie-Marguerite Peytregnet est née à Donneloye, entre Yverdon et Thierrens, le 14 octobre 1785. Le 26 juillet 1813, à l'âge de 27 ans, elle épouse Jean-Jacob Durussel, régent de Seigneux âgé de 76 ans. C'est son troisième mariage. En 1815, il écrit à la Municipalité qu'il souhaite démissionner en raison de ses 78 ans. En ce temps-là, il appartient à la commune de s'acquitter des frais de retraite. Chicanes et graves tensions entre Durussel et la commune provoquent un procès. Après deux ans de procédure, le régent est désavoué. Il en est malade et décède le 22 juin 1818. Tout le village tourne le dos à Marie-Marguerite, qui n'a jamais été bien vue. Jalousie aussi des villageois car la femme du régent a hérité de tous ses biens. Sa cave est remplie d'eau, son chanvre subit des ravages et ses choux sont coupés. Comble de mépris, des excréments humains sont jetés sur son gâteau alors qu'elle le sort du four communal.

Le 27 juillet, trois bâtiments sont incendiés. Le 11 août, c'est un début d'incendie dans une autre ferme. La Municipalité de Seigneux dénonce Marie-Marguerite Durussel au juge de Payerne. Le 13 août, elle est conduite à Granges-Marnand, puis emprisonnée à Payerne. Huit jours plus tard, son procès s'ouvre à Payerne. Après avoir longuement nié, elle finit par avouer avoir bouté deux fois le feu. Je me repens, dit-elle. « J'ai

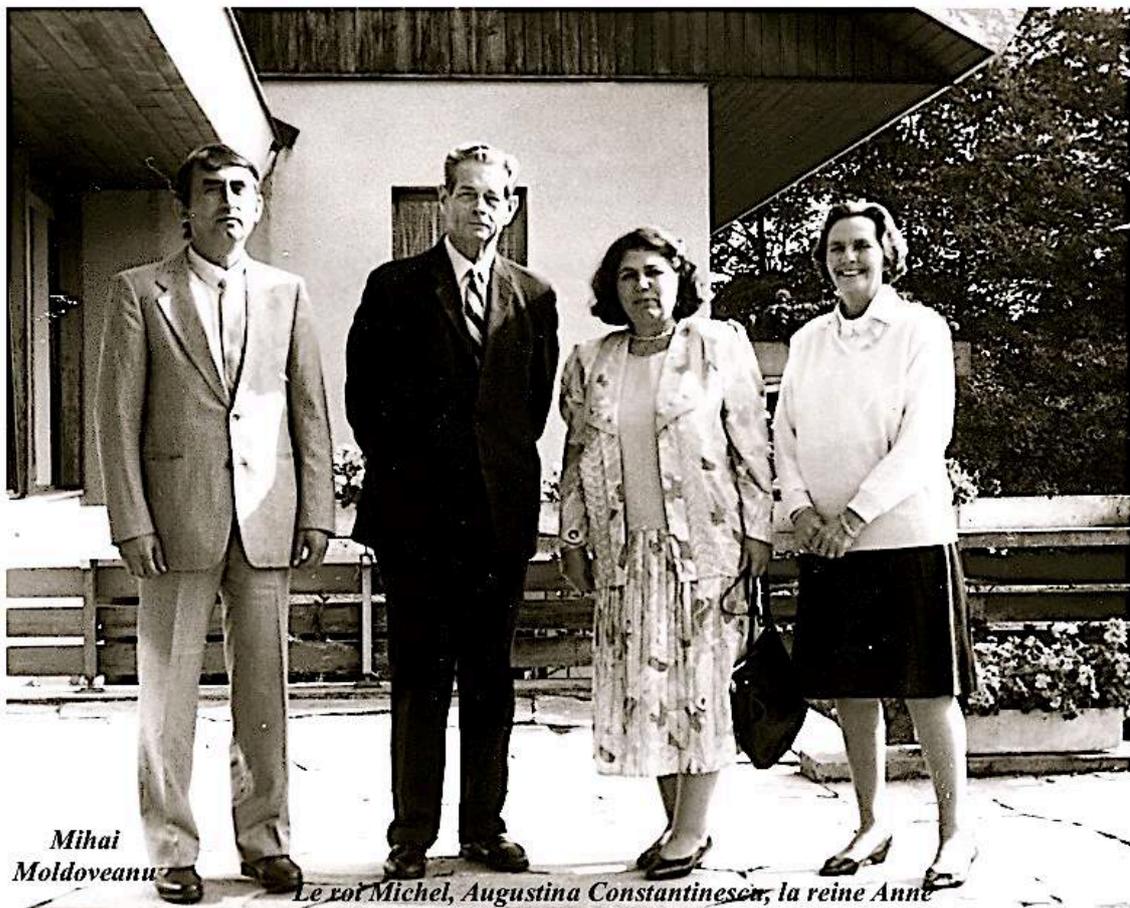


utilisé un morceau d'amadou allumé chez moi. Raison de mon geste : quand je devais livrer du grain à Moudon, j'ai demandé à louer la charrette des frères Cachin, comme tout le monde à Seigneux. Mais on m'a répondu qu'il n'en était pas question ! C'est le même jour que, très en colère, j'ai mis le feu au centre du village chez les Cachin et deux autres maisons ont aussi brûlé. » Troisième incendie, la grange des Gris. Marie-Marguerite rappelle le fait suivant : sa servante lui a rapporté que la famille Gris la traite de voleuse et fait courir le bruit qu'elle reçoit des amants depuis la mort de son mari.

Les trois magistrats payernois la condamnent à mort le 7 octobre. Le 11 novembre, le Tribunal d'appel de Lausanne confirme la sentence. Le Conseil d'État ne fait pas usage du droit de grâce existant pourtant depuis 1814 et ordonne l'exécution. Le 13 novembre, Marie-Marguerite Durussel est décapitée à Vidy. Le pasteur principal de Lausanne, le professeur et doyen Curtat, adresse à la foule un véritable sermon du haut de l'échafaud. Le corps décapité est placé entre lui et la foule. Le pasteur stigmatise autant l'attachement excessif aux biens de ce monde - la victime avait bénéficié d'un bel héritage de son mari - que la non-assistance et le mépris dont une personne seule est victime.

#### CONTACTS AVEC LA ROUMANIE

Au début des années 1990, l'École normale de Fribourg a entretenu d'étroits contacts avec la Roumanie. À l'École normale de Rimnicu Vilcea, le professeur d'histoire



Moldoveanu ne croyait pas qu'il pourrait rencontrer le roi Michel de Roumanie et la reine Anne lors de sa venue à Fribourg. J'ai fait en sorte que cela soit possible et il a pu, avec Madame Augustina Constantinescu, longuement s'entretenir à Versoix avec les souverains en exil. (Photo JMB)

### L'ÉCOLE PRIMAIRE DE SURPIERRE EN 1907

Cette photo m'a été envoyée par Anne Thierrin-Menoud, institutrice, domiciliée à Praratoud. En 1907, je n'ai rien trouvé d'important au sujet de l'école de Surpierre dans l'ouvrage inédit de Canisia Broillet-Maradan, native de l'enclave. A cette date, elle écrit par contre au sujet du régent de Villeneuve qu'il n'avait pas son pareil pour battre les enfants, étant « sous-pression » à journée faite ! Canisia Broillet a habité ensuite Surpierre.

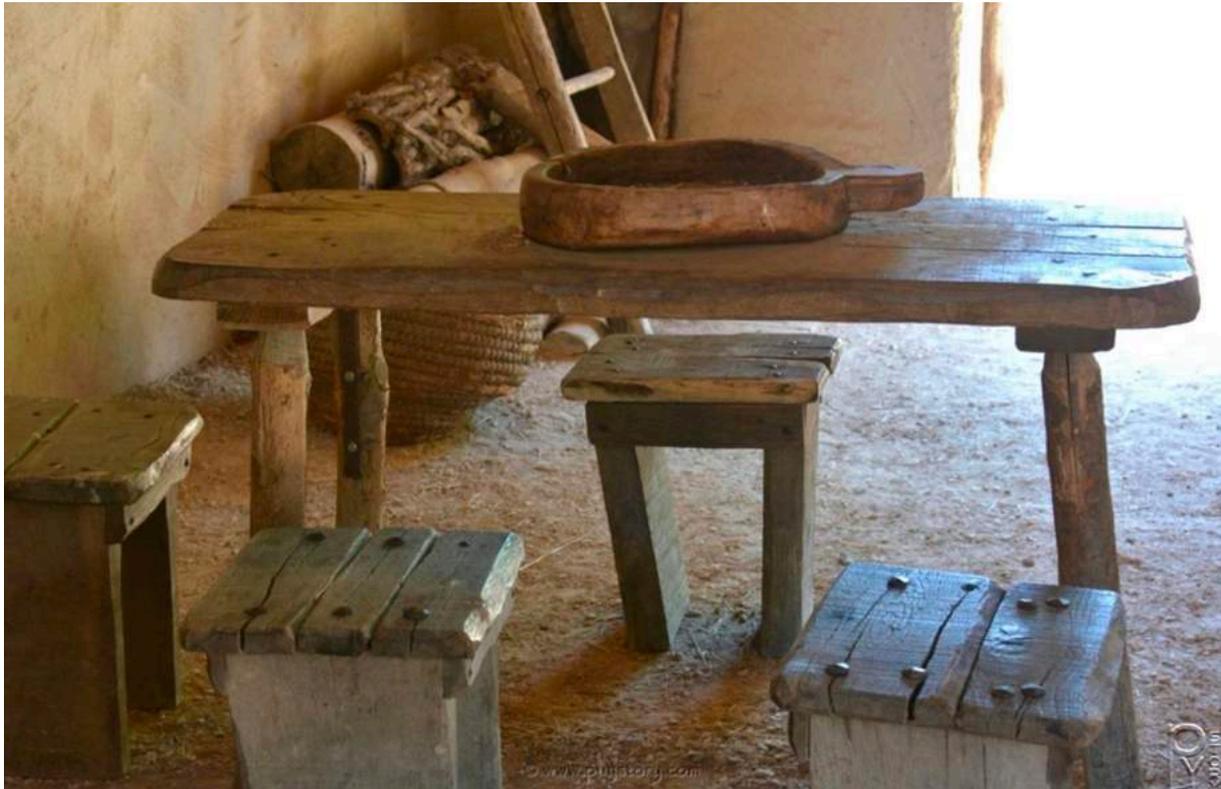


L'enseignement primaire, en ce début du XX<sup>e</sup> siècle, bénéficiait des très importants apports pédagogiques de l'abbé Raphaël Horner, professeur à l'Ecole normale d'Hauterive, auteur d'une méthodologie de l'apprentissage de la lecture pratiquée pendant des décennies, auteur aussi des trois « livres uniques » pour les degrés inférieur, moyen et supérieur, utilisés pour les leçons de français, d'histoire, de géographie et de sciences naturelles. Mais les données méthodologiques de Horner ne pouvaient guère être appliquées convenablement dans les classes surchargées de l'époque...

### NOURRITURE CAMPAGNARDE DE JADIS

Succédant à l'Antiquité, le Moyen Âge est une longue période. On considère qu'il a débuté en 476, avec la chute de l'Empire romain d'Occident, et a pris fin en 1492, date

de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Mais les habitudes alimentaires moyenâgeuses se sont poursuivies bien au-delà.



*Pendant longtemps, on prenait les aliments avec les doigts, dans un seul récipient. C'est au XIX<sup>e</sup> siècle que la fourchette va se généraliser au sein de la paysannerie.*

Les céréales, les fruits et les légumes sont la base de l'alimentation paysanne. Le froment étant considéré comme noble, il est destiné à la classe supérieure. Les paysans se contentent de céréales secondaires, soit le seigle, l'orge, l'épeautre. L'usage de tremper de larges tranches de pain dans le vin est largement répandu dans les campagnes. Les jardins-potagers familiaux, entretenus par les femmes, les enfants et les vieillards, produisent choux, raves, poireaux, navets, épinards, panais, aulx (ail), oignons. Les légumes secs, fèves, lentilles pois chiches, vesces, gesses, représentent un complément aux céréales. La nature offre les cueillettes sauvages, cresson, fruits, herbes aromatiques, champignons, baies, fruits secs comme noisettes et noix...

La viande consommée par les paysans est d'origine domestique. Ce sont les moutons et les chèvres, des animaux tués âgés lorsqu'ils ne sont plus productifs. Il faut ajouter les porcs, les poules et leurs œufs, quoique la volaille soit limitée aux repas de fêtes ou réservée au seigneur.

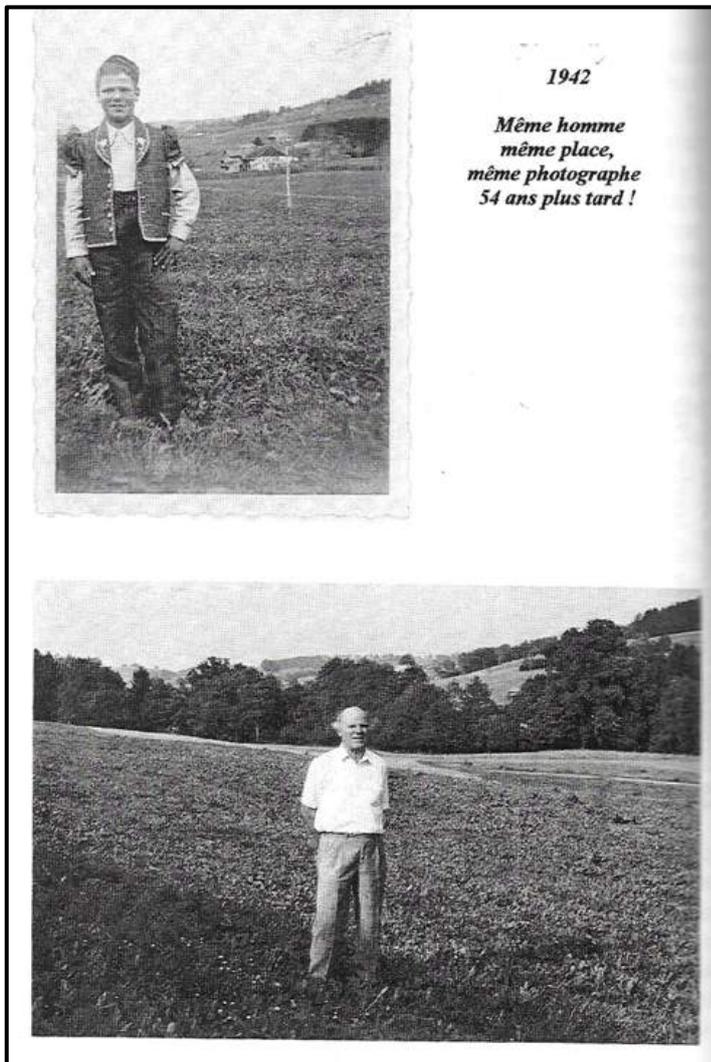
Une mauvaise récolte de céréales due à la sécheresse, aux pluies diluviennes, au froid et au gel - comme aux guerres - est à l'origine de grandes famines et de nombreuses disettes locales dont les pauvres et les paysans ont eu à souffrir. Lorsque le grain vient à manquer, la farine peut être remplacée par des fèves ou des châtaignes moulues. Dans des

situations extrêmes, on survivait en mangeant tout ce qui tombait sous la main, animaux sauvages, racines, rats...

La découverte de l'Amérique (1492) - comme les Croisades auparavant - vont être à l'origine de la consommation de produits coloniaux. Celle-ci sera échelonnée sur plusieurs siècles. Arriveront sur le marché des produits tels que café, cacao, thé, coton, oranges, bananes, citrons, etc. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la pomme de terre a contribué au changement dans l'alimentation. Le maïs a été cultivé au Tessin, dans le Rheintal saint-gallois et dans quelques vallées grisonnes.

### HISTORIETTES VRAIES D'ALFRED ULDRY

*Alfred Uldry a écrit « Mes mémoires, Portrait d'un Fribourgeois à la campagne », Ed. Trente-Quatre Verres d'Eau, 1996 (Alfred Uldry habite 34 En-Verdau, à Belfaux !) Il a passé son enfance et sa jeunesse à Villariaz, paroisse de Vuisternens-devant-Romont, dans les*



*conditions précaires que connaissaient les grandes familles campagnardes disposant de moyens très modestes.*

Du 17 décembre 1940 au 30 décembre 1943, j'étais jeune domestique à La Joux. A mon arrivée, j'avais 13 ans et demi. Le jour de ma paye, je ne touchais rien moi-même des 35 fr. mensuels. C'est ma mère qui venait chercher le pécule tous les mois. Je n'avais donc jamais d'argent sur moi, ou presque rien. Un beau jour de printemps, pendant la récréation - la route servait de cour à La Joux, car il n'y avait pas la circulation actuelle - un camarade me dit : « Si tu manges un peu de ce crottin de cheval, je te donne vingt centimes. » Le crottin était écrasé par les roues des chars et asséché par le soleil. Je me suis dit : « Cela vaut bien la peine pour vingt centimes. » Eh bien, j'en ai mangé un peu et j'ai eu mon argent.

J'allais très souvent entraîner les pigeons. Julon, le maître-domestique, était incorporé à l'armée dans une troupe qui entraînait les pigeons voyageurs. Je prenais le vélo, et on posait sur le porte-bagages une corbeille remplie de ces volatiles. Les premières fois de

la saison, j'allais jusqu'à Vaulruz, où j'ouvrais cette corbeille. Aussitôt, ils prenaient leur envol, et ils arrivaient à la maison bien avant moi. La patronne et ses employés se tenaient devant le colombier pour les voir venir et contrôler leur temps de vol. Quelques jours plus tard, j'allais jusqu'à Bulle pour les lâcher, et même jusqu'à Albeuve. De là-bas, ils devaient passer par-dessus les montagnes pour rentrer. Après plusieurs entraînements, on devait les envoyer en train jusqu'à la gare d'Olten. Là, un employé de la gare était chargé de les lâcher. La plupart des pigeons revenaient à La Joux.

Un jour, au menu de midi, il y avait des choux-fleurs, avec de la sauce béchamel. Alodie, la propriétaire, malgré son âge et sa cécité, aidait un peu au ménage. C'est elle qui apporta le plat de choux-fleurs. Ce jour-là, elle avait un gros rhume, et avant d'arriver près de la table, elle avait senti que quelque chose allait se passer ; elle prit son mouchoir dans la poche du tablier, mais c'était trop tard, tout le contenu de son nez est descendu dans le plat. J'étais le seul à avoir vu le spectacle. Inutile de vous dire que je n'ai pas mangé de choux-fleurs.

- Alfred, sers-toi ! Pourquoi tu n'en prends pas ? demanda Angèle, la nièce d'Alodie.

- Ecoutez, merci, ai-je répondu, aujourd'hui ça ne va pas, je crois que j'ai l'estomac qui me chicane.

Après dîner, j'ai pu parler avec Angèle, et je lui ai tout expliqué...

« Oh mon Dieu ! surtout ne dis rien à personne ! », me recommanda-t-elle.

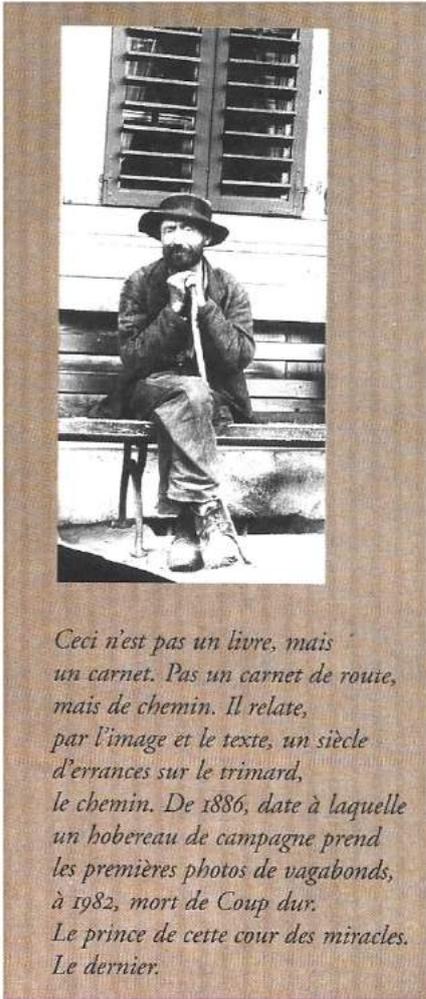
Pendant trente ans, je n'ai plus jamais mangé de choux-fleurs, jusqu'à mon mariage.

#### **INTERMÈDE SUR LE TRIMARD**

*Pierre Gremaud, l'auteur de « Sur le trimard » aux Éditions gruériennes en 2002, est décédé en 2013. « Ecrivain, journaliste, auteur de pièces de théâtre, acteur, metteur en scène, chansonnier... Autodidacte, l'homme était un touche-à-tout aux talents multiples. Cette belle plume laissera son empreinte dans le petit monde artistique gruérien » lit-on dans « La Liberté » du 7 juin 2013. Un extrait de son charmant opuscule sur les trimardeurs, appelés aussi les vangles.*

Les vangles. Ce mot a des allures de courant d'air. Il désigne en patois les vagabonds. Or, les vangles qui hantaient les campagnes pouvaient être au féminin. Des figures souvent émouvantes de pauvresses, de mendiantes. La *Ketaletta*, c'était la raccommodeuse de vaisselle. Ainsi gagnait-elle des petits sous, à l'époque où l'on réparait encore la vaisselle cassée. Cette autre, surnommée *Titine*, allait vendre tant bien que mal des balais que confectionnait son mari. Une autre encore portait un surnom étonnant, *l'Africaine*. Tout bonnement parce qu'elle venait du village des Friques. On la voyait passer avec une poussette, surmontée d'un haut fardeau de bois mort. Si certaines, comme *Philomène*, se dépatouillaient en vendant des petits fruits, d'autres venaient quémander un bout de lard ou des légumes. Ou encore, elles venaient systématiquement le vendredi, jour de gâteau.

Pour taire leur véritable condition, certains trimardeurs n'hésitaient pas à inventer : « Maintenant, il faut que je rentre chez nous ! Parce qu'on a beaucoup de vaches », disait un certain *Papelon*, du Châtelard. « Chez nous », c'était au pénitencier.



Le bougre s'arrangeait pour commettre quelque larcin et se faire mettre « en cabane ». Il passait ainsi l'hiver au chaud, à soigner les vaches.

*Illustration : la quatrième de couverture de « Sur le trimard ».*

Tout est bon, pour se faire des petits sous. Dans les environs de Treyvaux, un certain *Dzozè* avait mis au point une méthode bien à lui. L'œil et l'oreille toujours aux aguets, il repérait les endroits où se préparait une fête. Ou bien, il écoutait les potins : « Yolande et Victor vont se fiancer, ça va être la nouba ! » Nanti du précieux renseignement, *Dzozè* attendait que les feux de la fête soient bien éteints et se présentait, nonchalant : « Je viens récupérer le vide. » Et d'aller troquer les bouteilles contre de l'argent sonnante. Son gousset se remplissait en fonction du gosier des fêtards. Futé, le *Dzozè* avait pourtant une réputation de grand naïf. Pour le piquer, on lui demandait - question courante à la campagne : « T'es à qui, toi ? ». Et *Dzozè* répondait invariablement : « Mè ? Chu a mè tantè ! » Autrement dit : « Moi ? Je suis à mes tantes ! » Le surnom lui resta : *Dzozè a Mètantè*. C'est que le brave Joseph avait été élevé par trois femmes. L'une d'elles était sa mère. Sut-il jamais laquelle ?

## HENRI GUILLEMIN



Henri Guillemin, critique littéraire, écrivain, historien, polémiste, professeur d'Université a suscité l'intérêt, la surprise puis le rejet des milieux traditionalistes par ses leçons d'histoire non conventionnelles. Sa force de persuasion extraordinaire est restée sans égale. L'homme était quelquefois manichéen et souvent partisan, mais combien de mensonges véhiculés par l'histoire officielle et scolaire ont été abattus à bon droit par sa verve et ses citations qui faisaient mouche ! Son influence était d'autant plus grande à Fribourg, même auprès du clergé, qu'on le savait catholique pratiquant. Mais quand il se présenta pour occuper la chaire de littérature française à l'Université de Fribourg, le petit Python (José) l'a rembarré. Pensez donc ! » *Denis Clerc, dans « Les lacets rouges », Editions la Sarine, 2007.*

Parmi les innombrables prises de position de Guillemin, catholique avant-gardiste, en voici une tirée de « L'affaire Jésus », *Livre de Poche* 1984, à la page 127 : « Et que penser

de ces défilés dans les cérémonies vaticanes, ce carnaval de chapeaux pointus, ces parades burlesques considérées sans doute comme opportunes pour l'hypnose des simples ; spectacles devant lesquels le chrétien sincère hésite entre la gêne, la tristesse, la colère et l'humour ? »

### **MIRAGE IIIS : TENSIONS !**

En 1968, j'interviewe des pilotes de Mirage IIIS à Payerne. Un plaisir de dialoguer avec



ces personnalités aux évidentes compétences. J'admire aussi leur sens des relations humaines. Ils étaient navrés des difficultés - auxquelles ils étaient complètement étrangers - suscitées par une planification des plus aléatoires de cette dotation en nouveaux appareils de chasse. En mai 1964, le projet d'acquisitions de Mirage IIIS avait suscité l'enthousiasme grâce à un éventail de grandes

qualités : caractéristiques techniques, excellentes constatations des pilotes d'essai, un premier vol de démonstration impressionnant. Le scandale a éclaté avec la demande du Conseil fédéral d'une rallonge de 576 millions de francs pour l'achat des 100 Mirages prévus pour un montant initial de 871 millions de francs. C'est un coup de tonnerre dans l'opinion publique. La commission d'enquête présidée par Kurt Furgler, alors conseiller national, dépose un rapport accablant pour le gouvernement. Le 23 septembre 1964, le Parlement décide de réduire la commande à 57 avions. Les têtes tombent au Département militaire fédéral et le conseiller fédéral Paul Chaudet lui-même, appelé à la démission, renoncera à un nouveau mandat en 1966.

Le service de vol Mirage IIIS a commencé à Payerne en 1967.

### **CONSERVATRICES DE GROLLEY ET RADICAUX BROYARDS, LE 7 JANVIER 1847...**

#### **CONTEXTE HISTORIQUE**

Pendant longtemps dans notre pays - après les tensions du XVI<sup>e</sup> siècle -, la religion n'a pas provoqué de graves animosités. Jusqu'à ce que le canton libéral d'Argovie décide, en 1841, la suppression des couvents. En réaction à cette décision, Lucerne a renforcé le rôle du clergé en faisant appel aux jésuites, des religieux controversés et conservateurs engagés pour enseigner dans les écoles supérieures.

En 1845, en vue de défendre les intérêts des catholiques contre l'emprise radicale, les cantons de Lucerne, d'Uri, de Schwytz, d'Unterwald, de Zoug, de Fribourg et du Valais forment une alliance séparée des radicaux, le Sonderbund, ou « Sondrebon » dans le langage campagnard. Les libéraux et les radicaux, centralisateurs et peu attirés par la

religion, s'insurgent contre cette alliance. Dans le canton de Fribourg, ils participent à des assemblées populaires et forment des corps francs destinés à « marcher sur Fribourg » pour renverser le gouvernement conservateur.

## À GROLLEY



Les radicaux d'un corps-franc broyard, en route contre Fribourg, arrivent à Belfaux. Or, le détachement des conservateurs formant le landsturm des environs de Fribourg les y attend. Les Broyards, au nombre de 400, conseillés par le curé de Belfaux qui souhaite éviter toute effusion de sang, rebroussent chemin. Ils passent par Grolley, village où il ne reste que des femmes et des vieillards, les hommes (conservateurs) étant partis défendre la ville de Fribourg. Une cinquantaine de membres du corps franc s'arrêtent à l'auberge du village. Les femmes s'y précipitent, munies de bâtons et de fourches, et les mettent en fuite. Un récit de l'époque raconte : « *Ils durent sauter, non par les fenêtres, mais à travers les fenêtres, qu'ils n'avaient pas eu le temps d'ouvrir, et qu'ils emportèrent pendues à leur cou comme les criminels en Chine portent leur cangue. Il n'y eut pas d'hommes tués, mais les traces de sang que les fuyards laissèrent sur la route témoignèrent des blessures qu'ils avaient reçues.* » (Cf. la gravure !)

## LES RADICAUX ONT GAGNÉ

En définitive, les radicaux ont eu le dessus ! Le 14 novembre 1847, au terme de la courte guerre du Sonderbund, la capitulation de Fribourg a été signée à Belfaux entre le général Dufour et les représentants du gouvernement fribourgeois. Le lendemain, une assemblée populaire s'est réunie au théâtre de Fribourg et a dissous le Grand Conseil en établissant un gouvernement provisoire, composé de radicaux, adversaires de l'ancien gouvernement

Avec les radicaux au pouvoir de 1848 à 1856, et sous l'impulsion du conseiller Julien Schaller, le canton de Fribourg a bénéficié d'une réorganisation bénéfique de ses structures politiques et juridiques. Mais les tensions se sont maintenues, motivées souvent - entre autres - par les mesures antireligieuses prises par le gouvernement radical. Et les conservateurs sont revenus... pour bien longtemps !

### **L'ARTISTE ANTOINE CLARAZ (1909 – 1997)**

Entre l'académique Théo Aeby, né en 1883, et les abstraits frères Angéloz - Louis 1922, Emile 1924 - Antoine Claraz a dominé la sculpture fribourgeoise d'autant plus facilement qu'il était le seul spécialiste de sa génération. Il eut de surcroît la chance de trouver, par deux fois, un marché ouvert comme un boulevard. Il opta pour la sculpture au moment où l'héritage du Groupe de Saint-Luc était à recueillir. Date-repère : 1945. Il a connu sa pleine maturité dans le temps où l'art sacré devait répondre aux exigences de la réforme liturgique décrétée par le Concile (1965). Ce n'est pas faire injure au maître fribourgeois que de le situer parmi les tout premiers bénéficiaires de Vatican II. Ce n'est pas rabaisser non plus sa stature d'artiste que de reconnaître en lui une sorte de notable corporatif. Deux fois président de la section fribourgeoise de la SPSAS, enseignant au Technicum durant vingt ans. (*Extrait, Magazine du MAHF*)



***Deux œuvres d'Antoine Claraz : à gauche, l'ambon de l'église de Vaulruz ; à droite, la statue de St Christophe devant l'église de Cottens.***

Antoine Claraz est un artiste sculpteur d'une grande dextérité. Il maîtrisait la pierre, le bois, le cuivre, le laiton, le fer, le bronze. Il est resté très modeste malgré une renommée

internationale. On trouve ses œuvres dans de nombreux édifices fribourgeois. Il a notamment collaboré avec Yoki dans les chapelles de Tavel et du Lac Noir, à l'église de Châtonnaye... Ses œuvres sont visibles dans douze cantons suisses, ainsi qu'en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, aux U.S.A., en Roumanie, à La Martinique, au Rwanda et au Togo.

### POÉSIE, QUAND TU PLAIS...

Peut-être est-ce de l'inculture ? Je suis imperméable à la compréhension d'un poème que je juge hermétique. Un exemple parmi cent autres, signé André Breton, surréaliste :

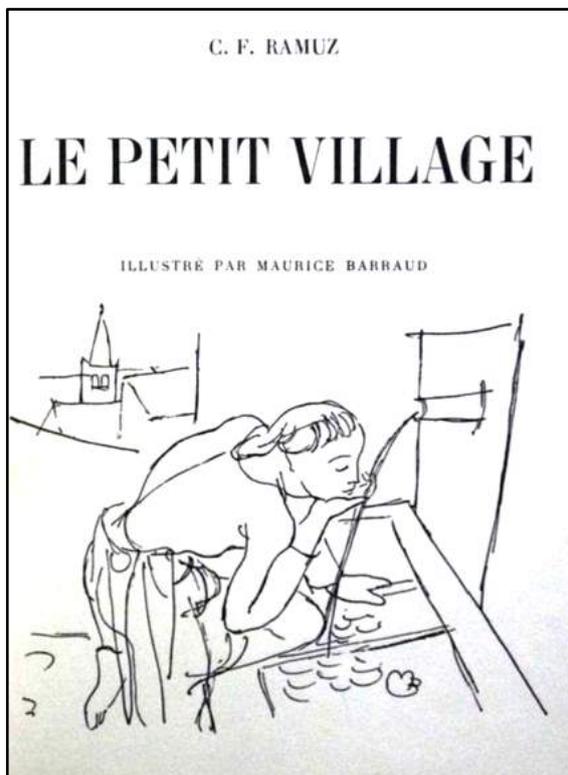
*Le grand industriel noir exhibe une serviette en peau d'iguane blanche*

*Dans les plaidoiries de vents chargés de fleurs*

*Le léger catafalque de la créole*

*Démesurément exhaussé d'autruches*

*Fait eau de tous les reflets de la savane (...)*



Par contre, un C.F. Ramuz est étonnant de pertinence, de subtilité... et de simplicité !

Les Quatre-Heures (poème tiré de « Le Petit village »)

A quatre heures, sous un arbre, on boit le café.

Une petite fille bien sage  
l'a apporté dans un panier  
avec le pain et le fromage ;  
il n'est ni trop froid ni trop chaud  
il est tout juste comme il faut.

Les hommes et les femmes sont assis en rond,  
chacun sa tasse à la main ; ils parlent  
du temps qu'il fait, de la moisson  
qui va venir, et des ouvrages  
qui changent selon les saisons,  
mais sont toujours aussi pressants,

si bien qu'on n'a jamais le temps...  
Le temps de quoi ?... on se demande.  
Un oiseau bouge dans les branches,  
les sauterelles craquent dans le foin...  
Oui, le temps de quoi ?... Et on se regarde.  
Mais, dès qu'on a vidé sa tasse,  
dès qu'on a mangé à sa faim :  
« Est-ce qu'on y va ?... » Vous voyez bien :  
on n'a jamais le temps de rien.

## À NORÉAZ



François Charrière, « régent de Noréaz » de 1941 à 1956, a vécu ses premières années à Noréaz dans un bâtiment scolaire en piteux état. En automne 1945, il doit quitter l'appartement délabré de l'école avec sa famille et trouve un logement au village. En 1949, une nouvelle école est en construction. En 1950, les élèves de François Charrière écrivent une lettre de remerciements au Conseil communal et relèvent la qualité de leur école neuve. L'examen oral du 1<sup>er</sup> mars 1950, présidé par l'inspecteur Raymond Progin, est honoré de la présence de Jules Bovet, conseiller d'État directeur de l'Instruction publique.

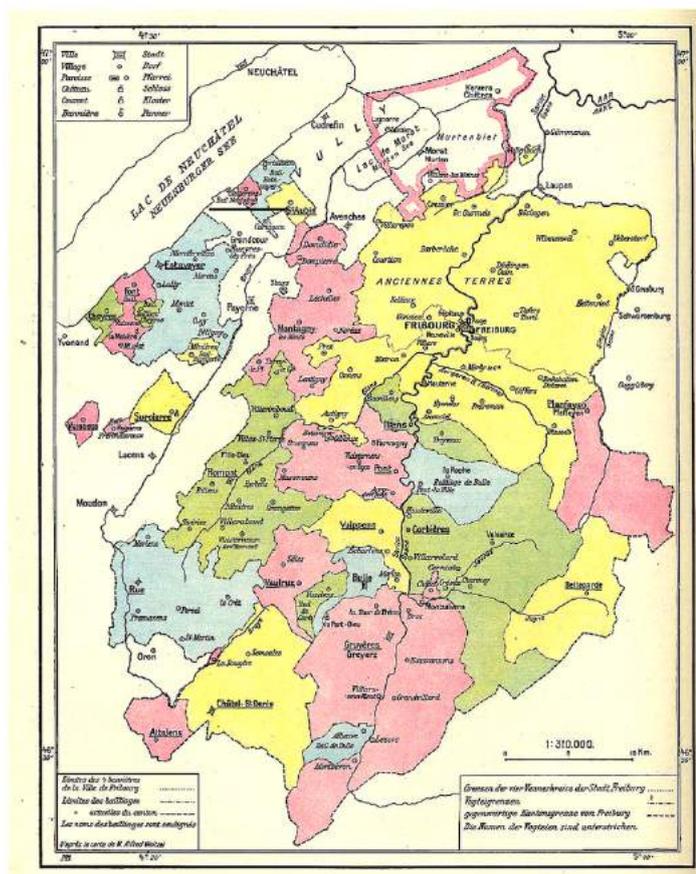
Jeanne, l'épouse de François, fut une remarquable institutrice. L'architecte Serge Charrière est leur fils. Le prêtre, sur la photo, est l'abbé Adrien Philipona, vicaire à Prez-vers-Noréaz avant d'être curé de Montet (Broye), de Pont-la-Ville, de Corbières et Hauteville... Avec sa nièce l'historienne Dr Anne Philipona, actuellement présidente de la Société d'histoire du canton de Fribourg, il a écrit un historique du village de Vuippens.

## HAMAMÉLIS

Hamamélis en face de mon bureau, le 4 février 2021. Les noms communs de l'hamamélis : hamamélis de Virginie, café du diable, noisetier des sorcières. Reconnu en phytothérapie (bienfaits des plantes médicinales) : rétablissement d'un bon tonus veineux, particulièrement en cas de lourdeur des jambes, de varices ou d'hémorroïdes, traitement de la couperose, des piqûres d'insectes... Conseils à demander dans votre pharmacie.



## QUELQUES DATES PRINCIPALES DE L'HISTOIRE DU CANTON DE FRIBOURG



Les noms des bailliages sont soulignés.

- 1442 Avry fait partie des Anciennes Terres de Fribourg. Celles-ci sont formées de 24 paroisses allant de Cressier à Autigny, y compris des paroisses de la Singine  
Les Anciennes Terres dépendent de Leurs Excellences - LL.EE. - de Fribourg

(familles aristocratiques, le patriciat). Ailleurs dans le canton, les terres font partie de seigneuries, qui deviendront des bailliages, surtout à partir de 1536.

- 1536 Par achats ou conquêtes, Fribourg s'agrandit de la Broye, de la Glâne, de la Veveyse et d'une partie de la Gruyère. LL. EE. y placent des baillis à la tête des bailliages.
- 1798 La Suisse devient une république sous la tutelle française. C'est la fin de l'Ancien Régime et des bailliages.
- 1803 Napoléon donne à la Suisse l'Acte de Médiation. Le premier « président de la Confédération » est Louis d'Affry (Avry).
- 1815-1830 C'est la Restauration, le retour à l'Ancien Régime et à LL. EE.
- En 1830 commence la Régénération, après la Journée des Bâtons qui fut un soulèvement du peuple contre le patriciat.
- 1848-1856 Régime radical après le Sonderbund.
- Après 1856, régime conservateur-libéral, puis République chrétienne - conservatrice - avec Georges Python, conseiller d'État de 1885 à 1927.

#### PRÉSENTATION DÉTAILLÉE

### LE CANTON DE FRIBOURG

1773	Suppression de l'Ordre des Jésuites par Clément XIV ; Ordre rétabli en 1814 ; expulsion en 1847 ; abrogation de l'expulsion en 1973.
1798	Proclamation de la République helvétique, satellite de la France. Le canton perd toute autonomie.
1803	Acte de Médiation. Petite Restauration. Fribourg est un canton directeur.
1811	Le canton compte 74 200 habitants et la capitale 6200.
1814	Restauration du régime patricien. Nouvelle constitution.
1819	Départ d'émigrants pour le Brésil, fondation de Nova Friburgo.
Dès 1820	Destruction d'une partie des fortifications médiévales de Fribourg.
1824	Première caisse d'épargne du canton ouverte à Morat.
1830	Journée des bâtons. Chute du régime patricien.
1831	Constitution libérale.
1834	Ouverture du Grand Pont suspendu à Fribourg.
1845	Fribourg adhère au Sonderbund.
1847	Guerre du Sonderbund. Prise de Fribourg par les troupes fédérales.
1848	Installation d'un régime radical. Fondation de la Société fribourgeoise d'agriculture. Le Collège St-Michel devient l'Ecole cantonale, avec une section Ecole normale.
1856-	Chute du régime radical. Nouvelle constitution. Régime libéral-conservateur.
1857	Restauration du Collège St-Michel

1859	Ouverture de l'Ecole normale à Hauterive.
1862	Ouverture de la ligne de chemin de fer Berne-Lausanne par Fribourg.
1863	Parution du premier numéro des <i>Freiburger Nachrichten</i> (Die Sense).
1864	Fondation de la SPR (Société pédagogique romande)
1871	Parution du premier numéro de <i>La Liberté</i> . L'abbé Raphaël Horner et sa garde prétorienne fondent, lors d'une mémorable assemblée tenue au Lycée de Fribourg le 15 novembre 1871, la <i>Société fribourgeoise d'éducation</i> . Son organe sera le <i>Bulletin pédagogique</i> , dont le rédacteur en chef est Horner.
1875	Faillite du projet Ritter en ville de Fribourg.
1877	Les Fribourgeois quittent la SPR qu'ils ne réintégreront qu'en 1969.
1881	Fin de la majorité libérale-conservatrice. Le pouvoir est aux conservateurs catholiques intransigeants. Début de la <i>République chrétienne</i> ,
1886	Election de Georges Python au Conseil d'Etat. Il mourra en fonction en 1927. Le centre-gauche, le <i>Bien-Public</i> sera écarté deux ans plus tard.
1889	Fondation de l'Université de Fribourg.
1892	Création de la Banque de l'Etat de Fribourg ; les syndics sont nommés par le Conseil communal et non plus par le Conseil d'Etat.
Vers 1895	Début d'une première phase d'industrialisation.
Dès 1895	Installation des vitraux de Mehoffer à la collégiale Saint-Nicolas.
1898	Première usine hydroélectrique à Hauterive.
1899	L'Ecole des Métiers devient le Technicum cantonal.
1909	Ouverture de la nouvelle Bibliothèque cantonale et universitaire à Fribourg.
1910	Le canton compte 139 700 habitants et la capitale 20 300.
1914	Première Guerre mondiale. Début du service actif.
1915	Les Eaux et Forêts deviennent les Entreprises électriques fribourgeoises. Manifestations anti-allemandes à Fribourg.
1916	Le cinéma Lux à Bulle est la première salle obscure du canton.
1917	Fondation de la Chambre fribourgeoise du commerce et de l'industrie.
1918	Grève générale. Manifestation de soutien aux autorités à Fribourg. Epidémie de grippe.
1919	Election de Jean-Marie Musy au Conseil fédéral. Il présidera la Confédération en 1925 et 1930.
1921	Importante modification constitutionnelle: représentation proportionnelle au Parlement, élection du Conseil d'Etat par le peuple, référendum législatif.
1919- 1922	Série de mesures transformant le domaine de Grangeneuve en centre de recherches et de formation agricoles.
1920- 1922	Violente crise économique à Fribourg.
1923	Ouverture des bains de la Motta en ville de Fribourg. Inauguration du Musée gruérien à Bulle.
1930- 1931	La Grande Dépression commence à être ressentie à Fribourg.
1930	Première Foire aux Provisions à Fribourg.
1931	Rejet de l'AVS, acceptée en 1959.

1933	Première course Morat-Fribourg.
1934	Le Grand Conseil vote une loi sur les corporations qui ne sera jamais promulguée.
1939	Seconde guerre mondiale. Début du service actif.
1941	Inauguration des bâtiments de l'Université à Miséricorde.
1942	Les chemins de fer fribourgeois deviennent les GFM.
1946	Election des premiers députés socialistes au Grand Conseil.
1948	Mise en eau du lac de la Gruyère.
1951	Une nouvelle loi met les frais de l'assistance à la charge de la commune de domicile. Décès de l'abbé Joseph Bovet.
1952	Grève des menuisiers fribourgeois.
1957	Fondation de l'Institut fribourgeois.
1960	Election de Jean Bourgknecht au Conseil fédéral. Entrée en vigueur de l'Assurance-invalidité
1961	Premier Comptoir de Fribourg.
1964	La « Machine à Tinguely <i>Eurêka</i> » remporte un grand succès à l'Exposition nationale à Lausanne.
1965	L'abbé Charles Journet est créé cardinal par Paul VI.
1966	Le parti conservateur perd la majorité absolue au Grand Conseil. Scission chrétienne-sociale.
1970	Le parti conservateur change de nom et devient le PDC, parti démocrate-chrétien Création de l'Office de développement économique.
1971	Le coureur automobile Joseph Siffert se tue dans un accident en Grande-Bretagne. Ouverture du nouvel Hôpital cantonal. Les radicaux perdent leurs deux sièges au CE au profit de deux socialistes, Riesen et Clerc. Introduction du suffrage féminin.
1972	Transformation des Ecoles secondaires en Cycles d'orientation. Réunion d'un synode diocésain.
1975	Fondation du Musée suisse du vitrail à Romont.
1976	Les deux socialistes perdent leur siège au CE au profit des radicaux.
1977	Fribourg renoue avec Nova Friburgo.
1981	Ouverture de l'A12. Fribourg fête le 500 <sup>e</sup> anniversaire de son entrée dans la Confédération. Perte de la majorité PDC au Conseil d'Etat : 3 PDC, 2 PRD, 2 PS
1990	Acceptation d'un article constitutionnel introduisant le principe de territorialité des langues.
1991	La majorité civique est abaissée à 18 ans.
2000	Les GFM deviennent les TPF (transports publics fribourgeois). Le canton compte 242 000 habitants, la capitale 35 500.
2001	Fête fédérale de musique à Fribourg.
2002	Morat accueille l'un des Artepilage de l'Exposition nationale.
2003	Première volée des titulaires de la nouvelle maturité fédérale. L'Ecole Normale cantonale devient Haute Ecole pédagogique.
2004	Joseph Deiss est le Président de la Confédération. Le peuple fribourgeois adopte une nouvelle Constitution cantonale.

## LA TORRÉE



Le saucisson neuchâtelois est l'élément principal d'une authentique torrée qui se passe de préférence près d'une forêt, lors d'une journée ensoleillée. Le saucisson est entouré d'une feuille de chou et de papier de boucherie. Il faut tout d'abord faire un feu et attendre jusqu'à l'obtention d'une bonne couche de cendres. Les opérations suivantes consistent à emballer encore une fois le saucisson dans une feuille de journal avec un bout de ficelle, à bien le mouiller avec de l'eau pour qu'il ne prenne pas feu, à l'introduire enfin dans la braise et à le laisser cuire pendant 35 à 45 minutes. Il se consomme avec des patates - qu'on aura emballées dans une feuille d'aluminium et mises à cuire sous les braises 20 à 30 minutes -, des salades, du pain, un verre de vin

neuchâtelois et une pointe de moutarde pour rehausser les saveurs. Diverses douceurs peuvent être servies au dessert si on le souhaite.

Cette coutume propre à tous les Neuchâtelois a le charme d'une journée conviviale, en famille ou entre amis. Son origine proviendrait de la pratique du défrichage. Les paysans chargés de préserver les pâturages de l'emprise de la forêt organisaient chaque année une coupe de bois destinée à entretenir leur domaine. Ils emportaient un saucisson pour le cuire dans le grand feu confectionné avec les déchets de la coupe. Les gardes-forestiers recommandent aujourd'hui de choisir un endroit dégagé, éloigné des jeunes arbres, et de délimiter le foyer avec des pierres. La pratique est devenue si populaire pour la région que la ville du Locle accueille chaque année ses nouveaux habitants par une grande torrée.

## EN SOUVENIR DES JACQUETS



À Avry-sur-Matran, le 17 juin 2000, a été inauguré un oratoire sur l'ancien chemin de Saint-Jacques, à proximité de la croisée route de Seedorf - route de Praz-Fert. C'est un bloc de tuf, avec une statue de saint Jacques le Majeur créée par Bernard Morel, ancien professeur de dessin à l'Ecole normale, domicilié à Lossy. L'initiateur de cet oratoire est Jacques-Edouard Meyer, d'Avry, un fervent des chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle que suivaient les pèlerins d'autrefois, les jacquets.

### *La statue d'un jacquet à l'abbatiale de Sainte-Foy, à Conques*

Renouveau de pèlerinages à notre époque - le tombeau de Saint Jacques a été redécouvert en 1879 - des millions de pèlerins se rendent chaque année à Saint-Jacques-de-Compostelle, par tous les moyens de transport, et même à pied ! À partir de 1945 un nouvel intérêt des fidèles se manifeste pour Saint-Jacques-de-Compostelle. Il est dû à la réapparition du jubilé appelé « année sainte », organisé depuis le XI<sup>e</sup> siècle chaque fois que le 25 juillet, fête du saint apôtre

Jacques, tombe un dimanche. La dernière année sainte vouée à Saint Jacques a eu lieu en 2000.

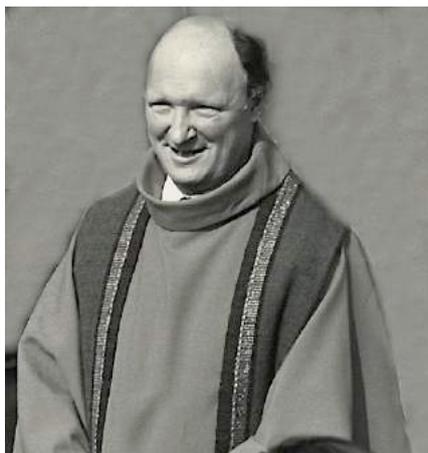
En 1939, à l'occasion de l'Exposition nationale de Zurich, Noréaz s'est donné des armoiries. Celles des sires de Prez ont été choisies pour rappeler que Noréaz a fait partie de la paroisse de Prez-vers-Noréaz dès l'origine de celle-ci. Mais, pour se distinguer de l'emblème de Prez, furent ajoutées trois coquilles. Celles-ci évoquent le patron de la commune, l'apôtre saint Jacques le Majeur, à qui était dédiée l'ancienne chapelle construite en 1635. Ces coquilles Saint-Jacques rappellent les pèlerins - les jacquets - qui se rendaient à Saint-Jacques-de-Compostelle, en Galice espagnole, où se trouve le tombeau de l'apôtre. Des jacquets passaient par Noréaz lorsqu'ils pérégrinaient sur l'un des chemins de Saint-Jacques. Les mêmes coquilles figurent dans les armoiries de la famille Jacquat, originaire de Noréaz. Jacques est à l'origine d'autres noms de famille tels que les Jacquet, Jacquaz, Jacquard, Jacquier, Jacquemont, Jacquillard, etc.

### **JULES BADOUD, CURÉ AVANT-GARDISTE...**

Le 6 septembre 1981, étaient célébrés à Matran les 25 ans de sacerdoce du curé Jules Badoud. Un curé ouvert, non-conformiste, proche de tous, conscient des méfaits de l'obscurantisme ! À l'armée capitaine-aumônier, il fut successivement vicaire à Payerne et à Versoix, curé du Brassus, d'Échallens, de Matran et de Bussy-Morens. L'abbé Badoud est décédé en 2015, à l'âge de 86 ans.

Dans *La Liberté* du 24 février 2006, Roger de Diesbach consacre un article à la prise de position de l'abbé Badoud, en désaccord avec la bénédiction des nouveaux bâtiments universitaires...

Extrait de cet article :



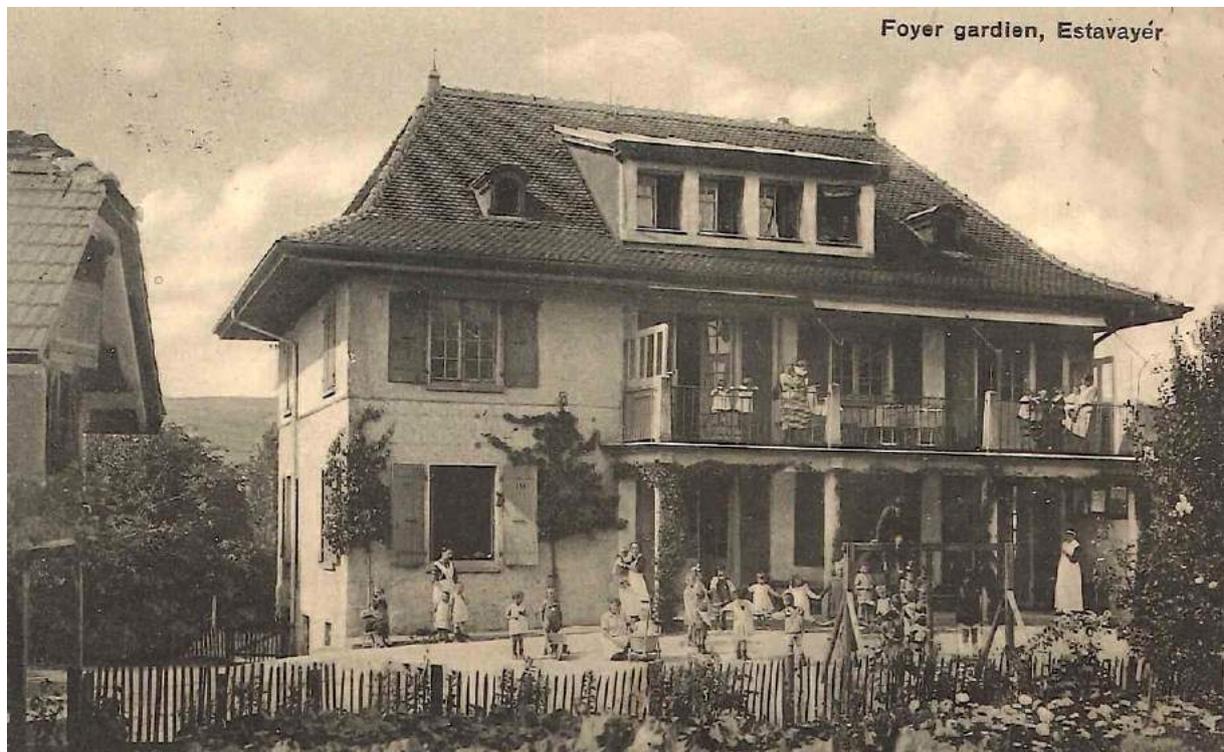
L'abbé Jules Badoud est fâché de toutes ces déclarations et articles exigeant que l'on bénisse les nouveaux bâtiments de l'Université de Fribourg. Il enrage face au titre d'un journal concurrent : *On bénit bien les avions, les bateaux, les animaux.* « C'est n'importe quoi », affirme notre curé de choc, qui s'élève contre des siècles d'hérésie. Et l'abbé de brandir à l'appui de ses dires un gros bouquin : *Le Vocabulaire de théologie biblique.* Principale citation : « Celui qui bénit est le plus souvent Dieu et sa bénédiction fait toujours jaillir la vie. Ainsi, seuls les êtres vivants sont susceptibles de la recevoir ; les objets inanimés sont consacrés au service de Dieu et sanctifiés par sa présence, mais non pas bénis. » De la superstition.

Et l'abbé Badoud de critiquer le Vatican qui a sorti un livre sur toutes les bénédictions possibles et les évêques qui parlent de bénir une université et une autoroute : « Au lieu de bénir des humains, on a commencé à tout baptiser avec de l'eau bénite, à commencer par l'eau qui, à la centième main trempée dans le bénitier, est à la limite de la salubrité. On a béni les cierges et les rameaux au lieu de bénir ceux qui les portent.

Comme les “mais” (hêtres) de la Fête-Dieu, la poussière de foin bénite utilisée jadis par les capucins pour guérir les vaches, c'est de la superstition, c'est tout. »

### PROTESTANTS EN AVANCE...

Ce bâtiment situé à Estavayer, à la route d'Yverdon, s'appelait le Foyer Gardien. Il a été créé en 1909 par un Sœur protestante que tout le monde - y compris les catholiques - trouvait « adorable ». Elle s'appelait Sophie Maeder. Le journal lausannois « La Source », relève en 1912 : « Une nouvelle construction a été inaugurée le 11 juillet 1911, et les jeunes enfants, en grand nombre, viennent se réchauffer au contact de ce bienfaisant Foyer. Nous félicitons chaleureusement Mlle Maeder, ancienne élève de La Source, pour ces heureux résultats. » L'institution réservait un accueil plein de chaleur aux petits protestants ou aussi aux enfants d'autres religions. Le Foyer accueillait les garçons jusqu'à six ans et les filles jusqu'à 10 ans dont les mamans étaient obligées de travailler durant la journée.



Extrait d'un article de « La Gruyère » du 15 mars 1951 :

« L'animatrice de ce Foyer fut durant quarante années la dévouée Mlle Sophie Maeder, dénommée tante Sophie par tous les enfants et par les grands enfants qui ont passé une partie de leur vie dans cette maison accueillante. Mlle Maeder vient de prendre sa retraite pour raison de santé. » En 1965, le Foyer Gardien est devenu le CEP (Centre éducatif et pédagogique) qui a connu au cours des années un développement important dans un large éventail de thérapies.

## SOUVENIR DE GUERRE SOUS LA PLUME DE G.G.

*Gérard Glasson (1918-1982), remarquable journaliste radical qui signait G.G., ou Civis, a insufflé au journal dont il était le rédacteur en chef un style combatif. Sa plume élégante et incisive visait le régime conservateur, avant l'ouverture pluraliste des années 1960. G.G. a aussi fait valoir ses talents en sa qualité de député et de conseiller national. Pour rappeler son style, l'article qu'il a écrit à la veille du 1<sup>er</sup> Août 1949 : « Les soirs qui chantent ». Il évoque ses souvenirs d'un 1<sup>er</sup> Août au temps de la guerre, à l'époque où les Allemands tentaient leur domination du monde. C'était dans « La Gruyère » du 30 juillet 1949.*



*Mais, depuis cette époque, la réconciliation est intervenue ! Le but de la reproduction de cet article est purement historique : rappeler des tensions que l'intelligence d'hommes d'Etat a estompées. Du 4 au 9 septembre 1962, le général de Gaulle a parcouru l'Allemagne où il a prononcé une dizaine de discours dont 6 en allemand (appris par cœur), suscitant une vague d'enthousiasme en Allemagne. Son discours à la jeunesse, prononcé le 9 septembre au château de Ludwigsbourg dans la banlieue nord de Stuttgart est le véritable lancement de l'amitié franco-allemande. Elle fut scellée peu après par le traité de l'Élysée, signé par le chancelier Adenauer et le général de Gaulle en 1963.*

Article de G.G. :

Il est des soirs qui chantent... Ainsi, celui du 1<sup>er</sup> Août. Après-demain, la fête nationale répandra une fois de plus sur nos contrées sa mélodieuse sérénade. Les vieux airs patriotiques jailliront de la foule fervente. Les voix justes ou fausses lanceront aux échos les couplets de « Sur nos monts quand le soleil »... Même s'il ne fait que clair de lune. Et la chorale puissante des clochers s'anima à son tour. Ce sera d'abord le solo pressé d'une sonnerie grêle. Puis le concert s'amplifiera. Bientôt l'air sera plein de cloches en folie. Et la polyphonie des airains s'envolera jusque vers l'alpe où s'allumeront, un à un, les feux de joie traditionnels.



Il y a dix ans, les harmonies du 1<sup>er</sup> Août avaient le son lugubre du tocsin. Dans l'Europe en panique, une flamme meurtrière couvait sous la cendre. Un mois encore et c'était l'incendie. Au centre du brasier, la petite Helvétie veillait. En cette nuit d'alarme, les refrains banals célébrant la patrie prenaient soudain une étrange signification. « Roulez tambours, pour couvrir la frontière... » entonnaient les citoyens-soldats prêts à endosser le « gris-vert ». « La Suisse, même au premier jour, vit des héros, jamais d'esclaves... » Combien ces paroles, un

tantinet redondantes et naïves devenaient claires et vivantes ! L'appel du pays retentissait jusqu'au fond des cœurs. Dressé face au péril, un peuple entier répétait le serment du Grütli. « Nous jurons de nous unir contre quiconque tenterait de nous faire violence, de nous inquiéter ou molester en nos personnes et nos biens. »

Puis ce furent les 1<sup>ers</sup> Août de guerre. Je me rappelle celui de 1940. Avec le bataillon « de la goutte » - c'était son sobriquet - je me trouvais à deux pas de la France. Un poste de garde perdu à la lisière d'un de ces villages genevois où toutes les fermes ressemblent à des gentilhommières. Paysage à faire rêver le peintre Millet. Ici s'étendaient des champs bruns, pailletés d'or à cause de la moisson fraîchement coupée. Là, des hêtraies touffues et bruissantes. Un ruisseau gazouillait qui aurait inspiré Verlaine. De l'autre côté : un réseau piquant de barbelés. Derrière : les Allemands.

A cette époque, ils étaient les grands vainqueurs. Et cela se voyait à mille signes. A leur jeunesse blonde qui rayonnait d'énergie et virilité. A leurs uniformes neufs et pimpants. A ces éclats de rire que le vent apportait vers notre cantonnement, lorsque le torse nu, ils jouaient à saute-mouton dans une prairie voisine. A la mine hautaine et rogue du « Feldwebel » qui, d'une guérite où les trois couleurs françaises avaient été remplacées par une croix gammée, venait, de temps en temps, jeter un coup d'œil sur la Suisse.

« Kleine Schweizer, kaput ! - À mort les petits Suisses », hurlait parfois un Boche un peu saoul, en brandissant le poing. En ce 1<sup>er</sup> Août, il fallait tout de même montrer à cette racaille qu'on était un peu là. Où découvrir un drapeau assez grand pour en f... plein la vue à nos belliqueux vis-à-vis ? Dans tout le patelin, il n'y avait que des brimborions d'oriflammes. Heureusement, le président du Cercle scolaire de l'endroit possédait une immense bannière rouge. « Tenez- dit-il - si ça peut faire enrager ces sales Teutons. » Une jolie paysanne se déguisa, pour l'heure, en couturière. Elle appliqua une croix blanche sur l'étoffe écarlate. Et flotte, drapeau ! L'étendard fut hissé sur le poteau-frontières. Au-delà du fil de fer, « ils » regardaient ce spectacle avec des yeux de poissons frits.

Le soir venu, on mit le feu à un tas de bois et de paille. La troupe et la population se groupèrent autour du foyer. A quelques mètres de « l'ennemi », pioupious et campagnards se sentirent empoignés par une émotion merveilleuse. En chœur, ils chantèrent des mélodies du pays. Tout le répertoire de l'école primaire y passa. La phrase finale de « O monts indépendants » s'éteignait lorsqu'une clameur s'éleva dans les ténèbres. Rassemblés tout près du barbelé, les Allemands entonnaient à gorges déployées « Erika ». C'était leur chant de victoire pendant l'invasion de la France. Aussitôt, un éclatant « Roulez tambours » leur répondit. Et le duel vocal se poursuivit. Toute la nuit ne fut qu'un long opéra. C'était à qui aurait le dernier mot et la dernière note. Mais, sur le sol helvétique, le feu du 1<sup>er</sup> Août s'épanouissait en gerbe de lumière. En face, l'ombre régnait. Aussi nous semblait-il que nous avions quelque chose de plus.

Depuis ce temps-là, bien des soirs ont chanté dans la libre Helvétie. Bien des actions de grâce sont allées vers les crêtes illuminées et vers le Ciel. Mais, jamais le péril ne s'efface complètement. Tout au plus change-t-il.

*CIVIS*

## DÉCÈS D'UN PRINCE DE TORNY, FRANÇOIS DE DIESBACH



Ce prince est décédé le 23 juillet 1949 lors d'une baignade à Berlin. Il était dans la capitale allemande le chef de la délégation suisse pour le rapatriement des Suisses. Âgé de 42 ans, il portait le titre de conseiller de légation. Ce major d'artillerie était l'avant-dernier prince du Saint-Empire, le dernier étant Henri de Diesbach (1880-1970), professeur à l'Université. Origine du titre : en 1772, l'ancêtre de François de Diesbach Torny, est devenu prince du Saint-Empire selon la décision de l'empereur d'Autriche. Dans l'église de Torny-le-Grand, un mausolée en marbre noir rappelle son souvenir.

### ARTICLES D'EXCEPTION

En Suisse, on désigne sous le nom d'articles d'exceptions des dispositions constitutionnelles adoptées à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Celles-ci limitent les libertés de culte et d'expression. Ces articles sont principalement destinés à restreindre l'influence du catholicisme au profit du radicalisme protestant alors majoritaire. La révision de la Constitution fédérale en 1874 a introduit quatre de ces articles :

L'article 51 interdit la Compagnie de Jésus. Il s'agit d'un durcissement de la situation qui existe depuis 1848 portant sur l'interdiction faite aux jésuites d'exercer des charges officielles dans l'État et dans l'Église. L'article 52 interdit la fondation et la restauration de couvents. L'alinéa 4 de l'article 70 exige l'approbation du Conseil fédéral pour la

création de nouveaux évêchés. L'article 75 rend les ecclésiastiques, catholiques et protestants, inéligibles au Conseil national. On y ajoute également l'article 25bis qui interdit l'abattage rituel des animaux (l'abattage rituel juif).

Ces divers articles furent contestés tout au long du XX<sup>e</sup> siècle. En 1973, une votation populaire a abrogé les articles 51 et 52. En 1999, la nouvelle constitution a supprimé les restrictions de l'article 75. Le peuple suisse a, en 2001, abrogé l'interdiction de créer de nouveaux évêchés. L'interdiction de l'abattage rituel des animaux a été maintenue.

### MISÈRE EN PAYS DE FRIBOURG



Le canton de Fribourg est spécialement pauvre au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. La misère sévit de façon endémique dans nos régions. L'agriculture commence à disposer de machines (par exemple de faucheuses) et demande moins de main-d'œuvre. L'industrie est peu développée. Les familles comptent le plus souvent beaucoup d'enfants. Les pauvres et les membres de familles nombreuses n'ont d'autre perspective que de devenir domestiques, journaliers ou servantes. De plus, beaucoup d'enfants nés hors mariage dépendent de l'assistance et ils sont le plus souvent misés.

Le 23 décembre 1900, le Conseil communal de Prez-vers-Noréaz - un exemple parmi d'autres - a décidé que la mise des nécessiteux se fera devant l'église, le jour de Noël. Ces mises d'enfants illégitimes ou orphelins, appelées vilaines mises, ou mises à l'envers allant du montant le plus élevé au plus bas, n'ont pris fin que dans les années 1930. La garde du « misé » est confiée à la personne la moins exigeante pour la pension. Ce sont généralement les gens les plus pauvres qui demandent un prix dérisoire à la commune. Ou aussi des gens qui ont besoin de main d'œuvre gratuite... On peut être assuré que l'enfant misé aura le plus souvent une existence misérable.

### UNE ÉCOLE DEVENUE HABITATION

L'ancienne école de La Valsainte - isolée au bord de la route qui conduit de Cerniat au couvent de la Valsainte - était destinée à accueillir les enfants domiciliés dans les hameaux de la région. Elle a rempli ce rôle durant 80 ans, soit de 1890 à 1971. Sa fermeture suivie de sa vente à un particulier est due à la rationalisation de l'enseignement. La suppression des classes comprenant tous les degrés de la scolarité était jugée nécessaire. Plusieurs écoles ont subi dans le canton le même sort que celle de la Valsainte, non sans provoquer parfois des levées de boucliers dues à l'éloignement de la nouvelle école, à l'organisation de transports, à l'allergie face aux changements...



*École de la Valsainte*

### **JOSEPH SEYDOUX (1920-2004)**

#### **LA VALSAINTE**

Un personnage peu ordinaire, mon ami Joseph Seydoux ! Ouvert, entreprenant et exigeant, osant s'imposer. Bref curriculum : il appartient à la dernière volée formée à Hauterive, brevetée en 1940. Sa carrière d'enseignant débute à la Valsainte. Il enseigne dans la vallée du Javroz jusqu'en 1949, date de son arrivée dans la Broye. Sa passion du vélo dont il est question ci-après s'esquisse déjà. Il se rend souvent à bicyclette du domicile de sa famille à Vaulruz à l'école de la Valsainte.

#### **VILLENEUVE**

Durant plus de dix ans, dès 1951, nous sommes collègues dans l'enclave de Surpierre. Il dirige l'école primaire de Villeneuve et moi celle de Cheiry. Nos classes nombreuses comptent toutes deux l'ensemble des garçons et des filles de nos villages en âge de scolarité. À côté de son métier de régent, il est hyperactif. Le football est l'une de ses passions. Il a été joueur, entraîneur, arbitre de football et instructeur arbitre. Il a même été juge de touche sur le plan international. A Surpierre, membre fidèle de la société dechant, il a aussi présidé la fanfare paroissiale. Il s'est engagé pendant les vacances scolaires comme collaborateur dans diverses entreprises, dont Conserves Estavayer SA (aujourd'hui ELSA). Tout cela pour parfaire un salaire anémique à l'époque. Tout en exerçant ces nombreuses activités, il adore la compagnie et les petites « foires » villageoises...



Époux de Gaby Berset, compagne admirable connue à Cournillens lorsqu'il y effectuait un remplacement, le foyer Seydoux-Berset accueille quatre enfants, deux filles et deux garçons.

Durant plus de dix ans, dès 1951, nous sommes collègues dans l'enclave de Surpierre. Il dirige l'école primaire de Villeneuve et moi celle de Cheiry. Nos classes nombreuses comptent toutes deux l'ensemble des garçons et des filles de nos villages en âge de

### CUGY

Audacieux davantage qu'ambitieux, Joseph Seydoux, après 13 ans passés à Villeneuve, souhaite rester enseignant, mais en changeant de milieu. Il suit une formation en Valais avec son camarade d'études glânois Marcel Buchmann et obtient le poste nouvellement créé de responsable de la section agricole de l'École secondaire, ouverte à Cugy. Le principal but de cette section est de donner la possibilité aux fils de paysans de suivre une école secondaire adaptée aux exigences de l'agriculture. Joseph Seydoux donne pleinement satisfaction dans cette tâche qu'il accomplira de 1962 à 1982, date de sa retraite et de la suppression de cette section en raison de la réorganisation de l'école secondaire devenue CO. « La Liberté » du 3 juin 1982 parle de son dynamisme exceptionnel.



### DES MILLIERS DE KM À VÉLO

Mais, pas de retraite tranquille pour Joseph ! Il parcourt l'Europe et même l'Afrique du Nord seul et à vélo. Des journaux relatent certains de ses périple exceptionnels. Ainsi, « La Gruyère » du 11 décembre 1990 lui consacre-t-elle une page. Voici quelques passages de cet article. Il est question des 70 ans de Joseph Seydoux. Mais ses évasions cyclistes ont connu un avant et un après.)

Joseph Seydoux pédale comme il respire : tout le temps. L'été passé, ce Gruérien de Cugy s'est offert 15 000 km à vélo sur les routes d'Europe. A commencer par un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle : cadeau pour ses septante ans. « J'ai pratiquement vu toutes les mers d'Europe en quelques mois ». Le jeune septuagénaire tient une forme du tonnerre. Parti pour Saint-Jacques-de-Compostelle sur les traces des pèlerins du moyen-âge le 9 avril, il se contente d'un modeste repos et repart vers le Sud, direction Fatima : 3500 km en trois semaines. Les routes portugaises sont épouvantables, le vélo souffre, le pèlerin aussi, mais c'est égal. La récompense, c'est la gaieté des paysages, les oiseaux dans la haie, les gens qui babillent aux portes des maisons. « Le vélo favorise les rencontres », remarque Joseph Seydoux qui s'est quelquefois retrouvé autour d'une table familiale à l'heure du souper.

De retour à Cugy, il se sent bien. Avec les encouragements de son entourage, il enfourche à nouveau son vélo pour une grande balade en Touraine. Puis il décide de frapper un



grand coup : parcourir toute l'Europe atlantique, des polders de Hollande à la Vendée et retour par le pied du Mont-Blanc. 3000 km au compteur ! C'est l'été, il fait chaud. Le soleil ? « Je ne mets jamais rien sur la tête et je ne descends jamais du vélo à cause de la soif ». S'il a soif, il boit de l'eau. Et sans rien dedans. « C'est encore ça qui désaltère le mieux ».

**Photo : au Maroc**

Fatigue ? Connais pas. En septembre, quatrième périple : la Toscane. Là encore, la motivation est multiple. À la performance sportive et au goût de la découverte touristique s'ajoute l'appétit de nourritures spirituelles. Après Ars, Paray-le-Monial, Lisieux, Joseph Seydoux fait étape à Assise, se recueille devant les fresques de Giotto, visite Sienne, Pise... Moyenne quotidienne: 150 à 160 km. « Je n'ai jamais été fatigué », témoigne-t-il. La recette ? Un bon massage matinal des mollets, des cuisses, du dos et des épaules, un petit déjeuner vigoureux, trois fois rien à midi et un gentil petit gueuleton le soir à l'hôtel d'étape.

Mon cher Joseph, tu avais quelque chose de plus que le commun des mortels...

#### **CORSEREY ET SON ÉGLISE**

<https://www.corserey-histoire.com>

C'est le site où vous pourrez découvrir l'histoire du village de Corserey. L'auteure est Christiane Brülhart, native de Corserey, village où elle a vécu durant 40 ans et dont elle fut syndique. Retraitée, cette ancienne professeur et cheffe du Service des ressources à la DICS a écrit un historique modèle, tant dans sa présentation et que dans sa conception.

Comme le relève Christiane Brülhart, l'église a malheureusement perdu ses clochetons dans les années 1970. Les plans de l'édifice, élaborés en 1895 par Adolphe Fraisse, ont été approuvés moyennant quelques modifications pour faire baisser le coût estimé à 35 000 fr. Les travaux se sont faits à bras et par journées communales par les citoyens. L'église a été consacrée en 1912. L'architecte Adolphe Fraisse (1835-1900) est aussi connu comme un brillant dessinateur et aquarelliste néogothique. Dans le dernier tiers du 19<sup>e</sup> siècle, il est considéré comme l'architecte le plus marquant de Fribourg. On

lui doit, à part l'ancienne gare de Fribourg et la planification de quartiers, l'Hôpital de Marsens et une dizaine d'églises dont celles de Châtel-St-Denis, d'Attalens, de la Tour-de-Trême...



# Commune Corserey

Le 20 avril 1526, Fribourg fit l'acquisition de Corserey à l'Abbaye de Payerne pour le prix de 6600 Florins de Savoie. En 1535, Pierre Amman, qui possédait encore des droits sur Corserey, les vendit à l'Etat de Fribourg pour la somme de 632 livres. Corserey fut baillage de 1526 à 1585.

Les armoiries de Corserey figurent dans le plan de Fribourg gravé par Martin Martini en 1606, soit écartelé d'azur et de gueules. Par décret du 26 janvier 1831, le Grand Conseil a fixé la division des districts en assemblées primaires et érigé Corserey en commune.

---

### *Ses syndics ont été:*

1834 Jean-Joseph Vuarnoz	1839 Pierre Defféard	1845 Louis Chatagny	1849 Jean-Louis Donzallaz	1857 Auguste Vuarnoz	1866 Jean-Joseph Chatagny
					
1877 Théodore Chatagny	1881 Louis Chatagny	1923 Eugène Chatagny	1927 Henri Chatagny	1962 Marcel Chatagny	1970 Francis Chatagny
					
1974 Raphaël Chatagny	1986 Christiane Brülhart	1994 Claude Jacquiard	2006 Claude-Eric Brülhart	2013 Pierre-Alain Beney	2016 Florian Chatagny
					



*L'église avec ses clochetons*



*L'église d'aujourd'hui*

**UN COUPLE DE VOYAGEURS INFATIGABLES !**

Marie-José Rabille Seydoux, la fille de Joseph, passe sa vie en voyages avec Claude, son mari, à travers le monde entier. Une photo choisie parmi d'innombrables images à découvrir. Un site extraordinaire !

<http://lagrandemigration.blogspot.com>

## JAPON

**Du 8 janvier au 14 mai 2020** En bas de cette page, les informations générales et les renseignements pratiques



Une geisha que Claude a prise en photo à Bangkok lors d'une exposition sur le Japon

### **ABUS D'AUTORITÉ DU CONSEILLER D'ÉTAT JOSEPH PILLER**

L'abbé Léon Barbey - mis à l'écart par le directeur de l'Instruction publique Joseph Piller - était le fils de Firmin Barbey. Celui-ci avait occupé les fonctions de chef de service à la DIP, d'inspecteur des écoles de la Broye, puis des écoles secondaires du canton.

### **ÉTUDES ET PROFESSORAT À L'ÉCOLE NORMALE**

Léon Barbey est né en 1905 à Estavayer-le-Lac. Il a connu la souffrance très tôt : il a perdu sa maman lorsqu'il avait 10 ans. À la suite d'une coxalgie dont il a toute sa vie supporté les séquelles, il a dû rester alité pendant deux ans. Après son séminaire, il a poursuivi ses études aux Universités de Fribourg où il a obtenu un doctorat, puis de Louvain, de Paris et de Genève.

En septembre 1937 - il est professeur à l'École normale d'Hauterive - l'abbé Léon Barbey publie dans le *Bulletin pédagogique* la *Parabole du toit et des fondations*, où il affirme la priorité à accorder à l'école primaire. Article qui lui vaudra la vindicte du directeur de

l'Instruction publique Joseph Piller, qui est l'ardent défenseur de l'Université. Extrait de la « parabole » :

#### L'ARTICLE INCRIMINÉ

*(...) Dans les colonnes du budget de l'État et des communes qui les paient, les maîtres sont des fonctionnaires salariés ; aux yeux de notre peuple, nous voulons qu'ils soient connus et appréciés intégralement pour ce qu'ils sont avant tout : des amis de nos familles, des bienfaiteurs de nos enfants qu'aucun traitement en argent ou en nature ne saurait équitablement rétribuer. Il y a trente ans environ, notre canton a compris leur rôle et a vu la nécessité de relever le niveau de ses écoles populaires. Aujourd'hui, le vent souffle dans une autre direction, ce n'est plus tant l'école primaire qui est à la mode. On ne dédouble plus partout les classes de 60 et 70 élèves ; on supprime d'autres classes sans trop d'hésitation, et l'argent pour l'école est le premier qu'on économise. Nous devons travailler à faire comprendre aux autorités locales de bien réfléchir avant de solliciter des simplifications de cette sorte. Nous demandons à la Direction de l'Instruction publique de n'y pas céder trop aisément. Évitions d'embellir le toit en laissant se désagréger les fondations.*

*En temps de crise, le ménage ne commence pas par économiser sur le pain et le lait, mais plutôt sur le dessert et les cigarettes. Dans notre peuple, la majorité ne goûtera jamais au dessert universitaire, mais tous ont besoin du pain et du lait de l'école primaire. (...)*

#### DÉMISSIONS FORCÉES ET VOIES DE GARAGE

Cet article déplâit souverainement à Joseph Piller. Le 25 septembre 1937, l'abbé Barbey, professeur à l'École normale et chargé d'importantes fonctions pédagogiques dans le canton de Fribourg, est mis en congé par le Conseil d'État ! Sa démission de la présidence de la Société fribourgeoise d'éducation et de sa fonction de rédacteur du *Bulletin pédagogique* est annoncée dans le *Bulletin* du 15 octobre 1937. L'abbé Barbey est nommé directeur du Technicum en 1939, puis aumônier du pensionnat d'Orsonnens en 1944. Des voies de garage, une mise à l'écart déguisée...

#### AUX FACULTÉS CATHOLIQUES DE LYON

En 1947, il est appelé à une fonction digne de son envergure intellectuelle : il devient professeur aux Facultés catholiques de Lyon. Divers articles de journaux sont publiés qui relèvent cette splendide revanche pour cette intelligence supérieure, pour ce pédagogue dans la lignée du Père Grégoire Girard, du chanoine Raphaël Horner, de Mgr Eugène Dévaud.

#### DE RETOUR À FRIBOURG

Plus tard, José Python, directeur de l'Instruction publique, souhaite son retour à Fribourg. Le pédagogue exilé accepte cette proposition en 1957. De 1958 à 1965, il assume la direction de l'École normale, soit pendant 5 ans en qualité de directeur des études et pendant deux ans comme directeur administratif et pédagogique. De 1965 à 1975, il est titulaire de la chaire de pédagogie de l'Université. Professeur très méthodique, il exige de ses étudiants beaucoup de rigueur dans leurs travaux. Durant sa retraite, il consacre une grande partie de son temps à l'écriture. Il est décédé le 4 juin 1992.

Étonnant tout de même que ce pédagogue aux écrits aussi intelligents que chaleureux ait été

d'un abord que ses étudiants de l'École normale jugeaient glacial. L'un d'eux me disait : « En sortant de son bureau "à la reculette", je me suis essuyé les pieds comme en entrant... tellement j'avais la trouille. »



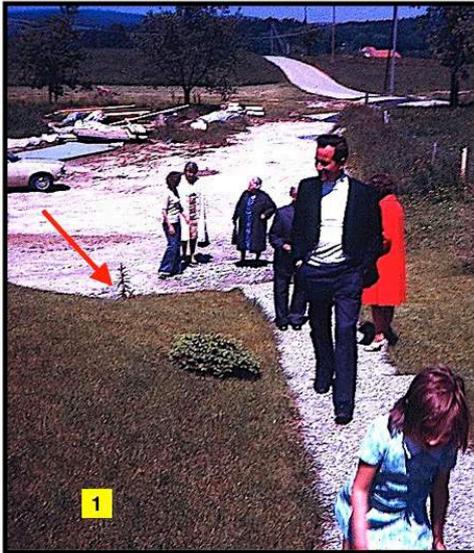
*Au centre de la photo, l'abbé Léon Barbey. L'autre prêtre est l'abbé Joseph Gachet, qui fut aussi directeur. De gauche à droite, dans cette classe de l'École normale : Georges Maillard, Charly Morand, Frédéric Oberson, Raphaël Chollet, Nicolas Ayer, Bernard Jaquier, Roland Goumaz, Jean-Marie Gachet*



*Première messe de l'abbé Léon Barbey, le 14 juillet 1929*

#### **PETIT SAPIN DEVENU TROP GRAND**

La photo no 1 (flèche) représente le sapelot ramené de la forêt par ma fille Véronique en 1975. La 2 montre ce qu'est devenu le sapelot 40 ans plus tard... La 3, c'est l'abattage en 2015 en raison du danger qu'il pouvait représenter. La 4, c'est aujourd'hui.



## TOURTERELLE



Le dimanche 28 février 2021, à 12 h 30, cette photo d'une tourterelle sur un cotoneaster. Photo prise depuis ma cuisine. Du jamais vu ces dernières années, me semble-t-il. Ce dimanche matin, il y en avait quatre qui volaient dans les parages et se posaient dans les arbres.

La tourterelle la plus répandue dans nos régions est la tourterelle turque, originaire d'Asie occidentale et arrivée chez nous seulement au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Elle mesure entre 31 et 33 cm en moyenne. La tourterelle possède une longue queue aux plumes grises et blanches. On la reconnaît facilement grâce à une petite collerette noire autour de son cou.

## LA FIÈVRE ÉLECTORALE

*Un « coup de crayon » de G.G. (Gérard Glasson) dans « La Gruyère » du 22 octobre 1959. Il ne s'agit pas des élections communales, mais de celles du Conseil national. La fièvre est parfois la même !*

Ma parole! Ça sent le « chupion ». Les mâles de ce pays font une petite poussée de fièvre électorale. Oh ! Ils attrapent ça comme les mioches qui, selon la saison, font une rougeole ou une coqueluche. Et les dames elles-mêmes n'échappent pas à l'épidémie. Du moins, en supportent-elles les conséquences. On le sait mieux que nulle part ailleurs dans cette libre et politicarde Gruyère. Diantre ! On a des traditions depuis un certain Nicolas Chenaux et depuis l'époque où les premiers quarante-huitards, faisant une descente en force sur Fribourg pour y prendre le pouvoir, se firent remballer par les femmes de Posieux à coups de balais et de casseroles.



**Tableau de Paul Cézanne (1839-1906), *Les joueurs de cartes***

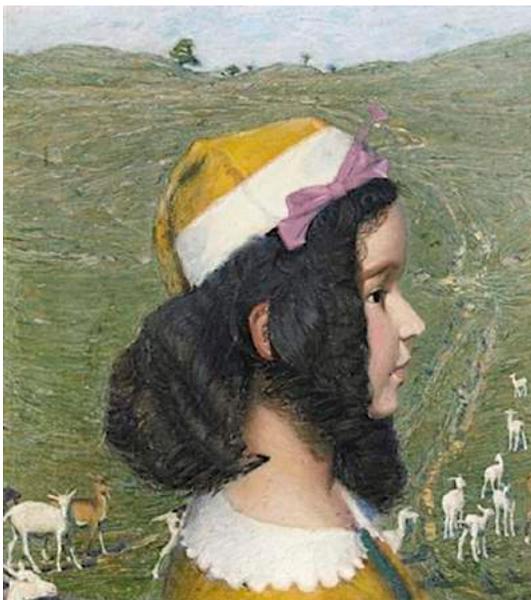
Bien sûr, la maladie du jour commence, en général, très gentiment. Un soir, au bistro du coin, on est en train de faire son yass habituel avec des copains. Entre deux « poutzes », un joueur lance soudain : « Et ces élections ? » Alors, chacun renifle de plaisir. On abandonne les cartes. Doucement, la discussion s'amorce. Sur l'ardoise, se tracent des chiffres mystérieux. Cinq cents suffrages ici, quatre cents là. On jongle avec une arithmétique compliquée. Parmi les clients du café, il y a, naturellement, un personnage bien renseigné. A mi-voix, il formule des pronostics. Il chuchote des secrets. Pensez donc ! Il a reçu les confidences d'un candidat au Conseil national qu'il tutoie.

Et toutes ces histoires mijotent dans les cerveaux comme un civet dans sa sauce. Bientôt, les journaux s'en mêlent. Ces sacrés rédacteurs s'assomment mutuellement dans des articles ronflants. Le lecteur déguste cette juteuse littérature avec son dîner. Une cuillerée de potage, une bordée de vérités. Silence, les gosses ! Papa est en train de savourer une réplique de « La Liberté » à « La Gruyère ». Et l'on jurerait qu'il a trouvé un cheveu dans sa soupe. Comme de juste, la ménagère est au désespoir. Les plats se refroidissent. Les moutards profitent des distractions paternelles pour se chamailler et manger avec les doigts.

L'après-midi, madame ne peut plus tenir. Elle lit la prose qui a tant absorbé son mari. Elle s'échauffe à son tour... jusqu'à l'heure du souper. Car, ici, la chanson recommence. Puis, au lieu de mettre ses pantoufles et de bourrer sa pipe, monsieur enfle son pardessus. « J'ai une assemblée », bougonne-t-il en prenant la porte. La nuit tombe. Les heures passent. A potron-minet, un pas légèrement chancelant résonne dans l'escalier. Une silhouette titubante s'introduit dans la chambre conjugale. Le citoyen conscient et organisé sent le vin et la fumée. Il a le sourire glorieux de ceux qui viennent de sauver la république. « Vive le parti », roucoule une voix qui s'éteint dans un ronflement sonore.

Jusqu'au jour du scrutin, la bataille continue au logis. Il n'y a plus de père, plus d'époux. Seul un démocrate qui travaille pour le pays... Un homme qui entend dire son mot dans le ménage de l'État... à défaut de pouvoir tenir les rênes du gouvernement à la maison ! Notre héros se démène. Il fait de la propagande auprès de ses amis. Il dévore des tracts. Il brandit des épouvantails et des drapeaux. Il entraîne les tièdes et les hésitants aux urnes. Mais pourvu qu'à l'instant fatidique, il n'oublie pas d'aller voter lui-même !... G.G.

#### EN MONTAGNE, PAR PHILIPPE ROBERT



Philippe Robert, est né en 1881 près de Bienne. Il est décédé par noyade en 1930. Cet artiste peintre et illustrateur fait partie d'une famille active pendant plusieurs générations dans la peinture. Après avoir suivi des études de théologie pendant 5 ans, Philippe Robert voyage beaucoup, en Valais, en Grèce, en Égypte, avant de se consacrer à la peinture.

Son grand-oncle Léopold Robert (1794-1835), célèbre pour ses portraits des bandits de la campagne romaine

Son père Léo-Paul Robert (1851-1923), peintre  
Son frère Paul-André Robert (1900-1977), peintre

### **1816 à 1818 : LA FAMINE IMPUTABLE AUX INTEMPÉRIES**

Un document du 8 juin 1817 parle des « essaims de mendiants » qui partent des paroisses de Vuadens et de Riaz. L'historien Jean-François d'Uffleger montre que dans une commune « la misère y est parvenue à un tel point que des individus ont déterré des chevaux morts pour se nourrir de leur chair ». La revue « Passé simple » de mars 2021 consacre trois pages aux terribles années 1816 à 1818, insistant sur les désastres dont le Valais a été le théâtre. Martin Nicoulin, dans sa thèse « La genèse de Nova Friburgo », décrit aussi la disette de ces années funestes.



*Peinture de Hans Bachmann, L'émigration*

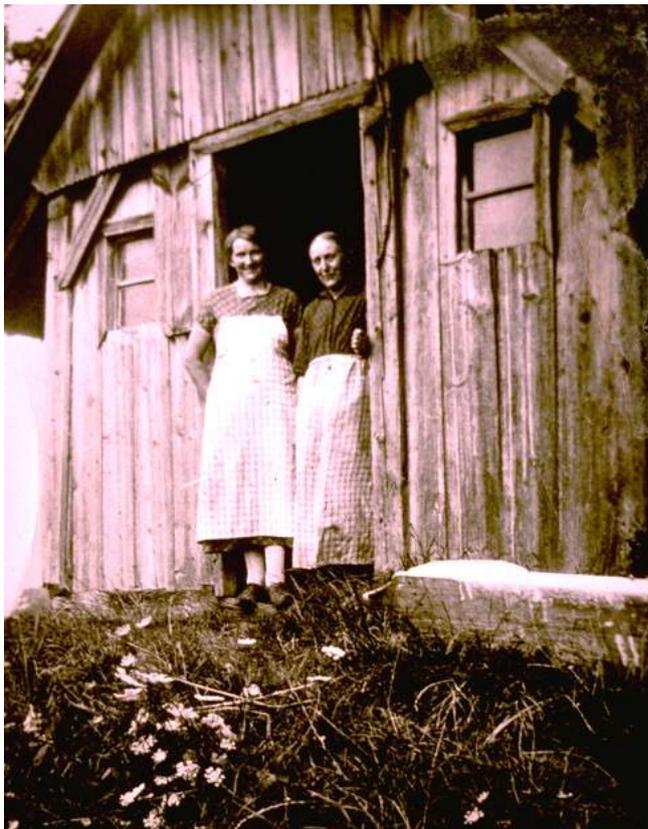
La Suisse subit le bouleversement climatique de plein fouet. « Aucun pays du continent européen n'a souffert autant que la Suisse des conséquences désastreuses de l'été de 1816 », écrivent les historiens américains William et Nicholas Klingaman. Cette année-là est terrible. Dans les montagnes, il neige abondamment jusqu'en juin, et de nouveau en octobre. En basse altitude, il pleut 130 jours entre avril et septembre. Les cours d'eau débordent. Le niveau des lacs monte. Les cultures sont inondées. Mais 1817 est pire : il y a 62 000 décès pour 51 000 naissances. Il neige encore abondamment et l'ensoleillement demeure parcimonieux. Les familles n'ont plus de provisions, ni de bétail, ni de semences. Leurs moutons et volailles deviennent la proie des animaux sauvages, affamés

eux aussi. Les cerises arrivent à maturité vers la Toussaint. On les ramasse desséchées, tombées sur la neige.

Les cantons de Saint-Gall, Glaris et Appenzell, densément peuplés, souffrent davantage que les autres. Partout dans les fermes, le bétail dépérit. Les céréales et les pommes de terre pourrissent sous l'eau. Un pasteur de Glaris écrit en 1817 : « Il est effrayant de voir avec quelle avidité des squelettes d'hommes dévorent les mets les plus repoussants : des cadavres, des orties, des aliments qu'ils disputent aux animaux. » On rapporte que des mères abandonnent leurs enfants au bord des routes, ou bien les échangent contre de la nourriture, ou encore les étouffent par pitié.

Le dérèglement climatique pousse environ 20 000 personnes à quitter la Suisse. Des familles se rendent en Italie du Nord ou en Russie du Sud épargnées par la catastrophe. D'autres gagnent ou tentent de gagner l'Amérique du Nord ou le Brésil. En 1818, un diplomate fribourgeois signe à Rio de Janeiro un traité de colonisation. On compte 2006 émigrés partis pour fonder Nova Friburgo en 1819 : 830 Fribourgeois, 500 Bernois, 160 Valaisans, 143 Argoviens, 140 Lucernois, 118 Soleurois, 90 Vaudois, 17 Schwytzois, 5 Neuchâtelois et 3 Genevois.

#### REVITALISER UN ANCIEN FOUR



Dans les années 1990, à l'époque où Dominique Schmid était syndic d'Avry, il avait émis à diverses reprises le vœu de sauver des fours à pain privés ou communaux. En vain... Dans la région, les réalisations présentées par les communes de Torny-le-Petit et de Neyruz sont exemplaires.

Un four autour duquel pourraient s'organiser des rencontres accompagnées d'un bon verre, tout en dégustant des « gâteaux » d'autrefois, du bon pain, de la cuchaule ou autres spécialités de bénichon « faites au four »... Un moyen d'empêcher la commune de développer sa tendance à se transformer en cité-dortoir !

Le four à sauver : il est situé à Avry, en dessus du quartier des Agges et à proximité de l'immeuble locatif construit sur l'emplacement de la ferme Page. Sur la photo prise vers 1930, la grand-maman de Charly Page et Mme Zélie Dévaud-Peiry à l'entrée de ce four.

Peut-être ce four sera-t-il revitalisé durant la législature 2021-2026...

## ÉCOLE SECONDAIRE DE BULLE EN 1956

### Ecole secondaire et commerciale, Bulle 3ème classe 1953-1956 (le 07.07.2016... 60 ans ont passé)

#### 1ère ligne, depuis le haut, de gauche à droite

Jean-Claude Corminboeuf, Bulle	1940
Jean Passaplan, Bulle	1940
Ramon Henchoz, Bulle	1939
Jean Pharisa, Estavannens	1939
Gabriel Luisoni, Bulle	1941
Marcel Devaud, Bulle	1940

#### 2ème ligne, depuis le haut, de gauche à droite

Pidoux Jean-Marie, professeur, Bulle	?
Joseph Huwiler, Châtel-St-Denis	1940
René Overney, Bulle	1940
Rolf Rayer, Bulle	1940
Lauber Jean, Marsens	1939
Dominique Dousse, Bulle	1940
Bernard Pharisa, Estavannens	1940 - 2013
Maurice Buchs, Bulle	1939
Léon Fragnière, Bulle	1940
Basile Schuwey, professeur, Bulle	1904 - 2004

#### 3ème ligne, depuis le haut, de gauche à droite

Jean-Louis Chollet, Bulle	1940
Vincent Dousse, Bulle	1941
Claude Genoud, Châtel-St-Denis	1941
Henri Magnin, Grandvillard	1939
Michel Bongard, Bulle	1942
Roger Tailens, Bulle	1941
Irénée Robadey, professeur, Bulle	1927

#### 4ème ligne, depuis le haut, de gauche à droite

André Corboz, professeur, Bulle	1911 - 1971
Joseph Boschung, La Tour-de-Trême	1940
William Horner, Broc	1940
Paul Pugin, Echariens	1940
Constantin Picht, Marsens	1941
Pierre-Antoine Morard, Bulle	1941
Georges Vauthey, Bulle	1940
Gérard Ecoffey, Vuillars-sous-Mont	1939
Conrad Rohrbasser, Bulle	1940 - 1972

#### 5ème ligne, depuis le haut, de gauche à droite

Philippe Genoud, Bulle	1941
André Oberson, Pringy	1940 - ?
François Noël, Bulle	1942
Michel Gremion, Bulle	1941
Maurice Perottet, Gumefens	1941
Gaston Ayer, Vuadens	1939 - ?
Jean-Claude Lévy, Bulle	1942
Bernard Dupasquier, Bulle	1940 - 1974
Jean-Claude Magnin, Semsales	1940 - ?

#### 6ème ligne, depuis le haut, de gauche à droite

Alexandre Borcard, professeur, Bulle	1898 - 1972
Auxence Grandjean, Molon (comité d'école)	conseiller communal
Louis Cardinaux, Bulle (comité d'école)	conseiller communal
Marcel Demierre, professeur et directeur, Bulle	1899 - 1976
Jean Oberson, préfet, Bulle (comité d'école)	1894 - 1973
Louis Maillard, professeur, Bulle	1896 - 1982
Charles Gaillard, Bulle (comité d'école)	conseiller communal
André Barras, professeur, Bulle	1902 - 1988



## FAIRE LES FOINS

Plusieurs mots ou expressions - dont le titre - appartiennent au langage parlé dans mon village ou ma région. Je ne les ai pas écrits entre guillemets...

Jadis, rentrer le foin exigeait la collaboration de plusieurs personnes : ceux et celles qui amoncelaient le fourrage en lignes, celui ou ceux qui le chargeai(en)t sur le char, celui qui faisait le char, c'est-à-dire qui disposait les fourchées qu'on lui donnait de façon à ce qu'elles soient bien réparties car, dans le cas contraire, le char risquait de verser, celui, ou surtout celle, qui traînait le gros râteau, le garçon qui gardait les chevaux. Dernière occupation présentée sur la photo trouvée jadis dans « Notre Histoire » : mettre la presse et l'attacher.

Aujourd'hui, un seul homme équipé de machines effectue tout ce travail.

(Photo tirée de « Notre Histoire »)



## 1945 : L'ARMISTICE ; 50 ANS PLUS TARD UNE ÉVOCATION DE CET ÉVÉNEMENT

« La Liberté » du samedi-dimanche 6 et 7 mai 1995 consacre sur plusieurs pages une analyse remarquable de l'armistice et de ses antécédents. Les articles sont signés Roland Ruffieux, José Ribeaud, Patrice Borcard, Patrice Favre, Claude Zürcher, Jean Ammann, Eliane Waeber, Alain Favarger, Jean-Christophe Aeschlimann, Jean-Dominique Humbert. Pour l'heure, arrêtons-nous à l'une des chroniques de Jean Ammann qui figure dans ce remarquable supplément de « La Liberté ».

## IL A BIEN FALLU SE DÉBROUILLER

Julie se trouva tout à coup à la tête du domaine. « À la nouvelle de l'Armistice, un locataire a sorti son fusil et il a tiré en l'air. Tellement, il était content. » Julie, 80 ans aujourd'hui, a vécu cette scène du Far West juste à côté de la ligne de chemin de fer Bulle-Romont, en Candy, près de Vuadens. Pour elle, ce 8 mai 1945 mettait un point final à une période où elle avait dû tenir plusieurs rôles à la fois. Aînée d'une famille de six enfants dont le père était mort quelques années plus tôt, en 32, Julie avait dû se substituer à son frère, mobilisé dès les premières heures de la guerre : « J'avais vu la pancarte au pilier public. C'est drôle mais à côté de moi, il y avait aussi celui qui allait devenir mon futur mari et nous lisions cet avis "mobilisation de guerre". Il a fallu qu'on se débrouille du jour au lendemain. » Sans trop compter sur les mâles surnuméraires battant la campagne : « Je me souviens que le dimanche à l'église, le prêtre avait dit : "Tous les hommes valides sont partis". On pouvait déduire que ceux qui restaient étaient invalides. » Parfois, la peur profitait de l'obscurcissement du pays pour s'instiller.

Joseph, le frère, fort de ses 21 ans, était donc sous les drapeaux. Julie se trouva à la tête du domaine : « Nous n'avions pas un gros train de campagne, 6-7 vaches, et par la suite, nous avons engagé un jeune domestique, âgé de 16 ans, qui venait de l'hospice de Gumefens. Dans l'ensemble, ce fut une période dure. Quand les paies du lait arrivaient, maman calculait les factures à régler et lâchait : « On arrivera juste. »

« Un jour de mai 1942, je m'étais rendue à Grandvillard. Le tocsin a sonné et tous les soldats en congé ont dû regagner leurs unités. Je logeais chez ma cousine et quelques jours plus tard, elle reçut une lettre de son mari. Il lui faisait ses adieux parce que la situation était alarmante. Alors, nous avons allumé des cierges et nous priions pour lui et pour le pays. Ce sont des choses que je n'oublierai jamais. »

***Photo : La situation était la même durant la guerre 1914-1918.***



## CRÉPIN ET CRÉPINIEN

Venus de Rome, ils étaient chrétiens et cordonniers à Soissons. Ils fabriquaient des chaussures pour les pauvres et ne les faisaient pas payer. Quant aux riches, ils

appréciaient leur production. L'empereur leur a ordonné d'abjurer leur foi. Ce qu'ils ont vivement refusé. Ils ont subi diverses tortures, mais ils en ont toujours réchappé, grâce à des « miracles ». Crépin et Crépinien ont finalement été décapités. C'était au troisième siècle. Saints patrons des cordonniers, des tanneurs et des travailleurs du cuir, ils étaient célébrés le 25 octobre.

Supplices infligés à ceux qui refusaient d'abjurer : on leur brisait les os, on leur arrachait les ongles des pieds, on écorchait la peau de leur dos en fines lanières, on les précipitait du haut d'une falaise, on les faisait bouillir dans un chaudron avant de les décapiter.

L'auteur du tableau est Aert van den Bossche, désigné en 1499 comme peintre à Bruxelles.



### UNE PAGE D'HISTOIRE CONTROVERSÉE !



Le spectacle de grande envergure « La cité sur la montagne » - message de l'armée au peuple - présenté en 1941, met en lumière toute l'idéologie, tant religieuse que sociale et politique qui caractérisait le canton de Fribourg au temps de son conservatisme. L'auteur

du texte est Gonzague de Reynold. Les artistes ayant collaboré au spectacle sont souvent présentés avec leur grade : le major Alexandre Cingria, auteur des décors et des costumes, le lieutenant-colonel Volkmar Andreae, compositeur de la musique, le capitaine-aumônier Pierre Kaelin, répétiteur des chœurs et de l'orchestre. La mise en scène est de Jo Baeriswyl avec le concours de sa troupe dramatique « Les Compagnons des Romandie ». Jo Baeriswyl était déjà le metteur en scène du festival « Mon Pays » lors du Tir fédéral de 1934. Si le succès est à la mesure de l'envergure du spectacle et de la mentalité de l'époque, des critiques du régime n'ont pas manqué... Mais sachons raison garder : de Reynold, à part son idéologie discutable, est un littérateur de grande valeur.

#### Pour

En résumé, lu dans divers journaux de Romandie : Gonzague de Reynold a construit un drame puissant, évocateur. C'est une synthèse saisissante et vigoureuse de l'histoire helvétique. Les décors et les costumes multicolores de Cingria sont absolument remarquables. La musique de Volkmar Andreae est entièrement au service de l'œuvre. L'orchestre de 70 musiciens et les chœurs laissent une impression de force et de puissance incontestables. L'apport de Jo Baeriswyl illustre le drame par des scènes tantôt paisibles, tantôt déchaînées, désespérées ou triomphales. La « Cité sur la Montagne » n'est pas seulement un drame puissant, une œuvre d'art splendide, c'est un message inspiré qui répond aux questions graves posées aujourd'hui à nos esprits inquiets. Conformons nos pensées et nos actes à cette leçon et nous verrons grandir notre espérance en une Suisse digne de son passé et de sa mission chrétienne.

#### Contre

La sortie du spectacle « La cité sur la montagne » (1941), subventionné par les autorités et l'armée, met en valeur l'idéologie de Gonzague de Reynold. « L'Indépendant » du 25 janvier 1941 - qui tient un autre langage que les autres journaux romands - se livre à une analyse en se référant au journal « La Suisse ». Guillaume Chenevière, une forte personnalité, y écrit : « Nous connaissons les sentiments d'extrême-droite de M. Reynold et nous n'avons pas été surpris par son livret : allusions à une constitution mal faite et mauvaise, chambres législatives remplies de mercantis et de couards, nécessité d'avoir un chef autocrate, un landamann. Reynold veut abolir régime démocratique suisse. » « L'Indépendant » rappelle le palmarès d'extrême-droite du personnage : hommage à Maurras en 1937, brochure collaborationniste en 1940 et collaboration au journal « Le Mois suisse » qui a produit une apologie d'Hitler et Mussolini.

#### PENDANT LA GUERRE À LA TUFFIÈRE

J'ai posé des questions à Pierre-André Sieber, rédacteur en chef adjoint de « La Liberté », au sujet d'une chronique de Jean Ammann publiée dans la rétrospective sur l'armistice de 1945, parue dans le quotidien du 6/7 mai 1995.

Pierre-André Sieber écrit dans son message : « *Ida Sieber était ma tante, sœur de mon papa Roger Sieber. Effectivement, il y avait à La Tuffière une scierie exploitée par mon grand-père Pierre Sieber. Il y avait aussi une batteuse et un moulin. Le tout était alimenté*



*par un ruisseau qui faisait tourner une roue à aubes. Aujourd'hui, la scierie n'existe plus, pas plus que le battoir qui a été aménagé en maison d'habitation. La scierie a cessé son exploitation à la mort de mon grand-père Pierre Sieber vers 1963. Le battoir, c'était sans doute avant. »*

Chronique de Jean Ammann :

Ida Sieber se démenait entre la scierie, la batteuse, le moulin et le jardin potager, avec son père qui avait fait toute la guerre de 14-18. Cinquante ans après, Ida Sieber vit toujours à La Tuffière, à quelques mètres de la scierie paternelle, qui fonctionna durant toute la guerre : « Nous avons toujours eu assez de boulot, c'était la seule scierie de la région en activité. » A quelques mètres aussi de l'endroit où se trouvait la batteuse : « Les gens venaient porter le grain à battre. Nous n'avions pas le droit de faire de la farine blanche, et pour fabriquer le pain, le boulanger ajoutait des patates à la pâte. » Par chance, Ida Sieber, 84 ans aujourd'hui, a toujours aimé le pain noir : « Nous n'avons jamais eu faim », dit-elle. Ce fut une époque où les poules, les lapins se multiplièrent à l'ombre des jardins potagers ; et puis les lapins retrouvaient dans la poêle les œufs que la poule venait de pondre. Justement, on se souvient dans la région d'un fonctionnaire zélé, cordonnier de son état, qui traquait le marché noir jusque dans le ventre des poules : « Il leur tâtait le ventre pour savoir combien d'œufs étaient attendus. » Un jour que tant d'application à la tâche exaspéra le bon peuple, le tâteur de poules se trouva enfermé dans le poulailler. (...)

Pendant qu'Ida Sieber se démenait au côté de son père entre la scierie, la batteuse et le jardin, son frère Roger veillait sur le pays. Il participa à ce « rempart d'airain de notre indépendance », ainsi que le définit un conseiller fédéral dans un accès homérique. Ida Sieber a une vision plus concrète de la « mob ». « Qu'est-ce qu'ils faisaient ? Ils perdaient du temps, ils ne faisaient rien : ils attendaient que la guerre arrive. »



## RÖSTIGRABEN

« La Gruyère » du 30 mars 1971 ; le bilinguisme par M.G.



Les étrangers s'étonnent souvent de voir les Suisses « tenir ensemble » depuis si longtemps, malgré leurs diversités. Celle des langues, par exemple. Certains pensent qu'il suffit de les apprendre pour supprimer les différences entre les communautés. Rien n'est plus faux ! Bien sûr, il est fort utile - et nécessaire - de connaître la langue du voisin. Mais cela n'aplanit nullement les vraies différences, bien plus profondes, qui tiennent aux racines et à la culture, qu'on le veuille ou non.

(...) On dit que les Romands apprennent moins volontiers l'allemand que les Alémaniques n'apprennent le français. Il y a là une part de vérité. Mais il faut dire aussi que pour nous autres, welsches, la difficulté est largement doublée. Nous devons pratiquement apprendre deux langues : le bon allemand (que beaucoup d'Alémaniques se refusent à parler, même s'ils sont bien obligés de le lire, voire de l'écrire), puis le dialecte qu'il faut bien *encaisser* par l'oreille. Dialecte à l'harmonie non évidente à notre goût, qu'il faudrait encore multiplier par le nombre de vallées... Chacun sait qu'entre l'Uranais et le Thurgovien, les points d'accrochage sont presque aussi manifestes qu'entre le Napolitain et le Suédois.

Un Vaudois de Rivaz qui dit : « Santé ! » et un Appenzellois des Rhodes-Intérieures qui pousse une *yodlée* avec ses boucles d'oreilles et sa pipe à l'envers, n'ont pas de risque qu'on les confonde. Même en fermant les yeux, le contraste apparaît clairement. D'ailleurs, chacun est content de son sort. Tant qu'il n'est pas question d'échanger le Sântis et le Mont-Pèlerin, pas de problème. Les racines sont les racines ! (...)

## DUNCAN : LE PEINTRE DES PAYSAGES CAMPAGNARDS

Robert Duncan est né en 1952 dans l'Utah, un État de l'Ouest des États-Unis dont la capitale est Salt Lake City. Il a commencé à peindre à l'âge de onze ans. Il passe ses étés dans le ranch de ses grands-parents dans le Wyoming. Sa grand-mère l'initie à la

peinture. Il est vite conquis par cette nature magnifique et ses espaces infinis. Le mode de vie rural et les paysages deviendront ses principales sources d'inspiration. « J'ai décidé de peindre les choses que j'aimais le plus. Cette décision m'a apporté beaucoup de joie et de satisfaction et je suis particulièrement heureux que ma famille ait été une partie importante de tout cela. »

Robert Duncan a étudié à l'Université de l'Utah. Son éducation artistique est acquise au Canada, en France, en Suède et en Espagne. A découvrir sur internet !



### **NAZIS EXPULSÉS DE FRIBOURG, TENSIONS AU CONSEIL D'ÉTAT !**

*Extrait de la rétrospective parue dans « La Liberté » du 6/7 mai 1995 à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'armistice de 1945. L'un des articles de Patrice Borcard :*

Sale ambiance ! A peine la joyeuse sonnerie des cloches fribourgeoises avait-elle pris fin le 8 mai 1945 que se détériorait déjà le climat politique. L'heure était à l'épuration, ou comme le disait le journal des « Greffons » au « récurage ». Partie du haut - dès le 8 mai, une vaste opération est menée par la police fédérale - 6500 personnes sont touchées - la campagne d'épuration atteint rapidement le niveau cantonal. Fribourg se trouve accusé avec insistance d'avoir été un foyer important du nazisme, d'avoir été fortement imprégné par les doctrines totalitaires. Qu'en est-il ?

L'opinion est impressionnée par l'arrestation de Rodolphe Geisinger, « chef des jeunesses hitlériennes fribourgeoises », et par celle des huit membres du groupe local de la NSDAP (Parti national-socialiste). Mais au-delà, la réputation « philo-fasciste » - le terme est utilisé par la gauche cantonale - de Fribourg se focalise sur son Université. Entre mai et juin, une campagne de presse accuse « les professeurs nazis de l'Université ». A la tête de ces attaques, « La Gruyère » et « L'Indépendant ». « On ne sait que trop les rumeurs persistantes qui circulent dans le public. Des noms précis sont cités. De tous côtés, une radicale épuration est réclamée », note « L'Indépendant » du 9 juin 1945.

Les noms ? Ceux de plusieurs professeurs allemands qui n'ont jamais caché leur sympathie pour l'idéologie hitlérienne. On évoque, entre autres, le cas du professeur Spieler qui enseigne à ses élèves que le système éducatif national-socialiste était le meilleur. Mais c'est sur Héribert Reiners que se concentrent les tirs. L'homme, professeur d'histoire de l'art à l'Université depuis une vingtaine d'années, était suspecté, dès 1938, d'attitudes ambiguës envers le régime nazi. A la mi-juin 45, il est finalement renvoyé avec trois de ses collègues.

Mais, pétitions et recours retardent sérieusement l'application de la décision du Conseil d'État.



L'affaire aurait pu être réglée avec célérité si elle n'avait provoqué une scission au sein du Gouvernement. Un de ses membres est montré du doigt, accusé de « mansuétude envers les agents du nazisme ». C'est le conseiller d'État Joseph Piller. Le responsable du Département de l'instruction publique avait voulu imposer en 1944 Reiners au poste de recteur. Son opposition, au sein du Gouvernement, à toute mesure d'épuration lui valut

des volées de bois vert. Comme celle de « La Gruyère » du 7 juillet 1945 qui traite Piller de « Führer au petit pied » : « Le responsable de tout cela est M. Joseph Piller. Il abuse sans vergogne de son autorité pour couvrir les agiotages des hitlériens. Il berne ses collègues. Il se fiche de la République. » La lenteur de ce « récurage » attise alors les tensions, au point que la démission de Piller est réclamée : « La mesure est comble, Monsieur le protecteur des nazis. Le comprenez-vous ? » lâche Gérard Glasson. Dans la « Revue de Fribourg », le conseiller d'État reçoit le soutien de Pierre de Zurich qui ne faisait pas mystère de ses sympathies pour les régimes musclés. Avec l'expulsion des professeurs nazis de l'Université, prenait fin l'épuration fribourgeoise. Les plaies mirent pourtant du temps à se cicatriser. Avec d'autres causes, ces blessures sont à l'origine de la chute de Joseph Piller, en décembre 1946.

### **JEUNES FILLES EN 1920**

A Onnens, en 1920, quatre filles du syndic Isidore Chatagny, en chemisiers blancs, avec Zélie Peiry, de la Riedera, cousine germaine de leur maman. De gauche à droite, avec entre parenthèses les dates de naissance, Maria, (1898), future épouse de Fernand Stern à Noréaz, Ida, (1900), future Sœur Antonie à la Maigrauge, Gabrielle (1897), ma maman, future épouse de Jean Barras à Onnens, Zélie Peiry (1895) épouse d'Olivier Dévaud en 1918, Zélie (1899), future épouse de Léon Page à Avry.



### **LE CHÂTEAU DE MIDDES ET SES PROPRIÉTAIRES**

Middes, un village situé sur un haut plateau, d'où le regard couvre en certains endroits tout le paysage jusqu'au loin vers le Jura. Un village avec ses fermes - dont celle,

historique, proche du château - ses constructions anciennes dont un remarquable grenier, ses villas et... son château auquel quelques pages vont être consacrées. Des personnalités célèbres y ont séjourné, soit sainte Madeleine-Sophie Barat, des Marianistes, des Carmélites, l'épouse de Dollfuss, le chancelier d'Autriche assassiné, Dom Nicolas Perrier, ancien conseiller d'État. Un des propriétaires fut conseiller fédéral, Jean-Marie Musy, père de Pierre, Benoît et Luigi qui feront l'objet d'une présentation. L'assassinat perpétré au château en novembre 1997, relaté sur internet, pourra aussi retenir l'attention du lecteur.



Un rappel de la genèse du château et la présentation de son principal hôte, Jean-Marie Musy

#### LE PREMIER PROPRIÉTAIRE

Réfugié à Fribourg, qualifié d'« architecte par sa science et de tailleur de pierre de profession », Johann Paulus Nader y trouve aussitôt du travail. Le 11 mars 1748, l'ancien trésorier et bailli de Bulle Nicolas Griset de Forel lui confie la construction de sa maison de campagne, sur le domaine familial de Middes. Nader fera bâtir un élégant château qui bénéficie d'une situation exceptionnelle, avec une vue imprenable. Les Griset de Forel ont formé l'une des importantes familles nobles d'Estavayer, possédant plusieurs seigneuries fribourgeoises et dans le Pays de Vaud. Depuis l'achat, en 1594, de la seigneurie de Forel près Estavayer, la famille s'est appelée Griset de Forel. Elle s'est éteinte en 1909. Les Griset de Forel conserveront le château de Middes jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

## JEAN-MARIE MUSY

Il est né à Albeuve en 1876 et il est décédé à Fribourg en 1952. Il est le fils de Jules, agriculteur et aubergiste. Il fréquente le Collège Saint-Michel, puis celui de Saint-Maurice. Il obtient sa licence à l'Université de Fribourg, puis son doctorat en 1904. Il approfondit ses connaissances par des semestres à Munich, Leipzig, Berlin et Vienne. Il obtient son brevet d'avocat en 1906 et ouvre une étude à Bulle entre 1906 et 1911. Il devient directeur du Crédit gruyérien. Jean-Marie Musy épouse en 1906 Juliette, fille de Jules de Meyer, officier au service du pape, puis commandant de la gendarmerie cantonale.

## DANS LE CANTON

Député au Grand Conseil, il est nommé conseiller d'Etat directeur des finances de 1912 à 1919. Il parvient à assainir les finances cantonales. Cette tâche le confronte aux montages financiers élaborés par Georges Python. Il se crée une opposition entre les deux hommes forts de l'exécutif. Python, affaibli par les révélations perd sa suprématie au sein du Conseil d'Etat au profit de Musy.

## SUR LE PLAN FÉDÉRAL

Conseiller national de 1914 à 1919, il se fait remarquer pour son profond antisocialisme et anticommunisme. Il accède au Conseil fédéral en 1919 et conserve son siège jusqu'en 1934. Il est président de la Confédération en 1925 et en 1930. Financier clairvoyant, il assainit les finances fédérales et il maintient la solidité du franc. La loi Musy sur l'alcool contribue à une diminution de la consommation de 54% en 20 ans. Musy est parvenu à équilibrer le budget fédéral en limitant les dépenses sociales, en favorisant la fiscalité indirecte et en relevant les droits de douane. Un nouveau statut des fonctionnaires leur interdit le droit de grève. Sur le plan international, il s'oppose à toute reprise des relations avec l'URSS. En 1934, la loi Häberlin sur la lutte contre le désordre dans les villes - soutenue par Musy - est rejetée par le peuple. Musy démissionne, en désaccord avec ses collègues. La même année, il achète le château de Middelbourg avec son domaine agricole. La famille Musy habitera le château de Middelbourg de 1934 à 1947.

De 1942 à 1948 - date de la vente du château et du domaine aux Marianistes - le fermier était mon oncle Léon Telley, époux de ma tante Bertha. Leurs enfants aimaient aller « s'amuser au château » avec les petits-enfants de Jean-Marie Musy.

## CONNIVENCE AVEC LES « RÉGIMES FORTS »

Effrayé par les fronts populaires de gauche en France et en Espagne, Jean-Marie Musy entre en contact avec des dignitaires nazis, dont Himmler. Il est en relation avec le mouvement national suisse, pronazi, et son leader romand le Dr Walter Michel. Son anticommunisme et son attrait pour les régimes autoritaires l'ont amené à se tourner vers le national-socialisme du 3<sup>e</sup> Reich. Durant la Seconde Guerre mondiale, alors qu'il a perdu son siège de conseiller national, Musy se montre ouvertement favorable à l'alliance germano-italienne. Le tournant de la guerre lui impose de réorienter ses actions dans un sens humanitaire. En effet, revirement en

1944. Il négocie avec Himmler et le général SS Schellenberg la libération de 1200 juifs qui arrivent en Suisse en février 1945.

### L'UN DES PLUS GRANDS SPORTIFS FRIBOURGEOIS, BENOÎT MUSY

Des trois fils du conseiller fédéral Jean-Marie Musy, le premier à présenter, à mon avis, est Benoît. Je le considère comme l'un des plus grands sportifs de notre pays. Né en 1917, il est tragiquement décédé lors d'une course professionnelle de voitures le 7 octobre 1956, alors qu'il n'avait que 38 ans. Une abondante documentation à son sujet est présentée sur internet. Quelques exemples : Site Musy.net, « La Liberté » du 8 octobre 1956, « La Gruyère » du 15 mai 1954, « Le Nouvelliste valaisan » du 8 octobre 1956, Wikipédia, etc.



***Parachute, moto, voiture de course ; avec son épouse***



Homme d'action énergique, il devait sa popularité à sa personnalité et à sa brillante carrière sportive. Escrimeur, skieur, cavalier, il a acquis surtout la notoriété par sa bravoure dans l'aviation. Pilote civil et militaire, il a accompli plus de 1700 atterrissages. Il fut en 1947 le premier parachutiste de l'armée. Mais, c'est dans la compétition motocycliste qu'il s'est couvert de gloire par un palmarès des plus brillants. Il s'est fait remarquer très tôt par une excellente technique de course, mais plus encore par sa franchise, sa modestie et sa sportivité. Champion suisse de la catégorie des 250 cm<sup>3</sup> de 1948 à 1951, il a aussi porté de titre de champion suisse des 500 cm<sup>3</sup> en 1951. Ses succès en Suisse et dans tous les pays d'Europe l'ont classé parmi les meilleurs pilotes internationaux. Son mérite fut réel car il a lutté seul, au prix de sacrifices tant matériels que moraux.

À cause notamment de difficultés à obtenir les derniers modèles, il a opté pour l'automobilisme en 1954, en s'inspirant de la carrière de champions automobilistes qui avaient forgé leur expérience par les courses de moto. Pour ses débuts, il a choisi la catégorie « sport », avec un modèle sorti des célèbres Usines Maserati, identique à celui piloté au Brésil par Toulo de Graffenried, dont les victoires et les contacts avec Fribourg ont marqué les mémoires. Après Toulo, la Suisse et « Maserati » ont disposé en Benoît Musy non seulement d'un excellent pilote, mais d'un grand sportif. A voir : l'impressionnant tableau de ses courses publié sur internet en tapant sur Google « Wikipédia Benoît Musy » !

Hélas, sa carrière a connu une triste fin. Il a trouvé la mort le 7 octobre 1956, au volant d'une Maserati 200 S sur le circuit de Monthléry en France. Les concurrents avaient déjà accompli sept tours et Musy, qui avait réalisé le meilleur temps au tour, à 166 km de moyenne, avait attaqué et passé Da Silva Ramos, sur Gordini, qui se trouvait en tête. La colonne de direction s'étant cassée dans un virage, Benoît Musy n'a pas pu contrôler son bolide pour éviter l'accident. Sa Maserati a quitté l'anneau de ciment de la piste et s'est écrasée à l'extérieur. Elle a pris feu, s'est enlevée dans les airs pour retomber à 25 mètres en contre-bas. Éjecté de sa voiture, Benoît est décédé sur place.

Sa Maserati 300S (No. 3057) avec laquelle il aurait dû concourir était pour contrôle à l'usine Maserati de Modena.

En 1950, Benoît Musy avait épousé Manuela Consuelo Heusch, la fille du Baron Eduard Hugo Heusch, industriel de Barcelone. Le couple a eu un fils, Edouard. On devine la douleur de l'épouse et du petit orphelin en 1956.

## **PIERRE MUSY**

Une personnalité de premier plan que l'on peut découvrir notamment dans « La Gruyère » du 5 mars 1968 et du 22 novembre 1990, dans « La Liberté » du 17 octobre 1954 et du 22 novembre 1990, sur le site [musy.net](http://musy.net)

Né à Albeuve en 1910, Pierre est le fils aîné du conseiller fédéral Jean-Marie Musy. Sa vie, à côté de sa famille, de son attachement à la terre et à son domaine de Wittenbach près de Guin, présente en plus une double carrière, l'une militaire et l'autre sportive.

## **CARRIÈRE MILITAIRE**

Dans sa carrière militaire, se succèdent le commandement de l'escadron 5, du bataillon de fusiliers 17 de la Singine, du régiment de dragons motorisés I. Il a aussi été choisi comme officier de sport alpin du 1<sup>er</sup> Corps d'armée et chef de l'équipe des cavaliers militaires et civils. Après avoir été attaché militaire à Téhéran, à Paris et à Bruxelles, il a exercé la charge de chef du service de renseignement de l'armée avec le grade de colonel brigadier, dès le 1<sup>er</sup> octobre 1965. A cause d'une mésentente sérieuse avec le commandant de corps Gygli, chef de l'état-major général, le brigadier Musy a souhaité changer d'affectation. Comme il n'était pas possible - paraît-il - de trouver au sein du Département militaire une nouvelle tâche répondant à sa formation, à ses activités et

responsabilités antérieures, ainsi qu'à sa situation administrative et à son rang militaire, Musy a préféré démissionner. Il avait 58 ans en 1969 lors de sa retraite prématurée.



### CARRIÈRE SPORTIVE

Il a participé dès l'âge de 14 ans à diverses compétitions sportives : athlétisme, football, waterpolo, natation. Cette diversité dans la pratique des sports, lui confèrera très tôt un avantage et une routine qui allaient lui ouvrir toutes grandes les portes du succès. Comme cavalier, il a conquis six fois le titre de champion suisse et il s'est distingué à l'étranger dans huit pays. Le Grand Prix des Nations lui a été attribué à deux reprises à Hanovre et il a couronné le tout par un diplôme aux Jeux Olympiques de Londres en 1948. Remplaçant un pilote défaillant, il gagne les Universiades en bobsleigh. Ce succès amène la Fédération suisse à le sélectionner en 1936 pour les Jeux Olympiques de Garmisch Partenkirchen. Le triomphe est complet. Au bout de la piste, c'est la médaille olympique. Dans les sports militaires, en triathlon et en pentathlon notamment, il bat tous ses concurrents. Ajoutons un titre national en patinage de vitesse. Comme le rapporte « La Liberté » du 1<sup>er</sup> décembre 1966, « 40 ans de compétition, dont 25 ans dans l'élite internationale, 400 Grands Prix remportés haut la main ». Sportif de haute classe, Pierre Musy s'est distingué comme tireur et skieur militaire - plusieurs fois champion suisse du pentathlon et du tétrathlon d'hiver - plusieurs titres de champion du monde.

C'est notamment sous sa présidence que le FC Fribourg, avec Willy Sommer à sa tête, est monté de première ligue en ligue nationale A en 1968. Le FC Fribourg a été présidé par Pierre Musy à trois reprises : en 1939, avant la mob, de 1967 à 1971, de 1973 à 1975.

### RETRAITE ET FAMILLE

Longtemps encore, retraité, Pierre Musy s'est adonné au sport, tout en s'occupant des affaires de son domaine de Wittenbach et en suivant de près l'évolution politique. Pierre Musy avait le maintien d'un seigneur mais demeurait accessible. Et il ne faisait pas étalage de sa vaste culture, teintant ses propos d'un humour qui ajoutait du charme à sa personnalité.

En 1936, il avait épousé Erna Mende-Porter - 1908-2001 - la petite fille du célèbre général Horace Porter (1837-1921), qui était officier d'état-major dans l'Union Army pendant la guerre de Sécession américaine. Le foyer de Pierre et Erna Musy a accueilli quatre enfants : Jean-Pierre, Jean-Christophe, Jean-Louis et Anne-Marie. Sept fois grand-père, Pierre Musy avait une arrière-petite-fille.

Atteint dans sa santé depuis plusieurs années, il a été hospitalisé dès le début de 1989. Il est décédé à l'Hôpital cantonal le 21 novembre 1990. Il a été inhumé à Albeuve le 23 novembre 1990, comme il le souhaitait.

## LUIGI MUSY

« La Liberté » du 15 avril 1991 et la presse en général rendent hommage à Luigi Musy, décédé le 13 avril 1991. Homme de cœur, banquier, promoteur culturel, syndic, cavalier, lieutenant-colonel : une personnalité aux multiples talents !

Âgé de 69 ans à son décès, Luigi Musy était le fils de Jean-Marie Musy, conseiller fédéral. Il est resté actif jusqu'au bout, autant dans les affaires culturelles du canton que dans sa commune de Farvagny-le-Petit dont il était l'estimé syndic.

## LE BANQUIER

Luigi Musy est né le 16 mai 1922. Bachelier du Collège Saint-Michel, il couronne ses études par un doctorat en droit à l'Université de Fribourg. Par la suite, il effectue différents stages dans les banques suisses et devient, en 1949, directeur du Crédit gruérien à Bulle. Dans le chef-lieu de la Gruyère, il est en plus conseiller communal directeur des écoles. Luigi Musy a mené à bien les tractations qui ont abouti à la reprise du Crédit gruérien par l'UBS en 1957. Deux ans plus tard, il dirige la succursale de Fribourg et il y restera jusqu'à sa retraite en 1987.

Résumé de la présentation du banquier Luigi Musy par Claude Jorand, son successeur à la tête de l'UBS Fribourg : « J'ai travaillé près de trente ans sous ses ordres. Si je devais définir son principal trait de caractère, je relèverais un charisme extraordinaire. En tant que patron, il était exigeant mais, parallèlement, il savait accorder sa confiance. La banque a connu, sous sa houlette, un développement plus que réjouissant. Outre ses qualités professionnelles, un optimisme à toute épreuve lui permettait de passer au-delà de bien des critiques. »

## DIVERSES PRÉSIDENCES

Président en exercice de l'Association helvétique de l'Ordre de Malte<sup>1</sup>, Luigi Musy chapeautait nombre de commissions. Parmi les principales - dont Fribourg Gottéron - celle du Musée d'art et d'histoire. Membre depuis 1982, il en est devenu le président en 1984. « Actif jusqu'au bout » dit Yvonne Lehnerr, conservatrice. « Par son attitude et son ouverture, Luigi Musy a permis des expositions d'envergure avec un retentissement national. Il s'est toujours battu pour obtenir les budgets nécessaires tout en ne négligeant pas les aspects régionaux du patrimoine. Il faut relever chez lui une très grande disponibilité. Il était quelqu'un d'extrêmement cordial, très chaleureux et d'une écoute attentive. »

<sup>1</sup> Fondé au XI<sup>e</sup> siècle à Jérusalem, l'Ordre de Malte est un ordre religieux laïc de l'Eglise Catholique. Fidèle à sa mission séculaire au service des faibles et des malades, il gère des projets médicaux, sociaux et humanitaires dans 120 pays. La mission de l'Ordre de Malte est résumée dans sa devise « Tuitio Fidei et Obsequium Pauperum »: nourrir, rendre témoignage, protéger la foi et servir les pauvres et les malades.

## DANS SA COMMUNE AUSSI

Dès son élection en mai 1983, Luigi Musy a assumé pendant deux législatures la fonction de syndic de sa commune de Farvagny-le-Petit. Aux toutes récentes élections, il fut à nouveau plébiscité. Le secrétaire communal ne tarit pas d'éloges. « Il savait mener les assemblées aussi bien que les affaires communales, et c'est à lui que nous devons la conception du complexe communal. Un édifice dont la construction vient de commencer et qui comportera des locaux pour l'administration, le local du feu, des abris de protection civile et des appartements. Le syndic tenait à ces appartements, car c'était pour lui le moyen de retenir la jeunesse dans le village. Il a d'ailleurs beaucoup œuvré en faveur des jeunes en favorisant notamment l'octroi de bourses d'étude aux étudiants et aux apprentis. »

## LE MILITAIRE

« La Liberté » du 21 février 1958 présente un compte rendu des adieux du capitaine Luigi Musy à l'escadron 5 - formé de cavaliers fribourgeois - qu'il a commandé de 1951 à 1958. Le capitaine remercie ses fidèles officiers, sous-officiers et soldats pour leur discipline et leur excellent esprit de corps. « Jamais, dit-il, je n'oublierai les jours vécus à l'escadron. » Le journal annonce la promotion du capitaine Luigi Musy au grade de major et son accession à la tête du groupe de dragons 1. En qualité de commandant de l'escadron V et de président de la Société cantonale de cavalerie, il a occupé la première place dans l'organisation ou le jury de plusieurs concours hippiques. On lit dans le « Fribourg Illustré » de février-mars 1950 un éloge des cavaliers fribourgeois : « Il est de célèbres cavaliers fribourgeois : le lieutenant-colonel Henri Von der Weid, chef du Service fédéral de la remonte à Berne, le fameux major Pierre Musy, de classe internationale, et son frère le 1<sup>er</sup> lieutenant Luigi Musy, le capitaine Ernest Toffel, particulièrement apprécié des Bullois, pour n'en nommer que les plus illustres. » Luigi Musy, lorsqu'il a quitté l'armée, était lieutenant-colonel.



## L'ÉGLISE DE CHAVANNES-LE-CHÊNE

Une visite à Chavannes-le-Chêne, village vaudois non loin de Murist, vaut le déplacement. Attendez peut-être que le restaurant *L'Hôtel de Ville* soit ouvert... L'église médiévale - le temple - fort heureusement restaurée au milieu du XX<sup>e</sup> siècle est intéressante pour diverses raisons : clocher à arcades dont l'une des cloches date du XV<sup>e</sup> siècle et l'autre de 1684, chœur du XV<sup>e</sup> siècle, nef romane et, fait extraordinaire dans un temple, une verrière moderne. En 1950, l'artiste yverdonnois Pierre Chevalley a doté l'église d'un fort beau vitrail représentant Jésus et Marie-Madeleine. *Photos jmb*

